36491/A

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !

Voltaire.

— Quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi.

La Fontaine.

TOME X.

A AMSTERDAM.

1788.

94662 (T)

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLEAU
DE PARIS.

Paris, ou la Thébaïde.

TELLE eſt ma deviſe : Paris eſt la patrie d'un Homme de Lettres, ſa ſeule patrie. Pourquoi, dira-t-on ? c'eſt d'abord parce qu'il ſe trouve au centre de tous les genres d'inſtruction, Bibliothèques, Cours, Gens éclairés ; à chaque pas il peut s'inſtruire & s'amuſer ; l'un vaut l'autre. Le tumulte

l'environne, & c'eſt au milieu de ce tumulte, qu'il peut choiſir l'aſyle le plus doux, le plus paiſible de l'univers. La haute Nobleſſe, l'énorme opulence, la pédanterie de toute eſpèce, paſſent à côté de lui, & il ne leur devra rien. Toutes ces petites grandeurs des Provinces viennent ſe fondre & mourir à Paris. Le cérémonial, l'étiquette ne l'aſſujettiſſent point, car il aura plus de ſociétés aimables qu'il n'en pourra cultiver, & plus de connoiſſances agréables qu'il n'en voudra faire; point d'entraves, point de gêne, point de ces reſpects, de ces bienſéances provinciales, qui fatiguent tant l'homme d'eſprit; il deſcendra de ſon quatrième étage pour aller faire, non de ces viſites ſerviles & politiques, auxquelles on eſt aſſujetti ailleurs, mais de ces viſites intéreſſantes qui flattent le déſir de s'inſtruire.

Dans les petites Villes, les caquets, les médiſances, les prétentions des citadins en place le pourſuivroient, & il auroit à ſouffrir du ſot orgueil & des dédains

arrogans du Riche. A Paris il eſt l'égal de tout le monde ; il jouit de ſa célébrité, s'il en a une ; il ne rencontre pas ſes adverſaires, & il ſera encore mieux loué & mieux apprécié que dans la Province. Enfin il eſt loin de la morgue de ceux qui ont un babit bleu ou un habit rouge ; cette morgue, la plus ſtupide de toutes, vient ſe perdre & s'anéantir dans la grande Cité.

Mais il perdra auſſi de ſa force, & cela devient inévitable. A la Chine, les Jardiniers ont le ſecret de rendre nains les arbres de toutes eſpèces. Le cèdre n'a plus que deux pieds de haut, & le tronc, les branches, les feuilles, ſont très-bien proportionnés. Les plaiſirs de la Capitale ſont les Jardiniers de la Chine. Ils ont le ſecret de rendre nains les hommes forts & vigoureux, pas tous cependant, mais une grande partie.

Tel Philoſophe peut aimer la ſolitude de la campagne, mais après elle, il préférera Paris à tout le reſte. Son heureuſe

ſituation appelle toutes les commodités de la vie.

Michel Montaigne chériſſoit cette Ville, & convenoit qu'elle avoit ſur toutes les autres quelque choſe de philoſophique.

Ici il eſt permis d'être ſoi ; une fortune médiocre n'eſt point ſujette à une obſervation malicieuſe, ni au dédain de l'opulence, parce que les minces fortunes appartiennent au plus grand nombre.

Les hommes de tous les pays accourent avec leur argent & viennent demander à Paris les jouiſſances qu'ils ne trouveroient pas ailleurs.

Singulière Ville, où tandis que l'un écrit un Livre philoſophique, l'autre fait imprimer un Mandement qui vous permet gravement de manger des œufs ! Ville unique, où un ſimple mur mitoyen voit d'un côté un chœur pieux de dévotes & auſtères Carmélites, & de l'autre les ſcènes folâtres & libertines d'un joyeux ſerrail ; où dans la même maiſon l'un rêve à placer un million, & l'autre à emprunter un écu !

Là l'Obſervateur n'a pas beſoin de campagne ſituée au fond des bois, ou ſur le bord de la mer ; à toute heure il eſt en ſon pouvoir de rentrer dans ſon cabinet comme dans un aſyle impénétrable. Nulle part il ne trouvera de retraite plus tranquille & plus libre.

La ſolitude parfaite peut exiſter au milieu de Paris. On eſt ſeul quand on veut l'être, & rien de plus délectable que le changement d'état ; d'être aujourd'hui dans une ſociété nombreuſe, & le lendemain à ſes occupations. C'eſt ce contraſte qui plaît, qui attache. La manière de vivre la plus agréable & en même temps la plus utile, eſt celle qui ſe partage également entre la ſolitude & la ſociété. Quand l'ennui nous domine, on ſe jette dans le tourbillon. En a-t-on aſſez, on revient dans la ſolitude. Dans le commerce du monde on acquiert des idées ; on voit une foule de caractères. Dans la ſolitude, on met ſes idées en ordre, ou les claſſe, on les range, on en tire tout le profit qu'on en peut tirer.

Mœurs douces.

Les Peuples civiliſés, qui ont les mœurs douces, doivent avoir des légiſlations humaines; il eſt donc inutile d'appeſantir l'autorité ſur les habitans de la Capitale; & outre qu'ils ſont paiſibles, déſarmés, tous occupés de leurs affaires ou de leurs plaiſirs, ils ont une tendance à l'ordre, à la paix, au repos, parce que la foule des Citoyens inſtruits contient ceux qui ne le ſont pas, & que les claſſes ſupérieures, livrées aux jouiſſances épicuriennes & aux raiſonnemens qui en réſultent, ſeront toujours le frein le plus puiſſant contre une populace égarée. Cette populace conſultera toujours le viſage des claſſes bourgeoiſes; & tant que celles-ci ne feront que ſourire, le Peuple ſera dans l'impoſſibilité de s'émouvoir plus de quinze jours.

On ne ſauroit trop louer la ſageſſe &

la modération de la Police & du Gouververnement, qui dans différentes petites émeutes, ont pris le plus grand ſoin de ne pas irriter le Peuple, en laiſſant à ſa fougue paſſagère un eſſor qui dégénéroit en divertiſſement & en plaiſanteries. Il faut au caractère des Pariſiens des émotions de toutes eſpèces. Plus elles ſont vives moins elles durent. Les réfréner par la force ou par la violence, ſeroit une faute dangereuſe qu'on a ſagement évitée. Dans tous ces tumultes qui ont environné le Palais en 1787, il n'y avoit pas un ſeul homme âgé de trente ans, qui ſe mêlât à ces débauches populaires. Comme le Peuple en général manque de divertiſſemens publics, il s'en donne l'occaſion à certaines époques ; mais on peut prédire que ces petites mutineries tomberont d'elles-mêmes, car elles reſſemblent à celles des Ecoliers. Aucun homme ſenſé ne ſe trouve dans la foule, & les honnêtes Bourgeois ſont ſimplement ſpectateurs, & jamais acteurs, dans ces effervescences

qui finiſſent par un ton de gaité, ou qui s'évanouiſſent au bout du mois.

Le vrai ſecret, pour faire tomber une fermentation populaire, c'eſt de ne point la nourrir par une rigueur déplacée. Un ſeul homme bleſſé & ſanglant, pourroit échauffer une multitude ardente, & il faut que les Adminiſtrateurs des Etats aient de la prudence & de la raiſon pour ceux qui n'en ont pas, afin d'éviter le malheur & la honte qu'il y auroit à verſer le ſang des Citoyens, quand ils vont bientôt ſe calmer d'eux-mêmes.

Tolérance.

L'ADMINISTRATION civile admet tous les relâchemens qui peuvent s'accorder avec l'exiſtence tranquille de la ſociété; elle n'apperçoit rien de pernicieux dans les beſoins inſpirés par le goût du luxe, & ne voit rien que de licite dans les mœurs, tant qu'elle ne troublent point l'harmonie

de la ſociété. La machine politique ne s'embarraſſe point de ces irrégularités, qui ſont pour elle ſans conſéquence ; elle ne veut point commander à l'homme le ſacrifice de ſes goûts & de ſes paſſions ; mais elle veut commander à tous les hommes le repos & la ſubordination.

Il y a en effet une autre morale, qui établit les règles de la perfection, & qui porte les vues de l'homme vers les récompenſes éternelles ; elle le ſoumet à la voix de ſa conſcience, & lui impoſe des ſacrifices particuliers ; mais la politique, qui ne veut qu'effectuer la ſûreté commune, embraſſe la fortune publique, & penſe que la proſpérité d'un Royaume tient à des poids purement phyſiques, la conſervation d'un Empire ne tenant point à des inconvéniens paſſagers ou inévitables.

Affiches des Spectacles.

Auxjeux destinés à l'honneur de Flore, le Peuple, par respect pour Caton, n'osa demander que les Danseuses se dépouillassent pour danser nues. Il n'y avoit point d'affiches dans ce tems-là, car le grave Caton n'y seroit pas venu.

Mais on fait aujourd'hui, quand on jouera Amphitryon ou Polieucte; Amphitryon, la pièce la plus immorale parmi tant de Comédies licentieuses. Lorsqu'on accolle ces deux pièces, nos Catons assisteront-ils à Polieucte pour sortir à la seconde pièce ? Un homme d'Etat va chez un Peintre : il entre. On y dessine d'après nature une de nos Magdeleines qui viennent s'y mettre sur un piédestal à tant par heure : renversera-t-il la toile en fuyant ?

Les affiches de Spectacle ne manquent point d'être appliquées aux murailles dès

le matin ; elles obſervent entre elles un certain rang : celle de l'Opera domine les autres ; les Spectacles forains ſe rangent de côté comme par reſpect pour les grands Théâtres. Les places pour le placage ſont auſſi bien obſervées que dans un cercle des Gens du monde. L'Afficheur eſt un maître de cérémonies, qui fait ranger le long des murs ces annonces parlantes qui ſe reproduiſent encore dans le Journal de Paris, & qui forment ſi fructueuſement & ſi commodément un cinquième du texte. Ces affiches mondaines & coloriées regardent de loin les affiches pieuſes & ſans couleur qui s'éloignent pour ainſi dire, autant qu'elles le peuvent, de l'aſſemblée profane ; mais quelquefois il n'y a que dix pieds entre l'affiche qui annonce *Mahomet* & celle qui met en vente *la Science du Crucifix* : c'eſt un livre que j'ai lu.

On n'annonce plus les pièces. Les Comédiens ſe ſont dérobés à cette ſervitude journalière : cet uſage les entretenoit cependant dans un certain reſpect envers le

public, car ils venoient courbant le dos & baiſſant la tête recevoir un petit jugement particulier propre à les rendre meilleurs. Ils voudroient bien auſſi ſe diſpenſer des complimens de clôture & d'ouverture, mais ils ne l'oſent pas encore. S'ils y parvenoient, ils ſeroient tout à fait licentiés.

On ne mettoit autrefois ſur l'affiche des Spectacles que les noms des Maîtres de la Scène ; c'étoit une diſtinction. Aujourd'hui on y lit le nom de M. *Pyere*, & de M. *Colin*. Il ſeroit plus à propos d'y placer les noms des Acteurs, ainſi que cela ſe pratique en Angleterre : on ne ſeroit pas attrapé par des doubles qui excittent la mauvaiſe humeur, & qui font regreter la perte de tems & d'argent. Mais le grand art des Comédiens conſiſte à eſcamoter des chambrées, en voilant derrière le rideau la figure de ceux qui doivent repréſenter ; il y a des tours de gibecière pour un public entier, & les nobles Directeurs de nos Théâtres ne trouvent pas cela mauvais.

Si vous aimez la vie, ne perdez pas

de tems, car c'eſt l'étoffe dont elle eſt faite, dit le Docteur Francklin. Qu'il dût être ſcandaliſé de cette foule de petits divertiſſemens, qui ſollicitent le Peuple & qui lui font perdre les heures du travail ! Encore ſi ces divertiſſemens n'étoient pas inſipides ; mais ce ſont des chiens, des ſinges, des Bateleurs, des Marionnettes, des Cafés, des Billards, des jeux de boule, des cabarets, qui invitent de toutes parts à l'oiſiveté : les portes de ces lieux ſont ouvertes à toute heure, & l'ouvrier, qui y entre, n'en ſort plus ; on ne ſauroit croire combien les eſprits du Peuple s'énervent dans ces diſtractions journalières.

Il faut au Peuple des fêtes, mais qu'elles ſoient placées à certains intervales ; il eſt honteux de voir le Peuple ſe conſumer dans des tripots, quand il a tant à faire pour ſoi & pour ſa famille.

Poudre de Roi.

INSCRIPTION toute nouvelle mise à la porte de ceux qui débitent la poudre à canon : c'est en effet cette poudre terrible qui fait les Rois & qui les défait.

Poudre de Roi ! Elle dort dans les bassinets des fusils ; elle attend la mèche dans la lumière des canons ; une étincelle pourroit faire partir, par trois secondes, cent mille fusillades, dix mille canonades, sans compter les bombes, les grenades, &c. Mais le Parisien n'a point peur de *la poudre de Roi ;* il sait que ce tonnerre est dans la main du Monarque uniquement contre l'ennemi, & jamais contre ses Sujets. Il n'apperçoit donc la *poudre de Roi* que comme servant aux environs de la Ville à tuer des lièvres & des perdrix. Il ne la craint point, dis-je, & rien n'honore plus le dépositaire de cette poudre.

On pourroit encore appeler *Poudre de*

Roi cette poudre piquante qui fait éternuer & qui rapporte 30 millions ; on la vend pulvériſée à chaque coin de rue avec cette inſcription, *de par le Roi* ; les détailleurs la falſifient, & pour la rendre plus ſtimulante y ont mis quelquefois du verre pillé. Il eſt inconcevable que l'habitude, la pareſſe faſſent recourir à ces dangereux détailleurs, au lieu d'aller au bureau de la Ferme du tabac, qui du moins le donne bon & ſans mêlange ; mais qui le croiroit ? la moitié de la Ville n'y a point recours par le défaut d'avances ; la livre de tabac en poudre paroît moins chère priſe par once ou par demie-once ; & puis tous ces preneurs de tabac n'ont pas chez eux une rape ! Les détailleurs *de par le Roi* pourront donc tromper tous les nés, tant qu'ils voudront, vu l'incurie habituelle du Pariſien.

St , ſt , ſt.

AUJOURD'HUI les filles publiques , du haut de leurs fenêtres ou balcons , ſifflent comme des couleuvres : c'eſt l'appel. Elles font bien de prendre l'accent juſte, puiſqu'elles récèlent le venin de la vipère.

On avoit donné à une fille le nom d'*Harpagine :* cette courtiſanne ignorant que ce mot étoit ſynonyme au *mal vénérien* , le portoit avec candeur. Un Académicien qui ſavoit le grec la détrompa , en lui rendant viſite : elle devint furieuſe, & depuis ce jour-là elle ne veut plus porter que le nom d'une vierge.

Il n'y a plus qu'un moyen pour ſe débarraſſer de ces nymphes nocturnes qui vous aſſiégent de toutes parts, c'eſt de leur dire énergiquement , *je n'ai plus d'argent.*

Quelquefois le ſoir on rencontre dans les rues le guet à pied , qui , tenant le fuſil

fusil sous son bras, conduit galamment de l'autre une jeune fille, tandis que son camarade tient une vieille matrône ; c'est un enlèvement, soit qu'il y ait eu tapage, soit que le jour de la punition soit arrivé. L'une qui est novice se désespère & se lamente ; celle-ci, plus effrontée, tient tête au soldat qui la mène. Le plus souvent elles sont en déshabillé & dans le plus grand désordre ; on ne leur a pas donné le tems de s'habiller ; elles tiennent leurs juppes qui tomberoient si elles n'y portoient pas la main. On les traîne d'un pas précipité & à travers les boues chez le Commissaire qui a fait l'enlèvement. La canaille s'assemble & rit ; l'une est échevelée, l'autre chante & brave l'orage : elles sont introduites dans l'étude du Commissaire devant le jeune Clerc qui les reconnoît, mais qui ne peut adoucir le *procès verbal*. Elles déclinent leur nom ou celui qu'elles veulent prendre avant que d'être conduites à la prison de pénitence : toutes les charges sont déduites

avec des expreſſions non voilées ; le Commiſſaire & ſon Clerc ſont accoutumés à l'idiome des mauvais lieux, comme des Académiciens le ſont au beau langage. Au reſte, les mots proſcrits de la langue ſont poſitivement dans toutes les bouches, depuis les Princes juſqu'aux Crocheteurs. Les femmes aujourd'hui ſe les permettent, & jurent comme les hommes, ſur-tout à la Cour ; on diroit d'une particule explétive.

Tandis qu'on verbaliſe, ces filles avertiſſent leurs amoureux de ce revers inattendu : ils arrivent avec leurs phyſionomies de ribotteurs ; mais les champions n'oſent délivrer leurs dulcinées. Elles ſortent, & l'on voit couler les larmes d'un enfant de treize à quatorze ans, tout auprès de l'immobilité ſtupide d'une vieille dévergondée.

Ces victimes de l'incontinence publique ſont toujours forcées de mentir : le libertinage eſt puni, car il s'éloigne de la volupté ; il en devient l'antipode. Telle

fille au milieu de la proſtitution a vecu trois années dans une maiſon de libertinage ſans avoir connu un homme naturellement ; il y a des proſtituées qui ſont pucelles , & elles ſont loin de pouvoir s'appeller vierges. Tirons le rideau.

On appelle *des impures* toutes celles qui vaguent dans les rues, & cette dénomination s'étend juſqu'à celles qui ſe promènent au Palais royal. Mais la débauche dans cette grande Ville reſſemble à ces taches noires dans un morceau de marbre blanc. L'innocence intacte eſt tout à côté du libertinage effronté, & ne ſe mêle point avec lui. Le ſecond ordre de la bourgeoiſie a des mœurs & des mœurs plus pures peut-être que dans tout autre lieu du monde ; cependant la débauche, ou du moins ſon image , cercle de toutes parts ces maiſons honnêtes , & celles-ci ſont inacceſſibles à la corruption ; elles ſemblent même ignorer les déſordres & les turpitudes qui ſont à vingt pas d'elles.

Les loix humaines ont leurs bornes; elles

ne peuvent violenter trop durement, elles ne ſauroient fouiller trop avant; réformatrices de ce qui porte le ſcandale, elles augmenteroient le déſordre en voulant l'anéantir. Les femmes ſont les idoles de la foibleſſe humaine. L'opulence les couvre des bijoux les plus précieux, des étoffes les plus riches. Le vice eſt embelli, pour ainſi dire, dans la perſonne d'une courtiſanne; il ne reprend ſes traits honteux & ſa couleur rebutante que dans les dernières victimes de l'incontinence. L'air libre & immodeſte va à telle femme, comment la Police ſéparera-t-elle deux déſordres égaux? comment ſera-t-elle indulgente pour le libertinage paré roulant dans un char, & ſévère pour le libertinage de détreſſe marchant dans les rues fangeuſes?

Il y a de la différence ſans doute dans les noms, lorſque celle-ci s'appelle la *Ribotte*; l'autre *Belair*; l'autre *Caraco-noir*; la quatrième *Ventre-bleu*; & la dernière, comme le porte-enſeigne de la profeſſion, *Tire-à-toi*; tandis qu'à l'Opéra

les noms les plus harmonieux des Saintes du Calendrier, ſont élégamment choiſis pour diſtinguer les ſuperbes courtiſannes ; mais le métier n'eſt-il pas le même ? Toutes ne reçoivent - elles pas également les offrandes volontaires du libertinage ?

On a vu l'apologie du publiciſme des femmes dans le Journal de Paris : cette apologie étoit-là bien déplacée. Il n'étoit pas beſoin de renforcer cette pente, & il eſt des tolérances publiques qu'il ne faut point du moins avouer publiquement ; Sixte Quint fit une guerre violente au publiciſme des femmes. C'étoit un grand politique. Je penſe que le Gouvernement ſera forcé, avant peu, de donner une attention ſérieuſe, moins au déſordre qu'au ſcandale ; il pourroit mettre à profit pluſieurs idées ſaines répandues dans le *Pornographe*, ouvrage de M. Rétif de la Bretonne, qui a enſeigné l'art d'ôter au vice ce qu'il a de plus redoutable, ſon effronterie. Dès qu'il ſera voilé, il n'offenſera plus l'ordre public. Dans les

mains d'un habile Légiſlateur, le bien ſort du mal : & voilà le grand ſecret de la politique.

La Police ne permet pas à ces créatures d'ajouter l'adreſſe à l'impudence, & de ſe payer par leurs mains ſur les effets & bijoux, qu'elles peuvent ſurprendre à l'ivreſſe de la débauche, ou à la négligence de leurs dupes ; les montres, les tabatières, les portes-feuilles ne leur appartiennent pas plus qu'aux fiacres, lorſqu'on les oublie dans leurs voitures. Il faut qu'elles reſtituent ces effets, car c'eſt aſſez de manquer à la pudeur ſans offenſer encore la probité : elles ſont pourſuivies lorſqu'elles volent ou qu'elles eſcamottent, & ſont forcées de lâcher ſur le champ leur leur proie.

On n'affiche point qu'on a été volé de ſa montre ou de ſa tabatière dans un mauvais lieu : on affiche décemment qu'on l'a perdue, & l'on promet une récompenſe honnête ; & quoi de plus honnête que de rapporter un bijou du centre d'un mauvais

lieu ! ainſi il y a combat d'honnêteté, & ce qui eſt honnête devient utile, comme l'a tant dit Cicéron ; car on paye la fille pour la montre volée. Alors elle eſt à l'abri de toutes pourſuites : on ſuppoſe que le propriétaire l'a laiſſée tomber dans un moment inattentif, & la fille n'eſt point cenſée une eſcroque, terme qui devient une injure même pour une proſtituée.

La vigilance des Orfèvres ſert très-bien la Police à cet égard ; ils ont le coup-d'œil exercé à reconnoître les bijoux volés, les prix qu'y met le vendeur, ſa tournure, ſon maintien, tout les éclaire ; & comme ils tiennent regiſtres de tout ce qu'ils achetent, il eſt facile par eux de remonter juſqu'à la ſource du délit, & de reconnoître la première main, qui a uſé d'une ſubtile adreſſe.

J'ai l'honneur de connoître le Confeſſeur des galériens, des filles de la Salpêtrière, & des marmotes des boulevards. Je vous réponds que la conſcience de telle Marquiſe l'embarraſſeroit plus que toutes ces conſ-

ciences-là. Ces pécheurs groſſiers ne déguiſent point ce qu'ils ont fait ; on n'a pas beſoin de les interroger pour tirer la vérité du fond de leur ame coupable & franche. Ils ont obéi à leurs paſſions brutales, & leur confeſſion roule d'elle-même ; ils ſe repentent autant qu'ils peuvent ſe repentir ; ils veulent avoir l'abſolution, parce qu'ils ne ſe confeſſent que pour cela. Le Confeſſeur des galériens & des marmotes, ne ſubdiviſe donc point un cas de conſcience, comme s'il avoit à ſes genoux une jeune Carmélite. Il gronde & il abſout. Il retrouve le même péché au bout de ſix mois ; il gronde encore, mais il abſout toujours ; s'il refuſoit l'abſolution, il verroit tous ces pécheurs déſordonnés aller chercher un autre Pénitencier, qui auroit appris que les galériens, les filles de la Salpêtrière & les marmotes des boulevards marchent ſur un pente inſurmontable : il leur faut décidément l'abſolution, parce qu'ils mettent tout dans l'aveu qu'ils font au confeſſional, pénitence, repentir, réparation, changement de vie.

O légers Moraliſtes ! vous ne connoiſſez pas les hommes. Vous n'avez point confeſſé les galériens & les filles de la Salpétrière ; ils ſe confeſſent ſans détours, & avec la même aiſance qu'ils ont commis le péché. Ils ſont plus criminels que vicieux. Eſt-ce qu'il en coûteroit moins de révéler un crime qu'un vice ? Les gens vicieux ſe confeſſent mal, & ceux qui ont tous les défauts ne ſe confeſſent point du tout. Voilà pourquoi ils ridiculiſent encore la confeſſion.

Le Trou du Souffleur.

Les étrangers qui, en aſſiſtant à nos Tragédies, viennent pour y jouir du plaiſir de répandre des larmes, commencent par beaucoup rire, en voyant ce *Trou du Souffleur*. L'ouverture quarrée de ce ſouterrain bordé de lampions, eſt creuſé, tantôt ſous le palais des Sultans, comme dans Zaïre ; tantôt ſous le temple des Juifs, comme dans Athalie ; tantôt ſous

un camp, comme dans Iphigénie en Aulide ; tantôt ſous un mauſolée, comme dans Sémiramis ; tantôt ſous le Capitole, comme dans Brutus, &c. Il détruit abſolument l'illuſion ſans laquelle le charme des Spectateurs n'exiſte point.

L'ouverture de ce ſouterrain ne change jamais de place, quoique dans la même pièce, les différens édifices, qui poſent ſur ſa ſurface, varient ſouvent d'acte en acte ; ſemblable à l'étoile polaire, qui de ſon poſte immobile voit tout ſe mouvoir autour d'elle.

On voit ſans ceſſe les mouvemens de la tête du Souffleur, qui, de tous les Spectateurs, eſt le mieux placé, pour regarder ſous les jupons des Actrices, quand elles ſe livrent aux mouvemens déſordonnés de la paſſion tragique. Il y a quelquefois deux têtes dans ce trou. C'eſt une perruque en bourſe qui ſouffle l'Empereur Auguſte couronné d'un laurier, ou Mahomet le front ceint d'un turban. Comme cette tête eſt au niveau du cothurne, quelquefois l'Acteur impatienté, eſt ſur le point de lui

frapper le viſage, & le mouvement brutal de cet Acteur qui a oublié ſon rôle, paſſe, aux yeux des connoiſſeurs dont le parterre eſt plein, pour une perfection qu'il y ajoute.

Le Souffleur tourne le dos au Public comme un joueur d'orgues. On apperçoit quelquefois à ſes côtés une femme dont le bonnet devient le point le plus mobile & le plus apparent de l'aſſemblée. Ses rubans ſont à dix pouces de l'arc de Gengis-Kan, ou du cimeterre de Pharaſmane, ou de la lance de Tancrède. Il contraſte avec la couronne de Cléopâtre, le bandeau royal de Mérope, & la coëffure de Cornélie en pleurs.

Une choſe à remarquer ſur ce *trou*....: car comment l'appeller autrement ? C'eſt lorſqu'un des héros de la Scène manque de mémoire, ou que ſon confident ſe méprend dans la ſienne, alors chacun regarde ſi le Souffleur eſt ou ivre, ou abſent, ou endormi : mais celui-ci, touſſant & agitant la tête, prouve qu'il n'eſt rien de

tout cela. La femme, sa voisine, le seconde de son mieux. Un vers de Racine se coupe, tout haut, moitié par l'Acteur & moitié par le Souffleur. C'est bien pis quand cet homme souffle une pièce qu'il n'a pas même lue, & que par son ignorance il apprête à rire à toute l'assemblée. Je me souviens d'en avoir vu un exemple.

Dans la quatrième scène du cinquième acte de Rhadamiste, l'Acteur qui jouoit le rôle d'Hidaspe, ayant dit, par distraction. . . . *L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie* . . . (au lieu de dire d'Arménie) *de ce palais*, *Seigneur*, *enlèvent* . . . , ne se rappella point le dernier mot du vers; le Souffleur lui cria : l'*Arménie*, au lieu de dire Isménie, de sorte qu'Hidaspe, parlant à Pharasmane, lui dit :

L'Ambassadeur de Rome & celui d'Isménie,
De ce Palais, Seigneur, enlèvent l'Arménie.

Quand le Souffleur ferme sa trappe, cela veut dire que la pièce est finie. La soldatesque, le fusil sur le bras, les coulisses garnies de femmes de chambre qui

montrent leur tablier à côté du manteau d'Athalie, & ce trou ridicule, font tellement évanouir toute l'illusion, que plusieurs hommes de goût aiment mieux entendre que voir. Comment l'habitude a-a-t-elle pu nous familiariser avec ces disparates ? En Angleterre, le Souffleur se tient caché à l'entrée de la première coulisse. Chez les anciens, quelque part qu'il se tint, les Acteurs, sur leurs vastes Théâtres, ne l'auroient point entendu.

Un autre inconvénient, attaché au rôle subalterne de celui qui joue dans son trou obscur, à la lueur d'une bougie qu'il promène de ligne en ligne, en fermant un œil, c'est qu'il est des momens où l'Acteur sur les planches, se livrant à toute son émotion, suspend son débit & ne parle plus que par son attitude touchante & des gestes éloquens ; le Souffleur, qui est de sang-froid, & qui croit que Zamore, Oreste, ou Rhadamiste, manquent de mémoire, se hâte de souffler tout haut le reste du vers, & cet Acteur, qui invo-

quoit les Dieux, envoye le Souffleur à tous les diables ; il se trouble, joue mal le reste de la scène, & le Parterre parisien rit de l'un & de l'autre.

Nous n'avons parlé du Souffleur que relativement aux Tragédies. Nous aurions pu l'examiner quand il préside aux Comédies : (nous nous servons du mot *préside*, parce qu'en France, point de Souffleurs, point de Spectacles.)

On voit dans les Comédies le Souffleur riant de tout son cœur sur une équivoque, laisser tomber le livre ou le manuscrit, & rire le premier, comme si le Spectacle étoit spécialement pour lui, parce qu'il en est le plus proche.

Le Château d'Eau.

UNE plaisanterie usitée parmi les domestiques, c'est d'envoyer un nouveau débarqué chercher une place chez M. Picard, Suisse du Château-d'eau, rue

Saint - Honoré. Ce Château - d'eau n'eſt qu'une décoration pour faire face au Palais royal, & les laquais qui débarquent du coche le prennent pour un château réel. Ainſi chaque état a ſon genre de plaiſanterie; & comme chacun doit rire, peu importe que la plaiſanterie ſoit excellente, pourvu qu'on rie.

Les Clercs de Procureurs envoient chercher au nouveau débarqué le *moule à tiret*. Le tiret eſt du parchemin roulé entre les doigts, dont ils ſe ſervent pour enfiler leurs écritures; & quand le grimoire devient épais, cela s'appelle un *doſſier*.

Un domeſtique ne doit jamais empiéter ſur les fonctions du Suiſſe. On diſtingue un Suiſſe d'un Portier; c'eſt ce que doit ſavoir le nouveau débarqué, car quand le portier eſt ſuiſſe, il ſe croit autant au-deſſus des portiers ordinaires, qu'un maitre-d'hôtel s'eſtime au-deſſus des autres domeſtiques.

Les Suiſſes ſont heureux à Paris; ils ne payent point de capitation, ils jouiſſent

de différens priviléges dont ils ſont d'autant plus jaloux, que chez eux ils n'en accordent aucun aux étrangers.

Si le château-d'eau eſt une décoration, le *grand-couvert* à Verſailles n'en eſt qu'une auſſi : il n'y a là que le Roi qui mange ſérieuſement pour faire plaiſir à ſon peuple ; les autres perſonnages ont leur table qui les attend au ſortir de ce banquet de repréſentation. Quand on croit que la famille royale ſoupe, elle ne fait tout au plus que préluder ; un autre repas eſt caché derrière ce magnifique feſtin, qui tient au cérémonial, & auquel les auguſtes convives ne touchent pas ou ne touchent que du bout des dents.

Comme il y a deux levers, l'un réel & l'autre de pure cérémonie, il y a de même deux tables, l'une pour contenter la curioſité du public, & l'autre pour ſatisfaire ſon goût particulier.

Ainſi ce monde eſt compoſé d'apparences ; mais ceux qui font maigre chère n'auroient pas ſoupçonné, qu'elles s'éten-

diſſent juſqu'au milieu des banquets délicieuſement & abondamment ſervis.

Vaiſſelle.

L'AMBITION d'un bourgeois eſt d'avoir de la vaiſſelle platte ; il commence par un huillier, par une ſoupiere ; mais le jour qu'il a de la vaiſſelle platte, il va rechercher ceux qu'il n'a pas vus depuis long-tems pour leur annoncer cette illuſtration, & les inviter à un dîner qui n'en eſt pas meilleur. Avoir de la vaiſſelle platte, c'eſt ſortir de la bourgeoiſie ; on ne fait cette dépenſe que pour avoir le plaiſir d'y mettre ſes armes, à l'exemple des Princes.

Qu'elle eſt donc heureuſe, la riche bourgeoiſe, lorſqu'elle peut étaler aux yeux de ſes voiſines émerveillées & jalouſes, des plats d'argent d'une forme oblongue, le pot à l'oille ! Si elle y joint le ſeau d'argent, ſa félicité eſt complette.

Les princes allemands font encore conſiſter leur grandeur domeſtique dans une

vaiſſelle nombreuſe d'or & d'argent qu'ils étalent en ſpectacle dans certains jours. Le coup-d'œil du buffet étoit recherché parmi nous il y a cinquante ans ; mais qui auroit pu imaginer que nos généraux auroient donné l'exemple d'un luxe auſſi ſingulier & auſſi dangereux que celui de ſe ſervir à l'armée de vaiſſelle platte ? Les coutumes les plus folles ſont donc les plus impérieuſes.

En 1709, Louis XIV fit porter ſa vaiſſelle à la monnoie. La totalité ne produiſit que dix-huit cent mille livres. Du tems de Silhouette, nous avons auſſi porté notre vaiſſelle à la monnoie : maigre reſſource, plus impolitique encore que pauvre & honteuſe.

Une vaiſſelle d'or eſt interdite à tout particulier, quelque riche qu'il ſoit. Les Princes ſe ſont réſervés ce luxe : on l'imite en dorant l'argenterie.

On refond la vaiſſelle comme on change de meubles ; les formes larges & maſſives ont prévalu, en ce qu'elles annoncent une plus grande opulence.

Freres de la Charité.

Ils prodiguent les ſecours ſpirituels & temporels que la pauvreté & la maladie ne réclament jamais en vain. Ils ont pluſieurs hoſpices bien tenus ; un entr'autre pour les militaires & les eccléſiaſtiques qui ſympathiſent vers la fin de leur carriere. Deux cent cinquante lits ſont deſtinés aux malades couchés ſéparément. Ils reçoivent encore les inſenſés, les épileptiques, tant qu'un lit eſt vacant; le premier qui ſe préſente y eſt admis.

On doit des éloges à l'adminiſtration des *Freres de la Charité*, à leur vigilance, à leur ſoins : ils ne ſont pas prêtres; pluſieurs d'entr'eux ſont comptés parmi les plus habiles chirurgiens.

Pour fonder un lit, on donne douze mille livres ; alors le fondateur & ſes héritiers peuvent nommer à perpétuité pour l'emploi de ce lit. Ces religieux ſont

utiles & doivent être distingués de beaucoup d'autres.

Mais on regarde comme une extension condamnable de leurs statuts l'usage de recevoir par *lettres de cachet*. On est fâché de voir les Freres de la Charité métamorphosés en geoliers, & les hospices transformés en petites bastilles. Ils n'ont pu se refuser, disent-ils, à ce vœu du ministere ; mais on sera toujours surpris de voir de ces maisons de force entre les mains de ceux qui pansent les plaies du blessé, & qui, pleins des maximes de l'évangile, y versent le baume du Samaritain.

Les hospices séparés & volontairement fondés seront toujours les meilleurs ; laissez faire la charité, mes amis, elle est agissante, elle est plus que savante.

C'est le patriotisme national le plus généreux, le plus vigilant qui préside à l'administration des hôpitaux de Londres. Ce ne sont point des évêques, ni des gens d'église, ni des gens *du haut*, qui en sont les administrateurs. L'homme aime

à faire de bonnes œuvres, parce que toute bonne œuvre produit l'effet d'un cordial, d'un reſtaurant, d'une panacée, d'un morbifuge, d'un ſpécifique univerſel.

La maiſon de Charenton qu'occupe les *Freres de la Charité*, eſt agréablement ſituée; elle n'eſt point de ſa nature une priſon d'état, mais elle l'eſt devenue, puiſqu'on y enferme par *lettres de cachet*. Il eſt un jour dans l'année où les Magiſtrats viſitent les maiſons de force; c'eſt au mois de ſeptembre, parce que les Magiſtrats du Parlement ſont alors en vacation. Tous les ans! Voilà une viſite bien rare!

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!

à dit un poète; & l'empriſonnement de *onze mois* & vingt-neuf jours *paroît un ſiècle* à l'imagination effrayée! Tel ſouffre plus dans un jour que l'autre dans un mois; mais enfin cette viſite charitable ſuffiroit ſi tous les placets étoient admis & répondus, ce qui n'arrive point: quelle plus noble fonction pour la juſtice!

Il fut un tems où tous ceux qui avoient une autorité ſupérieure, ſoit dans la capitale, ſoit dans les provinces, appelloient la *lettre de cachet* le remède extraordinaire; il étoit même abandonné aux fermiers généraux pour arrêter les contrebandiers. Louis XIV, dont la renommée factice ſe décompoſe de jour en jour, a multiplié les *lettres de cachet* à un point effrayant: ces empriſonnemens arbitraires étoient devenus ſi communs, qu'on porte à quatre-vingt mille le nombre des priſonniers d'état dans les affaires du Janſéniſme.

Les écrivains généreux ne ſont pas *Freres de la Charité*, mais ils la portent dans le cœur; ils diront, ils répéteront ſans ceſſe que ces idées de punition arbitraire nuiſent conſidérablement à la dignité du Gouvernement françois, & à l'eſtime qu'il devroit inſpirer. Ils ajouteront qu'il eſt important de déſabuſer l'étranger ſur les images exagérées des *priſons d'état*, parce qu'elles aviliſſent une nation, qui aime trop ſes Rois pour les craindre; ou

peut être ſujet d'un Monarque & libre ſous la majeſté des loix. Il eſt certains maux politiques que le tems ſeul peut corriger ou effacer; mais porter des ſtigmates d'oppreſſion & de ſervitude, c'eſt ce qui n'eſt point, c'eſt ce qui ne ſera jamais. Sous le regne actuel, l'emploi des lettres de cachet eſt devenu infiniment plus rare que ſous les deux regnes précédens. On a ſenti que la diſpoſition de nos perſonnes étoit le droit le plus ſacré; & toutes les idées ſe tournant en France vers la perfectibilité de la légiſlation, *le remede extraordinaire* n'agira plus bientôt que dans les cas vraiment extraordinaires.

Les priſonniers de Charenton ſont des fous, des imbéciles, des libertins, des débauchés, des prodigues : l'amour & l'ambition, voilà les deux maladies qui déſorganiſent la tête humaine. J'ai vu dernierement à Charenton un jeune homme qui vouloit être à toute force précepteur du Dauphin, & qui fatigua tellement le miniſtere à ce ſujet, qu'il fallut l'enfermer pour guérir ſon cerveau. Ce genre de folie pouvoit

bien ne pas appartenir à un homme ordinaire, mais quel oubli prodigieux des choſes exiſtantes !

Enclos des Chartreux.

LA mélancolie eſt friande, a dit Montaigne; je me ſuis rappellé ce trait en me promènant dans cet enclos qui ſe trouve enclavé aujourd'hui dans la ville; oui, ce contraſte du repos à côté de l'agitation fait rêver. On diroit que les flots d'un monde orageux ſont venus expirer à cette porte. Le ſilence eſt dans cette enceinte; quel calme ! Et la Comédie françoiſe, flanquée de ſes bruyans équipages, eſt à quatre pas; on peut ſe promener dans ce jardin ſolitaire avant que d'aſſiſter aux rumeurs théâtrales.

Le jardin des Chartreux a le caractere du déſert; la terre des allées n'y eſt point remuée; l'herbe y eſt épaiſſe; les arbres n'y portent point l'empreinte de la faucille, ils ſont humbles & courbés comme les

religieux qui vous saluent sans vous regarder : c'est ici le noviciat de l'éternité ; on se croit à cent lieues de la nouvelle Babylone. Il n'est pas besoin d'un tombeau factice pour réveiller en cet endroit des idées religieuses ; on voit l'image d'un autre monde & d'un monde paisible, soit dans ce silence habituel, soit dans ces ombres blanches qui passent, soit enfin dans ce chant long & lugubre qui retentit au pied des autels ; j'ai apperçu dans l'enclos un homme qui prioit à genoux au pied d'un arbre en fleurs, comme s'il eût été dans un temple. Cela m'a frappé.

Les tableaux de *le Sueur* ne sont plus dans le cloître ; c'est le palais des Rois, qui les possede. Ces tableaux pleins d'une expression sublime étoient bien placés où ils étoient ; que feront-ils hors du cloître religieux, à côté de Jupiter, de Mars & de Vénus, qui offrent des corps nuds & des dieux armés de la foudre ? pourquoi les a-t-on transplantés, ces immortels tableaux ? pourquoi leur avoir ôté leur principal effet ?

J'aimerois mieux être toujours ſeul que d'être obligé de vivre inceſſamment en préſence d'autrui. Un Chartreux, s'il avoit du génie, pourroit reculer les bornes de l'eſprit humain. C'eſt-là qu'en creuſant la méditation, l'ame active & patiente acquerroit la faculté de s'élever très-haut. Le métaphyſicien devroit entrer aux Chartreux plutôt que dans tout autre couvent. Vingt pages écrites par un Chartreux vaudroient mieux que tous les écrits des Bénédictins. Les jours ſont de ſoixante-douze heures pour ces religieux ; voilà bien les jours qu'il me faudroit, mais je ne prendrai pas pour cela l'habit de ſaint Bruno.

La fable, que c'étoit un Chartreux qui avoit fait les tragédies de Crébillon, eſt dénuée de fondement.

Les Chartreux ont parmi les autres moines l'air de grands Seigneurs. Leur orgueil eſt poli, tandis que l'orgueil d'un Bénédictin eſt prononcé. Un Cordelier, un Minime, un Jacobin pour le geſte, le ton & les manieres ne peuvent ſouffrir la comparaiſon à côté d'un Chartreux.

Comme l'ordre fait toujours maigre, il eſt en poſſeſſion d'enlever à la halle les plus beaux poiſſons de l'océan, & l'on auroit ſix tables ſervies en gras pour ce que coûte cette table pénitente.

Les Chartreux donnent un dîner ſplendide tous les ans dans la ſemaine de la Paſſion ; les poiſſons de la mer y ſont prodigués. Les célebres gourmands s'y rendent de toutes parts. Tel fait l'hypocrite pour y être admis. La préſence du lieu commande la tempérance ; cependant les vins l'ont quelquefois emporté ſur la ſageſſe des convives.

Ces repas, qui ſe font tous les ans, ſont attendus par les dévots, qui en général ne haïſſent pas les bonnes tables. Des ſycophantes font leur cour à ces religieux ; c'eſt qu'ils aiment le poiſſon que ceux-ci ſervent abondamment à leurs convives : comme il eſt toujours frais & bien choiſi, la friandiſe, plutôt que l'eſprit de religion, conduit quelques tartuffes dans ces ſaintes retraites où la cuiſine eſt délectable.

Marie Leczinska, femme de Louis XV, qui par esprit de dévotion aimoit à fréquenter les couvents & qui prenoit plaisir à converser avec des religieux & religieuses, étant près d'une chartreuse, voulut la visiter. Les Reines de France ont le droit d'entrer dans l'intérieur de tous les couvens : elle se fit accompagner de deux dames de son palais, lesquelles étoient vieilles & laides. Arrivées à la porte du monastere, elle y fut reçue par le prieur, qui la conduisit d'abord dans l'église, où elle fit sa priere, & de-là dans les jardins & dortoirs de la maison, qu'elle parcourut dans le plus grand détail, par une suite de la pieuse curiosité qui l'animoit; elle marqua sa très-grande satisfaction à toute la communauté.

Huit jours après le prieur du même couvent sollicita une audience de la Reine qui n'étoit qu'à quatre lieues du monastere. — Madame, dit-il, je remercie très-humblement Votre Majesté de l'honneur qu'elle a fait à toute la communauté, en la gratifiant de sa présence; mais je

la ſupplie inſtamment de n'y plus remettre le pied, & voici pourquoi : Depuis l'apparition de Votre Majeſté, & des deux dames de ſa ſuite, je ne ſuis plus le maître de mes religieux. Toutes les têtes ſont tournées, & l'impreſſion que Votre Majeſté a faite ſur le cœur de mes ſolitaires, eſt telle que, portant leurs penſées dans le monde, je ne puis plus les contenir dans la regle. La Reine étonnée, — Moi, mon pere, mais j'ai cinquante ans, & les deux dames qui m'accompagnoient ſont moins jeunes encore. — Madame, le déſordre eſt général ; on ne parle plus que de la Reine, on ne voit qu'elle ; & ce qu'il y a de plus allarmant, c'eſt que Votre Majeſté eſt venue préciſément trois jours avant le tems des *minutions*. — Qu'eſt-ce que ces *minutions*, mon pere ? — J'aurai l'honneur de dire à Votre Majeſté qu'on appelle *minutions* dans l'ordre de ſaint Bruno un tems de retraite, où l'on ſaigne & où l'on purge chaque religieux dans une cellule particuliere pour éteindre en lui les feux de la convoitiſe.

La Reine ſurpriſe, interdite, mais point fâchée, à ce qu'on put voir ſur ſon viſage, ſe retira en promettant au prieur de ne plus retourner à ſon couvent.

Lettres épiſtolaires.

Les femmes les écrivent très-bien, infiniment mieux que les hommes les plus ſpirituels. Mais c'eſt-là auſſi qu'elles mettent toute leur perfidie. Les lettres miſſives ſont pour les écrivains de profeſſion les fuſées du génie, mais en général les auteurs ſont toujours auteurs dans le commerce épiſtolaire ; ils ne peuvent ſe ſéparer d'eux-mêmes pour deſcendre dans l'ame de ceux à qui ils écrivent ; il faut ſe métamorphoſer en autrui pour faire des lettres qui conſolent.

Les lettres ſont l'entretien de deux perſonnes éloignées l'une de l'autre ; comme on ſe parle alors ſeul à ſeul, la penſée devroit s'exprimer de la maniere la plus ſimple & la plus naïve : mais le

ſimulé de nos mœurs, & la manie de mettre par-tout de l'eſprit ont altéré ce langage comme tout autre : il eſt difficile aujourd'hui de bien diſcerner le caractere d'un homme d'après ſes lettres, parce qu'on y emploie l'art & le déguiſement. Il eſt du bel uſage de donner à un ſujet commun une tournure neuve & ſuperflue. Tel qui aſpire aux honneurs de l'impreſſion, s'imagine voir la poſtérité devant lui, lorſqu'il écrit à ſon ancien compagnon d'études. L'homme de lettres fait des madrigaux à la femme dont il eſt amoureux : celle-ci épuiſe tous les termes de la ſenſibilité en écrivant à ſa *divine*, ſa *délicieuſe amie*. On veut mettre une touche fine & délicate juſques dans un billet pour offrir ou demander une loge au ſpectacle : tout cela eſt charmant ſans doute, mais ce n'eſt point ce qu'on nomme *lettres épiſtolaires*.

Deux amis liés depuis long-tems par le rapport des goûts, une eſtime réciproque & la convenance du caractere, tantôt réunis, tantôt ſéparés, accoutumés à ſe com-

muniquer toutes leurs penſées, continuent avec la plume le dialogue que l'abſence de l'un d'eux interrompt. C'eſt un tête à tête, c'eſt l'épanchement du cœur ; on eſt ſeul avec ſon ami, on ſe livre à tout ce qu'on éprouve, chagrins, affaires, craintes, ennuis, eſpérances, gaité, tout trouve ſa place, & les ſujets de converſation ſe multiplient ſous la plume. On écrit ſans ſonger qu'on vouloit écrire & comme par inſtinct, ou plutôt c'eſt un beſoin qu'on ſatisfait ; on ne voit que l'ami à qui l'on parle.

Voilà les lettres épiſtolaires qui méritent d'être conſervées, d'être relues au bout de dix ans, & qui contiennent plus d'idées que les livres des moraliſeurs.

Madame de Sévigné ne ſoupçonnoit pas que ſes lettres ſeroient recueillies & imprimées; elle s'abandonne à ſon ſentiment maternel & à ſa gaité naturelle ; en les liſant on eſt, pour ainſi dire, flatté d'être de ſa confidence, quoique les perſonnes & les événemens dont elle parle n'intéreſſent plus.

En

En Irlande, deux époux d'un état & d'un mérite au-deſſus du commun, diſgraciés de la fortune, & obligés de tenir ſecrète leur union, ont correſpondu pendant vingt années ; & leurs lettres, dans un moment d'infortune, ont été publiées par un ami (1). Ce recueil, qui forme ſix volumes, fut lu avec le plus vif intérêt. Il n'y a ni amour, ni galanterie, ni paſſion : c'eſt un ſentiment vrai, une amitié conſtante, dont on ne parle jamais, & qui ſe montre dans tout ce qu'ils ſe diſent. Ces lettres n'offrent d'ailleurs aucun récit ſuivi, aucune anecdote intéreſſante.

Or jamais un auteur n'imagineroit un livre pareil ; & s'il étoit imaginé, ce ſeroit le livre le plus inſipide. Cependant on lit ſans ennui cette correſpondance, parce qu'elle eſt l'entretien de deux perſonnes d'eſprit, qu'un ſentiment bien rare & bien tendre attache l'une à l'autre.

---

(1) *A ſerie of genuine Letters beteveen Henry and Frances.* Dublin, 1746.

Il n'eſt donc de lettres épiſtolaires que celles que le cœur dicte pour l'objet qui ſeul ſait les entendre.

Quand on compare le ſtyle ſimple, familier, tranquille, égal, modeſte, qui caractériſe les lettres de Cicéron, & celles de ſes amis à l'étiquette, aux formalités, au cérémonial, au néant du commerce épiſtolaire de nos jours, on regrette cette franchiſe & cette liberté qui nous frappent dans l'orateur romain, quoiqu'il écrivît dans la criſe la plus violente de la république; on voit que Cicéron ne craignoit pas l'*amoliſſeur des cachets* : aujourd'hui le ſtyle eſt compaſſé, parce que quiconque confie une lettre aux poſtes ou aux couriers, n'eſt pas sûr qu'elle ne ſera point lue.

Une lettre qu'on a commencée trop haut, qu'on n'a point terminée aſſez bas, dont les deux extrémités ſont marquées au coin d'une ſoumiſſion trop ſuperficielle, tout cela ſe remarque encore aujourd'hui par certaines gens qui ne ſont ni des Cicérons ni des Plines, mais qui calculent ces

misères au poids de leur orgueil, ce qui ne les dispense pas d'une vanité puérile.

Les Grands Comédiens contre les Petits.

Il faut bien que le charme des sociétés particulières ne soit plus le même, puisque le Parisien de toutes les classes s'engouffre chaque jour dans des salles de spectacles, qui sont au nombre de neuf. Toutes sont pleines, quelles que soient les pièces & les acteurs. Bien plus, c'est que souvent la foule est plus grande au *Roi de Cocagne* qu'au *Tartuffe*, à *Mustapha* qu'à *Athalie*.

Les classes inférieures trouvent des charmes dans les représentations où les gens d'un goût délicat ne trouvent que l'ennui. Ce sont les comparaisons qui tuent toutes les jouissances & même le bonheur.

Quelle jouissance, au premier coup-d'œil, paroît devoir être plus libre, que les plaisirs du théâtre? Quand le génie a

compoſé un ouvrage dramatique, ne l'a-t-il pas donné à tous les hommes nés pour l'entendre ? *Le ſoleil eſt fait pour tout le monde*, dit le proverbe populaire ; il en eſt de même du génie. Eh bien, des priviléges excluſifs dignes des ſiècles les plus barbares, ont rendu des ouvrages appartenans à la nation, des propriétés particulières qui partagent les comédiens en des eſpèces de communautés, toutes armées auſſi ridiculement les unes contre les autres, que l'étoient autrefois les marchands de vin contre les traiteurs, & les cordonniers contre les ſavetiers.

On a affermé le ſel, le tabac ; on a affermé de même les notes de muſique, les vers alexandrins & la proſe dramatique. En vain le génie a-t-il créé, pour la jouiſſance commune, ces beaux-arts, que les Rois peuvent récompenſer, mais ne pouvoient pas faire naître. Voici que l'Opéra défend aux autres ſpectacles de chanter. Voici que le Théâtre françois empêche qu'on ne déclame ailleurs les vers de Corneille & de Racine, dont

ceux-ci avoient fait préſent à tous les hommes faits pour les rendre. L'art de chanter n'eſt pas plus libre que l'art de déclamer. L'avarice ſordide déploie un parchemin, & ce parchemin a la force d'un arrêt prohibitif. Des directeurs, mus tantôt par des motifs cupides, tantôt par d'autres plus vils encore, font ſervir l'autorité ſouveraine à défendre un troupeau de comédiens devenus leurs eſclaves ou leurs protégés, contre un autre troupeau qui leur enleveroit leur pâture.

L'Académie royale de muſique taxe tous les chanteurs ; les comédiens du Roi s'emparent de toute déclamation dans la capitale, & voudroient accaparer celle de tout le royaume, juſqu'à Baïonne. Fut-il jamais une tyrannie plus abſurde? Elle trouve cependant des protecteurs qui ſont les véritables ennemis des plaiſirs du public.

Si l'art étoit libre, ſi un ouvrage dramatique, quand il a reçu la ſanction du Gouvernement, c'eſt-à-dire, quand il n'offenſe ni les loix, ni les perſonnes,

pouvoit ſe placer où il voudroit, le peuple, au lieu de ces pièces informes qui déshonorent, & ceux qui les compoſent, & ceux qui les repréſentent, nourriroit ſon eſprit d'alimens plus ſains & plus agréables. Mais quoi ! celui qui fait l'art eſt eſclave ! on enchaîne la plume de l'homme de génie ! Il écrit pour tous les hommes, & il rencontre un comédien qui lui dit : « Je ſuis privilégié ». Pauvre auteur dramatique, te voilà ſubordonné ! Tu écris pour faire couler des larmes univerſelles, & voilà qu'on te reſſerre dans un enclos. Tu ne ſeras pas le maître de choiſir tes inſtrumens. On taillera ta flûte ; on charpentera ton clavecin ; tu voulois électriſer un peuple entier, il faut que tu n'exiſtes que ſous le bon vouloir d'une poignée de comédiens, afin que perſonne ne rapporte à l'auteur le plaiſir que chacun a ſenti : le comédien du Roi revendique dans les petits ſpectacles telle pièce qu'il veut s'approprier ; & il fut un tems, où *Préville* mutiloit à plaiſir la production deſtinée au peuple, & empêchoit

qu'un peu de morale & un peu d'esprit ne s'y glissassent.

Pourquoi ne suis-je pas le maître de dresser un théâtre comme d'ouvrir une table d'hôte ? La meilleure cuisine ou la meilleure pièce aura la préférence. Ce ridicule Opéra, ce grand monstre dramatique interdit tout chant, & à des François ! On ne chante point sans l'avoir payé. Le ridicule a été poussé plus loin : quand l'Académie royale de musique, ne voulant pas même d'argent, contre sa coutume, défendoit aux acteurs forains de chanter de leur gosier, ceux-ci avoient imaginé d'offrir aux spectateurs des rouleaux de papier où les couplets étoient gravés ; le parterre les chantoit ; & ceux qui, craignant les comédiens du Roi, ne pouvoient parler, offroient au public de grands écritaux. Or, dites-nous, les Visigots ont-ils jamais rien imaginé de pareil ?

D'après le goût général du public, pour ces amusemens, on pourroit les lui rendre utiles, en laissant à l'art drama-

tique ſes modifications, & en ne le gênant que dans ce qui pourroit intéreſſer la décence & la police ? Mais les petits & miſérables intérêts préoccupent tellement les gens en place, ils ont ſi peu d'amour pour les pures & innocentes jouiſſances du peuple, qu'ils permettront aux comédiens privilégiés de tripler le prix des places, & de donner des comédies empoiſonnées, telle que *le mariage de Figaro*, tandis qu'ils interdiront aux petits ſpectacles des pièces riantes & morales, ſous prétexte qu'on ne doit entendre & payer que les comédiens du Roi : ce que ſouhaite M. Desforges, pour plus d'une raiſon, inutile à dire.

Le Séminaire des Trente-Trois.

JÉSUS-CHRIST a paſſé trente-trois années ſur la terre ; on a fondé en leur honneur trente-trois bourſes. Voilà ce qui compoſe le ſéminaire des Trente-Trois.

La mere de Louis XIV, fidelle au nombre sacré, voulut qu'on leur délivrât trente-trois livres de pain. Le duc d'Orléans, fils du Régent, détermina ces pauvres écoliers à prendre des leçons d'hébreu. Depuis ce tems la langue hébraïque est en honneur dans le séminaire des Trente-Trois, mais pour cela personne ne la possede.

Le goût de fondations pieuses a fait instituer *le Sacré Cœur de Jésus*, *le Précieux Sang*, *l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement*, & plusieurs autres monasteres dont les noms frappent beaucoup les étrangers.

Toutes les religieuses psalmodient éternellement dans une langue qu'elle ne comprennent pas; ce qui doit rendre leur ennui parfait & méritoire.

L'Archevêque entendant les vêpres dans un couvent de filles du faubourg Saint-Jacques, entendit ces mots : *Fratres*, *sobri estote & vigilate*, *quia adversarius vester* CHRISTUS . . ., au lieu de DIABOLUS. Ces bonnes filles, quoiqu'elles ignorassent le latin, comprenoient

bien que ce mot signifioit *Diable*. Un mot aussi impur ne devant pas sortir d'une bouche sacrée, elles crurent convenable de substituer *Christus*. Elles furent censurées.

L'Engaveur subsiste encore.

CELA n'est que trop vrai ! Mais le Parisien dit *que le feu purifie tout* ; soit. Je suis cause cependant qu'on a proscrit les pigeons de plusieurs tables d'hôtes, parce qu'ils venoient du quai de la Vallée. Cette image a fait frissonner les imaginations délicates, mais elle appartenoit à mon tableau. Ajouterai-je que la levre de cet engaveur, piquée par les coups de bec multipliés des pigeons, devient cancéreuse ; il faut la lui couper ; j'ai l'attestation du chirurgien, qui prouve que ce métier, (encore public au moment où j'écris) est non moins dangereux que dégoûtant.

Ecrire contre les abus n'est donc pas toujours les réformer ; on a démontré la

prodigieuſe inégalité du jeu perfide nommé *Loterie royale de France*, l'énorme diſproportion qu'il y a entre les riſques & les bénéfices des actionnaires, & l'injuſtice du gain que font les agens à ce jeu frauduleux; on a peint les effets déſaſtreux qu'il doit produire en gémiſſant ſur ceux qu'il a déjà produits. Qu'a-t-on gagné? l'impitoyable égoïſme trouve réponſe à tout; on dit que pluſieurs Souverains ayant établi de pareilles loteries dans leurs États, on s'eſt apperçu que les François y envoyoient & y perdoient leur argent, & qu'il étoit de la politique de chercher un remede à un mal qui peu à peu auroit ruiné le Royaume, enrichi ſes voiſins & ſes rivaux. Comme ſi un homme du peuple pouvoit jouer aux loteries établies hors du Royaume, avec le même acharnement qu'il joue à la *loterie royale*; il lui faudroit pour cela écrire deux fois par mois à un correſpondant. Peu d'hommes de cette claſſe ſavent écrire; il lui faudroit recourir le plus ſouvent à une main étrangere. Outre cette difficulté, qui ne man-

queroit pas de le dégoûter de ce jeu, la ſomme qu'il met à chaque tirage eſt ordinairement trop modique (quoiqu'elle devienne fort conſidérable à force d'être multipliée) pour mériter la peine & les frais d'une correſpondance hors du royaume. Dira-t-on qu'il y auroit des agens ſecrets pour recevoir & payer? mais il n'eſt pas poſſible qu'ils ne fuſſent bientôt découverts, ſur-tout ſi leur bureau attiroit autant de monde que ceux que le Gouvernement autoriſe : moyennant quelques punitions exemplaires, on ſeroit parvenu à ôter à tous mauvais citoyens l'envie de ſe charger de pareilles commiſſions. D'ailleurs puiſqu'on a craint, avec raiſon, que les loteries étrangeres ne ruinaſſent un peu le Royaume, doit-on voir d'un œil indifférent des particuliers ſe ruiner à la *loterie royale de France*? qu'on commence par inſtruire le peuple de la fraude de ce jeu; bientôt honteux d'avoir été dupe, on le verra renoncer à la fureur d'y perdre ſon argent : mais pourquoi n'oſerai-je pas ici dire nettement la vérité? on n'a voulu

voir dans l'établiſſement de ce jeu ſcandaleux, que le gain immenſe qu'il produit, ſans ſe ſoucier s'il eſt loyal, & s'il entraîne avec lui des ſuites funeſtes.

Comment un homme du peuple peut-il fournir à cet extraordinaire ? Comment ! par des vols domeſtiques, des eſcroqueries, des filouteries ; ou bien, s'il eſt manouvrier, en retranchant ſur la nourriture de ſa femme & de ſes enfans, ſur ſes propres beſoins ; le crime eſt la reſſource de ceux qui ſe ruinent à la loterie.

C'eſt la claſſe des plus pauvres des citoyens qui m'intéreſſe ; c'eſt elle qu'il faut plaindre ; c'eſt ſa ruine qu'il faut prévenir, s'il eſt poſſible ; en l'inſtruiſant, en lui faiſant, pour ainſi dire toucher, au doigt les ſubtilités, les friponneries de ce jeu inique, qui abſorbe toutes ſes facultés. Les ames ſenſibles & honnêtes peuvent-elles voir ſans gémir les petits bourgeois, les pauvres artiſans, les domeſtiques des deux ſexes, des payſans même venir en foule jeter dans ce gouffre l'argent que leur produit l'induſtrie, le travail & la

ſervitude, & qu'ils dérobent à leur néceſſité la plus urgente ?

Et s'il ſalloit deſcendre à toutes les fraudes des receveurs & des employés de cette loterie, répandus dans tout le Royaume, fraudes de toute eſpece, qu'on ne ſoupçonne peut-être pas encore, il en faudroit conclurre que le vœu du Gouvernement n'eſt pas même rempli ; que le profit qu'il retire de cet établiſſement, quoiqu'immenſe, n'a aucune proportion avec les ſommes qu'on eſcroque à un nombre incroyable d'hommes déjà pauvres, & que bien loin d'améliorer leur ſort moral, on multiplie ſous leurs pas les piéges déjà tendus par l'amour des richeſſes, & leur pente naturelle à l'oiſiveté.

Si on réplique que la loterie eſt un mal néceſſaire : eh bien ! qu'on en forme une autre ſur un plan plus équitable, qui rapproche plus les lots des chances ; alors bien loin d'avoir à craindre que les François ne perdent leur argent aux loteries étrangeres, la *loterie royale* offrant de

plus grands avantages, on verra les nations voiſines y riſquer le leur de préférence

L'Homme de 113 ans.

Il eſt mort le 11 juin 1786. Je lui rendois quelquefois viſite, & lui avois encore parlé trois jours avant ſa mort; j'avois mis ma main dans ſa main deſſéchée, en me diſant qu'il falloit douze ou quinze millions d'individus pour en rencontrer un de cet âge.

C'étoit un Savoyard, qui toute ſa vie avoit exercé les plus rudes travaux, & qui, quarante ans auparavant avoit fait une chûte de cinquante-deux pieds de hauteur. Lorſque je le vis pour la dernière fois, il me ſembloit devoir aller encore quelque temps; une ſeconde chûte de ſix pouces, ſur un eſcalier, occaſionna ſa mort.

La Société philantropique, en allant à la recherche des octogénaires pour les

ſoulager, a trouvé qu'il y en avoit plus qu'on n'auroit imaginé ; ces octogénaires habitent dans des recoins de fauxbourgs où ils ſont nourris comme par miracle : tel n'a pas quitté une petite chambre exhauſſée depuis huit à dix ans, & il prolonge ſa vie par de petits bienfaits qui lui arrivent de côté & d'autres ; c'eſt la charité (je me plais à le répéter) qui ſoutient cette ville immenſe ; la charité fait plus à elle ſeule que les édits du Souverain, les ſentences de la Police, les arrêts du Parlement, & toutes les vertus politiques enſemble réunies : c'eſt ce qui eſt démontrable & ce qui eſt démontré à mes yeux par le réſultat de 30 années d'obſervations.

O charité ! viens remédier aux erreurs des puiſſans ; aye la gloire de faire plus de bien par les lumières de l'évangile, & ſous le regard de Dieu, que le génie ne fait de mal avec ſes vues orgueilleuſes, ſes plans irréfléchis & ſes calculs ambitieux ; un nouveau bienfait de la religion ſera de fermer les petites & innombrables plaies de la politique miniſtérielle.

Conſidérations

Conſidérations de l'or.

Le joueur s'aſſied à la table du jeu, & joue avec le Prince du Sang; on vante le ſang-froid d'un joueur qui ne piſſe point. On cite ſon immobilité comme un trait héroïque. Au milieu de ce flegme il tire l'or : voyez ſon œil, il eſt rempli d'un feu ſombre ; la fievre de l'inquiétude eſt dans ſes veines ; le regard en arrêt, ſon viſage eſt calme, & ſon ame eſt bourrelée.

Que fait le jeu à Paris, s'il n'eſt pas établi publiquement? Des tripots obſcurs où des joueurs vont chercher des dupes. La police tolere ces endroits-là, & fait payer la tolerance ; mais à l'abri de cette protection les banquiers écraſent les citoyens.

Dans d'autres maiſons on joue pour payer ſon ſouper ; tel mari lâche ne donne point d'autre monnoie à ſa femme que celle qu'elle retire du jeu. La corbeille eſt un tronc où l'on dépoſe ſon argent ; on

a ſoin de vous faire entendre que la maîtreſſe du logis n'eſt point riche, mais qu'elle reçoit fort bien ſon monde. On fait donc les frais de la table. C'eſt une auberge, où il en coûte plus cher que dans la plus fameuſe de Paris.

Cette vilenie a gagné les grandes maiſons, où l'on écume la bourſe des allants & venants avec des cartes qu'on ne manque jamais de propoſer, & qu'on a toujours la noble coutume de faire payer au moins cinq à ſix fois leur valeur.

M. Duſſaux a fait un gros livre contre la paſſion du jeu; c'eſt préciſément depuis l'apparition de ſon livre que l'on a vu les gageures les plus folles.

Le jeu le plus effroyable eſt en honneur; on ne ſauroit haſarder davantage, à moins qu'on ne joue ſa vie. L'exiſtence des joueurs reſſemble à celle des matelots toujours en danger de tomber du haut des mâts dans l'abyme. Le jeu donne des ſenſations profondes; voilà pourquoi on l'aime; c'eſt une de ces paſſions qu'on renforce en voulant trop la combattre: la police doit

temporiſer avec elle, ou bien en la contraignant de ſe cacher davantage, elle la forcera de ſe porter aux plus grands excès.

Le fameux Samuel Bernard, l'un des plus riches & des plus fameux financiers de l'Europe, mourut à Paris le 18 janvier 1739, âgé de 88 ans. Il étoit né dans la religion réformée, & il avoit été ancien de l'égliſe de Charenton. Il devint Comte de Coubert & Chevalier de Saint-Michel. En rendant de très-grands ſervices à la Cour dans les matieres de finances, il gagna des ſommes immenſes par ſes ſpéculations & ſes entrepriſes. On aſſure qu'il laiſſa plus de quarante millions à ſes deux fils & à la préſidente de Maiſons, ſa fille. Il eut une chapelle dans l'égliſe des Petits-Peres de la place des Victoires. Son convoi funebre égala celui d'un Prince par ſa magnificence & par la ſuite nombreuſe & diſtinguée qui l'accompagnoit. Le Marquis de Mirepoix, ambaſſadeur à Vienne, qui avoit épouſé en premiere noces une des petites filles de M. Bernard,

étoit en grand manteau de deuil. Le Cardinal de Fleury, premier Miniſtre, écrivit la lettre ſuivante aux deux fils de ce fameux partiſan.

Quoique l'on dût s'attendre, Meſſieurs, *à la perte que vous venez de faire, je ne laiſſe pas d'en être fort touché, & de partager bien ſincérement votre douleur. Vous connoiſſez l'eſtime particuliere que je faiſois de M. Bernard votre pere, & la juſtice que je lui ai toujours rendue auprès du Roi ſur ſon attachement pour l'état. Je ne puis que vous exhorter à honorer ſa mémoire par les mêmes ſentimens. Vous ne pouvez en donner une meilleure marque qu'en ſuivant ſon exemple, & en conſervant entre vous la plus parfaite union. Je ſerai fort aiſe d'avoir des occaſions de vous témoigner l'intérêt que je prends en tout ce qui regarde ſa famille, & à vous donner des preuves*, Meſſieurs, *de la conſidération particuliere que je conſerve pour tous ceux qui la compoſent.*

Voyez la *conſidération* que l'or donne,

puiſqu'un premier Miniſtre a fait une pareille lettre.

Samuel Bernard étoit né plaiſant, & il a conſervé ce caractere juſqu'à la mort : comme il étoit expirant, feu Languet, le curé de Saint Sulpice, vint pour l'exhorter, & comme il ne perdoit jamais de vue la conſtruction de ſon temple, il ſollicitoit le moribond pour qu'il contribuât aux travaux de ſon égliſe : *car* (diſoit-il) *que ne mérite-t-on pas, lorſqu'on peut participer à l'édification du temple du Seigneur.* Samuel Bernard tournant à peine la tête du côté du Curé, lui dit : *Cachez vos cartes*, Monſieur, *je vois tout votre jeu.*

Ce même Curé mit une conſtance incroyable dans le bâtiment de cette égliſe, il en pourſuivit l'exécution avec une ſorte d'opiniâtreté ; il faiſoit donc argent de tout & prenoit à toutes mains. Allant rendre ſes devoirs à l'Archevêque de Paris, lorſqu'il prit poſſeſſion de ſon archevêché, il fut étonné qu'on l'avoit accuſé de faire commerce, ce que le Prélat lui repro-

choit en termes très-vifs. Le Curé s'en défendoit. Mais ne vendez-vous pas de la glace, lui dit l'Archevêque ? Eh ! Monſeigneur, tous les ouvriers que j'emploie au bâtiment de mon égliſe n'y peuvent travailler dans les temps de gelée ; pour les faire vivre, je les emploie à caſſer, à ſerrer de la glace que je vends à la vérité pour les faire ſubſiſter dans des temps rudes. — Oh ! dit le Prélat, je n'entendois pas cela ainſi ; & la vendez-vous beaucoup ? — Pas tant que je ferois, Monſeigneur, ſi les Janſéniſtes n'avoient pas fait courir le bruit que ma glace étoit chaude.

Tems froid, Comete.

Le temps le plus froid de l'année, à Paris, eſt du 15 décembre au 5 février, & la plus grande chaleur eſt en général du 13 juillet au 7 août. Les automnes ſont incomparablement plus beaux que les printemps, qui ne ſont plus que des hivers prolongés.

L'hiver de 1784 avoit changé la face de Paris, en transformant les rues en lacs. La multitude des neiges & des glaces & leur fonte, formoient des flaques d'eau où l'on ne pouvoit plus marcher. Le cheval qui tomboit se noyoit ; il falloit escalader des monticules neigeux & gliſſans le long des boutiques ; ce rude hiver avoit donné une phyſionomie nouvelle à la ville. Les équipages ne pouvoient plus avancer, & la police n'avoit pas aſſez de travailleurs ; mille malédictions étoient données à ſon chef, comme s'il eût été en ſon pouvoir de changer les ſaiſons, & de déblayer une ville entiere.

Des mendians nouveaux ſolliciterent la pitié ; le cœur de l'avare fut ému. Jamais la charité ne fut plus active ; elle naît des grandes calamités.

Au coin de la rue du Coq St. Honoré, on éleva une pyramide de neige en l'honneur de Louis XVI, qui pendant les rigueurs de cet hiver avoit diſtribué des ſecours au peuple. On y attacha pluſieurs inſcriptions, qui n'avoient point la touche

académique : c'eût été les gâter que de les purger de leurs fautes. Le peuple a donc une voix pour manifeſter ſa reconnoiſſance, ainſi qu'il en a une pour exprimer ſes pertes & ſes chagrins ; mais celle-ci eſt malheureuſement étouffée, ou plutôt mal traduite à la Cour.

La pyramide de neige atteſte la ſenſibilité du Pariſien, & que rien de ce qu'on fait vraiment pour lui n'eſt perdu dans ſa mémoire.

Cet obéliſque unique dans l'hiſtoire étoit chargé de vers, de proſe françoiſe & de proſe latine : il parloit éloquemment. Que ne ſubſiſte-t-il un obéliſque où il ſoit permis au peuple d'attacher ſa penſée? les idées ſaines y tueroient bien vîte les idées fauſſes ; on y liroit d'admirables vérités ; l'opinion publique ſe fondroit dans une ſeule expreſſion, le patriotiſme auroit ſon accent dans un hémiſtiche, car il ne faut qu'un mot dit à propos pour éclairer tout à la fois les peuples & les Rois. O ! ſainte vérité, n'es-tu pas l'oppoſé du menſonge ! tu es, & rien ne peut t'anéantir !

Les frayeurs de l'approche d'une comete se sont renouvellées en 1788. On ne parloit rien moins, dans quelques sociétés, que de la destruction totale de ce monde. Alors ceux qui sont les érudits auprès des femmes & à si bon marché, soutenoient que les cometes, en suivant certaines routes ou en faisant certain mouvement, pouvoient déranger notre système planétaire. Ils rappelloient l'hypothèse de Whiston sur la comete de 1680, qu'il prétendoit avoir causé le déluge, 2926 ans avant l'ère vulgaire, & être la même qui parut du tems de Typhon, & dont Pline fait mention; alors l'effroi se répandoit sur les beaux visages, & l'on finissoit par les convaincre que si la terre devoit être incendiée & vitrifiée, il falloit jouir du moment présent & boire d'un trait les délices de la vie.

Comment peut-on concilier les disparates qu'offre une même ville? Ici la raison mâle, là la peur crédule; ne doit-on pas être étonné de ces sortes de terreurs qui se renouvellent? Ces pronostiques ridi-

cules n'en frappent pas moins les esprits. Avons-nous droit de nous moquer de nos ancêtres? nos descendans ne riront-ils pas de nous, lorsqu'ils apprendront qu'une brochure de M. de la Lande a mis le désordre dans toutes les têtes, & qu'un peuple entier a cité le nom d'un astronome sans avoir une idée nette de l'astronomie; car c'étoit le même qui avoit proscrit ces terreurs insensées, en démontrant qu'il faut tant de circonstances concourantes & réunies ensemble pour qu'une comete soit à portée d'opérer tout le mal qui peut résulter de ces approches, que c'est une contingence fort éloignée & purement hypothétique, qui ne peut entrer dans l'ordre moral de l'espérance & des craintes.

On attend pour 1790 une des deux cometes qui parurent en 1532 & en 1661. Les cometes sont des planètes asservies à des loix fixes, ce qu'on ne savoit pas il y a cent cinquante ans.

Le petit peuple lit l'*Almanach de Liége*. Il vous soutient que ses prédictions le plus souvent s'accomplissent.

Dialogue entre un Duc & un Comte.

LE DUC.

NOUS ne ſommes pas élevés au-deſſus des autres pour rien ; il faut bien leur faire ſentir qu'ils ſont au-deſſous de nous.

LE COMTE.

A quoi nous ſerviroit notre élévation, ſi elle ne nous aidoit à humilier un peu ceux qui nous regardent ?

LE DUC.

Si la fortune nous a fait grands, c'eſt ſans doute parce qu'elle a jugé que nous avions une ame faite pour notre rang.

LE COMTE.

Ceux qui ſont au-deſſous de nous ne ſont réduits à leur ſituation, que parce que la fortune ne les a pas jugés dignes d'être élevés.

LE DUC.

Eſt-ce que ce prétendu mérite perſonnel a quelque valeur ? Il ne peut rien par lui-même ; il rampe ſi on ne lui tend la main. Se faire craindre & reſpecter, voilà ce qu'il faut, & rien de plus.

LE COMTE.

Voyez tous ces beaux raiſonneurs, ſi audacieux d'un côté, ſi ſoumis de l'autre ; ils ſollicitent un regard ; heureux quand ils l'obtiennent.

LE DUC.

Si vous les écoutez, ils n'ont que du mépris pour nos titres, & en même tems ils nous reſpectent.

LE COMTE.

C'eſt un hommage forcé, mais qu'importe ; ils ont de la vénération pour la grandeur d'opulence : & pourquoi trouvent-ils mauvais que nous en tirions parti ?

LE DUC.

Ils ſont chagrins de ne la pas poſſéder eux-mêmes.

LE COMTE.

Ils veulent ſe dédommager de leur abnégation en faiſant ſonner quelques mots hautains, quelques raiſonnemens philoſophiques ; mais en proférant de telles paroles, c'eſt le moyen de demeurer toujours bien bas.

LE DUC.

Perſonne, je crois, ne les écoute ; leurs diſcours ne ſont qu'un objet d'amuſement.

LE COMTE.

Tout au plus. Pauvres gens ! Qu'ils connoiſſent peu le monde ! Tout s'y peſe d'après des poids réels. Toutes ces idées de cabinet montent comme la fumée & s'exhalent de même.

LE DUC.

Il ſuffit d'être grand Seigneur ; ce titre renferme tout, juſqu'à la qualité d'honnête homme. Du moins l'éclat ébloüiſſant que la grandeur porte avec elle fait qu'on n'examine pas ſcrupuleuſement nos actions, comme on fait celles du vulgaire.

LE COMTE.

Il y a toujours de la probité dans la grandeur : il ſuffit d'en montrer des parcelles pour que le vulgaire ſoit plus que content.

LE DUC.

Qu'importe le prononcé du public à cet égard ; qu'il diſe ce qu'il voudra. Où ſa voix retentit-elle ? dans ces demeures obſcures que nous n'appercevons ſeulement pas.

LE COMTE.

Nous avons un autre horiſon, laiſſons ce peuple ſublunaire.

LE DUC.

Oui, nous avons la force en main, & tous ces parleurs nous craindrons toujours plus que nous ne les craignons.

LE COMTE.

Il faut que cela soit toujours ainsi pour le bon ordre.

Maquignon.

L'ÉTYMOLOGIE de ce mot ressemble parfaitement à celui de proxénète, parce que telles gens trompent par leur babil, & livrent une marchandise équivoque. Un maquignon est toujours cauteleux. Il faut être sur ses gardes & le croire d'autant moins qu'il parle davantage.

Les jeunes gens ont la fureur des chevaux, & depuis quelque tems on quitte pour eux les filles d'Opéra. Ces jeunes gens vous parlent avec gravité des rares qualités de leurs juments, de l'éducation qu'ils

leur donnent, de tous les caprices qu'ils ont remarqués en elles & qu'ils ont corrigés avec un mêlange de sévérité & de douceur le long des boulevards.

Les courtisannes se ressentent de cet abandon ; les jeunes gens les promenent moins, & promenent davantage leurs chevaux : tous ont le costume d'écuyers, & le gardent jusqu'au soir ; ils ont un air gauche quand il faut qu'ils s'habillent. Nos promenades voient moins de courtisannes étaler leur conquête libidineuse, & se parer d'un faste luxurieux.

Un jeune homme aimoit à la fureur les courtisannes & les chevaux ; il dépensoit également pour les filles & pour les juments. Un jour, pressé de s'expliquer sur ce qu'il aimoit le mieux, cette singuliere naïveté lui échappa : *j'aime mieux les filles, mais j'estime plus les chevaux.*

On dresse les chevaux tellement pour la parade, qu'on les élevera bientôt pour le danse. Les sybarites furent les premiers qui dresserent les chevaux à cet exercice, & avec tant de succès, que Pline assure que

que toute leur cavalerie avoit des chevaux ainſi dreſſés.

Athénée a remarqué, après Ariſtote, que les Crotoniates, qui leur faiſoient la guerre, s'en étant apperçus, firent ſecrettement apprendre à leurs trompettes les airs des ballets qu'on faiſoit danſer à ces chevaux, & que les ayant fait ſonner quand la cavalerie des Sybarites parut, leurs chevaux, au lieu de ſuivre pour le combat les évolutions de la bataille, ſe mirent tous à danſer, ce qui leur fit perdre la victoire.

Les modes françoiſes ſont les enfans des graces naturelles. Voyez un Suiſſe monté à cheval; il eſt jeune, il eſt bien fait; eh bien! il n'apportera jamais dans ſon air la grace, le maintien, la facilité, qui diſtinguent le François: toutes les modes qu'enfante la capitale ſont preſque toujours repréſentatives du goût & de l'élégance, parce qu'elles ne ſe repréſentent en public qu'après avoir reçu une ſorte d'examen; elles ne ſont ſanctionnées, que d'après le ſuffrage de pluſieurs per-

ſonnes de goût ; mais quelquefois l'agréable maintien de telle femme, fait paſſer une mode qui, huit jours après, ne ſéduit déjà plus ſur le corps d'une autre. C'eſt une étrangere.

Donc la grace fait la mode, & voilà ce que les provinciales, les Allemandes & les Suiſſeſſes ne ſavent point reconnoître ; elle ne ſavent point aſſortir l'habit à la taille, & de-là la diſcordance qui ſaiſit l'œil connoiſſeur.

Depuis qu'on a vu dans les ſpectacles publics le garçon tailleur montant à cheval & pourſuivi par le courſier généreux, indigné de ſa gaucherie, on a mis plus de ſoin dans l'habit que l'on porte prêt à monter à cheval ; l'accoutrement eſt analogue à la victoire que l'homme remporte ſur le cheval, point d'ornement, la plus grande ſimplicité ; le harnachement du cheval ſe reſſent de cette heureuſe méthamorphoſe. Autrefois on treſſoit ſes crins avec un ruban rouge ou bleu, & ce qui joignoit la barbarie au ridicule, on coupoit ſa belle queue, &

ce qui eſt hideux à penſer, le bout des oreilles. Aujourd'hui plus de fontanges ſur le col ; la tête du courſier conſerve ſa fierté, quand il la balance ; on voit floter les longs crins vagabonds, qui font ſon orgueil ; rien n'empêche la queue longue & touffue de ſillonner la plaine ; & ce bel animal peut marquer tous ſes ſentimens dans le mouvement de ſes oreilles. Voilà comme la mode a défendu tout ce qui pouvoit difformer le noble compagnon de l'homme ; il reſſemble dans ſa liberté au maître qu'il porte : à Paris le cavalier domine le cheval & ſans cette grace, gare l'air d'écurie.

L'élégant de nos jours differe tellement du petit-maître qui régnoit il y a quarante ans, que s'ils pouvoient ſe rencontrer, ils ſe croiroient tous deux d'un pays antipode. Notre élégant n'eſt plus un Adonis pomponné, muſqué, efféminé ; il paſſe la matinée dans les rues, botté & fourré, tenant un fouet, roſſant ſon Jocquey pour n'avoir pas rempli ce qu'il n'avoit point ordonné, montant dans un cabriolet,

jurant & peſtant contre tout le monde & ſans colere, parce qu'il eſt du bon ton de ſe fâcher ſans ſujet ; écraſant tout ce qui ſe rencontre ſur ſon paſſage ; & le ſoir réformant la police, allant par-tout, n'entrant nulle part, apprenant tout & ne ſachant rien ; il eſt à la vérité toujours mauvais railleur comme tous ſes devanciers, mais ſon orgueil eſt moins prononcé & plus ſupportable ; il y a même quelques inſtans où l'on peut raiſonner avec lui.

Enfans abandonnés.

SIX à ſept mille enfans abandonnés année commune, par leurs parens, & jettés à l'*Hôpital des Enfans trouvés*, tandis que le reſte de la population ne va pas à plus de quatorze ou quinze mille. Quelle image plus terrible & plus frappante de la miſere du peuple & de la dégradation de l'eſpece !

Au bout de dix à douze années, que reſte-t-il de ces ſix à ſept mille enfans ?

frémiſſez ! 180 tout au plus ! on n'exagere point ici ; c'eſt d'après des renſeignemens ſûrs qu'on eſt en état d'affirmer que la mort (dirai-je pitoyable ou impitoyable) moiſſonne ce nombre d'enfans abandonnés. C'eſt le haſard qui leur donne telle mammelle pleine ou deſſéchée ; & le plus ſouvent deux s'y attachent.

Six mille enfans trouvés auxquels le Gouvernement doit donner des nourrices ; que cet aſpect eſt affligeant , que ces chiffres muets & terribles diſent de choſes !

On délivre enſuite des *priſonniers pour mois de nourrices* : ce ſont des peres qui ne peuvent payer le lait qu'a ſuccé leur enfant ; l'enfant au maillot fait enfermer ſon pere robuſte ; un pere empriſonné pour le lait que ſucce ſon fils , & que ſa mere lui a refuſé ou n'a pu lui donner ! O Lycurgue ! ô Solon ! inſtitutions modernes , êtes-vous des phantômes ou des réalités ? Et ce mot *Gouvernement* a-t-il véritablement un ſens ?

Cette claſſe d'indigents eſt inépuiſable à Paris : en 1786 , on en a délivré 755

des deniers de charité. On mene en proceſſion les *priſonniers délivrés pour mois de nourrices.* Mais doit-on approuver ces proceſſions où l'on fait montre des pauvres qu'on vient de délivrer ? Eſt-il à propos de faire intervenir ainſi la religion, pour humilier la pauvre humanité ? La main droite doit dérober à la gauche le bien qu'elle vient de faire ; pourquoi donc traîner la miſere proceſſionnellement, & expoſer à tous les regards ces malheureux peres, qui n'ont pas eu le pouvoir de payer la nourriture de leurs enfans ? Ils s'enveloppent la tête du morceau de drap qu'on leur a donné ; ſans doute on a imaginé ce bel expédient pour exciter les aumônes ; mais ne ſeroit-il pas bien plus humain, plus décent, plus religieux de ſubſtituer de jeunes enfans au même nombre que celui des priſonniers ? Je ne verrois plus le front humilié de ces malheureux peres ; qui, le cierge à la main, ſemblent faire amende honorable de ce qu'il y a en effet de plus révoltant parmi nous, *la pauvreté.*

Cependant la valetaille, couverte de ſa livrée dorée, armée de gros flambeaux que les riches ont entourés de leurs écuſſons, offrant des viſages lourds & bien nourris, accompagne ces priſonniers ; on ne les met pas en priſon pour mois de nourrices, eux ! Puis les hauts bonnets des grenadiers, avec leurs fuſils & leurs bayonnettes, ſont encore là, tandis que les encenſoirs d'argent ſautent trois fois en l'air avec les feuilles de roſes. Quelques évêques en robe violette ſuivent & contraſtent avec le gros drap dont ces priſonniers ſont affublés. C'eſt une choſe agréable qu'une proceſſion bien ordonnée, la joie en brille dans les yeux du curé. Mais pourquoi placer ces peres de familles, ces hommes infortunés, ces habitans de la campagne, au milieu de ce cortége brillant ?

Le Bureau des recommandareſſes, pour les enfans en nourrice, eſt à la lettre un marché de lait humain : là une multitude de femmes viennent vendre leurs mammelles. Jamais le pouvoir & le beſoin

d'argent n'étalent mieux leur fatal deſpotiſme que dans ce local, où l'on voit accourir tant de femmes le ſein gonflé de lait, cherchant des enfants qu'elles ne connoiſſent pas.

Qu'il eſt triſte de voir le plus vil intérêt étouffer le ſentiment le plus fort, le plus actif, l'amour maternel. Une femme rejeter ſon propre fils pour y ſubſtituer un étranger, pleurer de pitié ſur celui qu'elle éloigne, vendre le ſuc de ſes mammelles, & acheter à un moindre prix le lait d'une mammelle étrangere pour l'enfant qu'elle a porté neuf mois dans ſes entrailles!

Ce trafic, avoué, reçu, protégé, annonce un peuple livré à une prodigieuſe miſere, forcé d'être inhumain, pour ſubſiſter ou pour payer l'impôt; & qui ne peut écouter le cri de la tendreſſe maternelle, parce que le cri du beſoin retentit d'une maniere plus impérieuſe.

O fondemens ruineux de nos ſociétés politiques! Combien vous épouvantez l'œil qui vous ſonde & vous meſure! que bâtir ſur de tels faits?

Hôtel de Bretonvilliers.

On ne ſauroit paſſer devant cet hôtel ſans un petit friſſonnement, car c'eſt-là que les fermiers généraux ont placé leur antre. Là ils étudient l'art de donner au preſſoir du ſang du peuple une force plus comprimante. Là tous les projets qui peuvent charger les peuples ſont bien accueillis. Un extendeur devient pour ces cyclopes un grand homme que l'on cite & que l'on récompenſe. Là enfin ſont *les bureaux des Aydes pour les entrées de Paris & du plat-pays.* C'eſt auſſi là ſans doute que les fermiers généraux ont approuvé le plan de cette muraille, monument ſcandaleux, car des palais érigés pour les commis du fiſcs, quel emploi pour l'architecture! Jamais les Viſigots n'ont rien imaginé de plus monſtrueux. L'impôt déjà ſi inſolent, a bâti avec orgueil des édifices plus inſolens encore. Les ſoldats d'Attila ravageant le pays, offrent une image moins

révoltante que la plume de ces commis, qui, retranchés derriere des colonnes corinthiennes, tendent des mains avilies pleines des contributions & des larmes du peuple.

Cette muraille s'allonge, ſe développe, & dans ſa faſtueuſe inutilité, va ceindre outrageuſement la ville entiere; & les quatre hôpitaux, jugés ſi néceſſaires, ne figurent encore que ſur le papier! La charité bienfaiſante avoit offert plus de deux millions, & on la refroidit en ne donnant pas au public la joie de voir quelques pierres s'élever ſur le ſol que le regard des anges auroit careſſé du haut des cieux!

J'ai remarqué dans ces bureaux d'oppreſſion un tableau repréſentant la *charité*, non loin la *continence de Scipion*; eſt-ce une ironie, eſt-ce une inſulte? La charité au milieu du bureau des Aides!

Le directeur général des Aides & entrées de Paris ne manque point de ſortir fréquemment de la ville pour voir s'il ſera fouillé exactement; il s'amuſe à paſſer de la contrebande, puis mande les commis,

leur prouve leur invigilance ou leur maladreſſe, & les caſſe ſans miſéricorde; or en créant dans ſa Minerve des plans extendeurs, il imagine en même tems l'inverſe, c'eſt-à-dire, toutes les ruſes que peut inventer le déſir ou le beſoin de frauder les droits; il voudroit que le Pape mit au rang des péchés capitaux la contrebande, & qu'il indiquât à tous les confeſſeurs le refus d'abſolution pour ce délit énorme. Il va au-devant des inventions ennemies de la ferme, afin qu'elles paroiſſent uſées: il eût été le plus ſubtil contrebandier, s'il n'avoit pas été directeur; c'eſt lui qui a imaginé les tétons de fer blanc de la prétendue nourrice qu'on a emplis d'eau-de-vie, les jambes cilindriques du goûteux, recelant la contrebande; l'arbre creuſé; la pierre de taille vuide. D'après ces imaginations, on n'oſe plus les employer, & les commis tâtent les jambes, les tetons, & ne s'arrêtent point à l'écorce. Enfin, c'eſt un chef de cette eſpece qui a fait écrire ces petites brochures, où l'on prouve qu'il n'y a rien de ſi

doux & de ſi déſintéreſſé que la ferme générale, & que Frédéric ayant appellé dans ſes États des commis dreſſés à l'école des fermes, c'étoit un hommage rendu à la beauté & à la grandeur de ce régime financier.

On vient de ſaiſir *deux cents pieds de tuyaux de fer blanc*, à l'aide deſquels un marchand de vin paſſoit inviſiblement la liqueur vermeille ſous les barrieres & juſques dans ſes tonneaux. Quel triomphe pour la ferme! Elle l'a rendu public par trois mille affiches qui annonçoient la confiſcation des *tuyaux de fer blanc*, & l'amende de ſix mille livres; les commis réjouiſſent leurs regards en la liſant & en la commentant; ils ſemblent l'indiquer du doigt & de l'œil à tous les paſſans.

Eh on en eſt venu aujourd'hui juſqu'à abſoudre les traitans; on les plaint; on les juſtifie. *Les pauvres gens* (dit-on), *ils ne gagnent que la moitié de ce qu'ils gagnoient.* Mais ce qui eſt de plus étonnant que ce diſcours, c'eſt qu'ils ſont parvenus, je ne ſais comment, à répandre ces idées parmi le peuple.

Darigran.

C'EST le nom d'un avocat que j'ai connu, chéri & reſpecté. Il avoit été commis aux fermes; il connoiſſoit tous les moyens occultes dont les fermiers ſe ſervent pour extorquer l'argent du pauvre peuple, ainſi que leurs ſourdes oppreſſions, leurs iniquités, & les juges pervers qu'ils ſoudoyent; il pourſuivoit dans les ténebres leurs manœuvres odieuſes & voilées, il faiſoit triompher l'indigent du crédit du fiſc : c'étoit enfin l'épouvante du tapis-verd. La mort a délivré la ferme de ce vertueux ennemi, toujours incorruptible, toujours ardent à défendre la cauſe des opprimés, & qui avoit le ſecret d'attaquer avec ſuccès une corporation avide & funeſte.

Non, il n'eſt plus permis d'être commis aux douanes, ni cenſeur royal.

On imprime tant de choſes; ne devroit-on pas avoir aux portes une pancarte, qui

déterminât le prix fixe des entrées, il devient arbitraire ; les fermiers généraux mandent les receveurs & leur disent : *Telle barriere ne rend pas, ferrez.* C'est le mot sacramentel ; alors les receveurs *ferrent.* O Darigran ! quand reparoîtras-tu ? Mais tu revis dans Forjonel ; il a ton courage & tes vertus ; qu'il enflamme tous ses confreres du feu patriotique qui l'anime !

La petite Fête-Dieu.

C'EST l'octave du jour solemnel ; c'est une seconde procession toute aussi magnifique que la premiere. Quelquefois il a plu le jour solemnel ; la procession n'a pas pu sortir, ou elle a été mouillée ; quel revers pour la paroisse ! Mais l'accident n'est pas irréparable ; la procession prend sa revanche huit jours après, & la chance est plus heureuse. Tous les prêtres sont radieux ; l'encens, les fleurs, la musique les accompagnent. Le peuple admire la

belle ordonnance ſous un ciel ſans pluie, & ſe proſterne ſur un pavé ſec.

Ce jour a une double phyſionomie ; le matin, c'eſt une fête ; les maiſons ſont tapiſſées, la ville eſt ornée ; mais dès que la proceſſion eſt paſſée, les échelles ſe dreſſent, les tapiſſeries tombent, les repoſoirs ſe décompoſent, les boutiques s'ouvrent ; la foule travaillante ſe meut ; les pyramides de ſavon de l'épicier, l'étau du fourbiſſeur, la forge du ſerrurier, l'eſcabelle du cordonnier, le mortier & les viperes du pharmacien ſe montrent à travers un reſte de décoration : dans une demi-heure la ville a totalement changé de face. On apperçoit encore de loin le dais, & les boutiquiers ont repris leurs fonctions.

C'eſt un jour hermaphrodite, car on ne ſait s'il appartient à la pompe du culte ou à l'avidité du commerce ; c'eſt un mêlange du ſacré, du profane. On emporte précipitamment les tableaux & les ſtatues des ſaints pour faire place aux pompons du luxe. L'air mondain chaſſe les veſtiges

ſacrés ; le tumulte du négoce ſuccede à l'ordre paiſible & religieux. Sans les fleurs dont le pavé eſt parſemé encore, & qui atteſtent le paſſage du Saint des Saints, on ne ſoupçonneroit pas que les prêtres, une demi-heure auparavant promenoient le Dieu inviſible & préſent au milieu d'un peuple agenouillé.

Le dimanche ſuivant, c'eſt encore une proceſſion dans le faubourg ſaint-Laurent: on l'appelle le *grand pardon*. Elle eſt vraiment remarquable, en ce qu'elle eſt plus nombreuſe que toute autre, & plus longue que le long faubourg qu'elle parcourt.

La paroiſſe Saint-Laurent a emprunté ce jour-là les encenſoirs de toutes les autres paroiſſes, & des chaſubles de toute couleur. Deux cents jardiniers en cheveux ronds ſont transformés en prêtres, & portent l'habit ſacerdotal. Deux repoſoirs qui rivaliſent repréſentent l'un un chapitre de l'ancien teſtament, & l'autre du nouveau. Toutes les couronnes de Flore ſont ſuſpendues dans les airs. Des enfans nuds, gras

gras & dodus, ſont autant de petits ſaints Jean, & l'agneau vivant les ſuit mené avec un ruban couleur de roſe ou bleu. Dans cet état d'innocence & de nudité, quelquefois ces enfans ont donné aux petites filles du quartier la premiere information ſur la différence des ſexes. Des Magdelaines de huit à dix ans pleurent les péchés qu'elles commettront un jour, & de groſſes ſervantes vraiment péchereſſes les tiennent par la main : ce ſeroit bien à celles-ci de pleurer. Une multitude de vierges âgées de quatre à cinq ans allongent la proceſſion.

Les filles du *Sacré Cœur de Jéſus* marchent poſément, mettant leur gloire à ne point regarder à côté d'elles les curieux preſſés qui les regardent avidement.

Les bannieres de différentes confréries offrent leur ſaint, martyr ou confeſſeur ; les uns, relevés en boſſes d'or, & les autres en argent. Celui qui porte la banniere marche ſur une ligne droite ; il peut s'arrêter, mais il ne rétrogade point.

Cent cinquante thuriféraires font jaillir l'encenſoir qui monte & retombe en ca-

dence. Le groupe ſe deſſine ſous toutes les formes, & le jet varie dans les airs les figures argentées & fumantes, les roſes pleuvant. Une muſique bruyante & militaire annonce l'approche du dais, ſous lequel l'hoſtie eſt placée, & que les notables environnent reſpectueuſement, heureux de tenir le cordon qui touche au ſanctuaire ambulant. La foule preſſée & en extaſe ſe courbe ne pouvant s'agenouiller. Quarante ſuiſſes robuſtes croiſant leur hallebarde ont peine à retenir le flot du peuple, qui ſe précipite pour être plus près du *ſoleil* orné de riches pierreries : ces ſuiſſes ne marchent pas, ils ſont pouſſés par le peuple, & ils n'ont plus qu'à lever la jambe pour avancer ; c'eſt un rempart vivant & tout en ſueur qui contient l'enthouſiaſme religieux.

Cependant le corps diplomatique, rangé ſur les balcons de l'Ambaſſadeur de Veniſe, voit défiler la proceſſion. Les repréſentans des Souverains proteſtans s'inclinent ou fléchiſſent le genou, à l'exemple de l'Ambaſſadeur du Roi très-catholique.

Quel triomphe pour le catholicisme ! c'est l'Europe entiere qui se prosterne devant le bon Dieu de Saint-Laurent.

Tout le Corps diplomatique rassemblé sur ce balcon, & témoin respectueux d'une procession, est une chose que j'ai vue & que je n'ai pas dû passer sous silence. Et qu'on dise que la religion n'est pas triomphante, tandis que deux cens mille hommes accourent à ce pieux spectacle, & que les politiques de toutes les Cours souveraines s'inclinent devant le passage du dais. Non ! la religion n'a pas souffert de toutes les attaques qui lui ont été portées par les incrédules. Entrez dans les églises, elles sont pleines ! Visitez les confessionnaux, ils sont remplis ! Trois mille messes se disent par jour ! pas un reposoir n'a perdu une fleur depuis quarante ans ! Aucun coup d'encensoir ne s'est abbaissé d'une ligne ! Tous les cris des incrédules ne sont que des murmures impuissans & perdus !

L'œil fixé sur le balcon de l'Ambassadeur de Venise, je me disois : les voilà,

les politiques de l'Europe ! Ils ont vu passer la procession, & ils ne douteront point de sa réalité. Remarquons en passant que le Corps diplomatique, quoique d'ailleurs très-instruit & très-respectable, jargonne le françois, & que chacun lui donne l'accent de son pays. Ne pouvant pas visiter tous les Souverains de l'Europe, j'ai du moins vu leurs représentans. Ce balcon n'étoit point la tour de Babel; la confusion des langues n'y régnoit pas; mais on pouvoit néanmoins entendre toutes les modulations étrangeres que les agens de la politique européenne impriment à la langue françoise.

De la petite Bourgeoisie.

Je veux parler ici de la derniere classe qui touche à ce qu'on appelle le petit peuple, lequel se fond ensuite dans la populace. Le petit bourgeois de cette classe garde encore dans son armoire le cassis qu'il appelle un remede universel; on a

beau lui dire que cette boiſſon eſt dangereuſe, il en uſe parce que ſon grand-pere en a uſé; quand il a la fievre, il prend du bouillon de viande très-fort, & il s'obſtine à croire que ce régime eſt ſalutaire, tandis qu'il eſt nuiſible. Il fait apprendre à ſes enfans, la verge à la main, l'évangile du jour. Il ne déſireroit rien tant au monde que de devenir le marguillier de ſa paroiſſe; mais, c'eſt au bourgeois marchands de draps qu'appartient tant d'honneur.

Les filles du petit bourgeois vivent moins que les autres ſous le regard de leur mere: elles ont des prétextes perpétuels pour mettre leur mantelet & ſortir de la maiſon; elles ſont réputées ſages, tant qu'elles ne ſont point enceintes; mais quand leur groſſeſſe ſe déclare, elles quittent la maiſon paternelle, & les voilà ſix mois après filles du monde. Leur frere s'engage un beau matin, il déſerte au bout de dix-huit mois, & l'on n'en entend plus parler. Il n'y a plus que cette petite bourgeoiſie qui fourniſſe des ſoldats volon-

taires ; autrefois les fils de bons bourgeois ſe faiſoient un point d'honneur de ſervir quelque tems ; aujourd'hui ce ſervice n'a plus rien d'attrayant, & n'eſt plus regardé que comme la reſſource du libertinage, & une vente honteuſe de ſa perſonne.

Tous les hommes méchans ont peut-être commencé par être des enfans miſérables. L'indigence de cette claſſe ne permet pas aux parens de faire du bien à leurs enfans : ceux-ci ſont donc plus mauvais ſujets que dans la claſſe du petit peuple, parce qu'ils n'ont pas pour reſſource les métiers, qui donnent un pain journalier.

On diſtingue une fille de la derniere bourgeoiſie à *ſes rentraitures* : c'eſt un raccommodage de linge qui ſubſtitue à un trou un treillage qui reſſemble aux toiles des arraignées. Ces pauvres filles ont donc leur fichu plein de *rentraitures*.

Le petit bourgeois, moins ſenſible que l'homme du peuple, careſſe à peine ſes enfans. Quand ils ſont un peu grands, il les oublie, ſonge à amaſſer un petit pé-

cule ; il croit avoir tout fait pour les ſiens, quand il leur a fait faire leur premiere communion, c'eſt pour eux l'éducation complette.

La premiere communion des enfans ſera long-tems pour le petit bourgeois le couronnement & le *nec plus ultrà* de l'inſtruction. Les filles déjà nubiles vont au catéchiſme, & comme ce jour ſolemnel ſera pour elles une occaſion de parure, qu'elles ſe montreront publiquement avec tous leurs avantages naiſſans, elles s'en inquiettent plus que les garçons. Les prêtres conduiſent ces phalanges de jeunes beautés, qui bientôt vont leur échapper; elles portent encore ſur leur front les traits de l'innocence, mais un monde corrupteur va les réclamer ; l'exemple, la ſéduction, la pauvreté, tout multipliera les dangers autour d'elles, & l'année de la premiere communion n'eſt que trop ſouvent, hélas ! le terme de leur ſageſſe; il eſt intéreſſant de les voir encore dans cet état de pureté, lorſqu'elles accompliſſent les actes de la religion & ceux

de la charité, ſoit en recevant à genoux l'hoſtie ſainte, ſoit en délivrant des priſonniers, ſoit en renouvellant aux fonts de baptême des promeſſes qu'elles croient ſincérement pouvoir tenir. Il y a plus de péril pour elles que pour les filles d'une claſſe plus relevée; déjà des ſéducteurs opulens & libertins viennent les reconnoître à l'égliſe, où elles implorent les ſecours de la grace contre les attentats du vice; l'œil du vice les convoite, lorſqu'elles baiſſent modeſtement les yeux. Le ſouffle empoiſonné du vice ne cherche qu'à ternir leur pure haleine; le débauché ſourit en comptant d'une main l'or qui doit ſéduire la jeune quêteuſe, tandis que de l'autre il met une piece d'argent dans la bourſe des pauvres qu'elle lui offre; il ne lui fait cette aumône que pour la contempler de plus près. Ah! du moins, que le ſentiment de la charité qui brille ſur ſon viſage ne l'abandonne point, quand l'opulence du ſéducteur lui aura enlevé une autre vertu! Voilà le vœu qu'on eſt réduit à former, en ſongeant

que ces innocentes & pauvres beautés vont tomber au milieu des piéges dont le libertinage a fait tout à la fois une étude, un art & un triomphe.

Le bourgeois de la troiſieme claſſe, qui eſt immédiatement au-deſſus de la petite bourgeoiſie dont je parle, à l'exemple des grands, s'aviſe aujourd'hui d'avoir des jours marqués pour recevoir ſa ſociété. Les baſes & les remparts de ces ſociétés, où l'on joue aux cartes, ſont de vieilles femmes & de vieilles filles; c'eſt dans un cercle de cette eſpece que la médiſance donne ſes plus chers rendez-vous. Là l'humeur domine, parce que l'âge a enlevé les agrémens de la figure. Les veuves corpulentes, les demoiſelles ſurannées, les ménageres de la paroiſſe, parlent toutes enſemble. Là regnent des idées ſi différentes de celles qui dominent ailleurs, qu'on croit avoir rétrogradé d'un demi-ſiecle. Le raiſonnement eſt auſſi vieux que l'ameublement de la chambre, & les figures s'accordent à merveille avec les perſonnages des tapiſſeries. On peut de-

viner quel ſera l'entretien de telles aſſemblées à la forme des tables, des chaiſes & des fauteuils,

Dans les ſalons d'un goût moderne, & nouvellement orné, les femmes ſont auſſi légeres & ſpirituelles qu'elles ſont peſantes d'ailleurs ; elles ſe piquent aujourd'hui de faire les charmes & les délices de la ſociété ; plus ſociables, plus éclairées qu'autrefois, & s'étant montées au ton des hommes, elles rivaliſent avec leur génie.

Fête de Sainte-Cécile.

EST-CE elle qui a inventé l'orgue ? Si c'eſt elle, qu'elle ſoit bénie à jamais.

Les muſiciens célebrent ſa fête en exécutant pluſieurs morceaux de muſique, & le temple retentit du ſon des inſtrumens. Il ne faut pas perdre ce jour-là ; il faut aller entendre ces ſymphonies, ces motets à grand-chœur. Un jeune homme ſenſible qui pour la premiere fois entend ces ſons,

croit monter d'un plein vol à la ſphere des anges.

Peut-il y avoir un cœur qui réſiſte aux charmes de la muſique ? s'il en eſt, qu'il rampe comme le ſerpent, qu'il grogne comme le pourceau, il n'aura point de part aux bienfaits des muſes.

La muſique eſt la clef qui nous ouvre un monde intellectuel ; heureux qui s'abandonne à cette langue divine ! La peinture n'eſt qu'un enfantillage, mais la muſique eſt un art.

Le cruel Louis XI n'étoit pas indifférent à la muſique, puiſqu'il fonda aux Saints-Innocens *ſix places d'enfans de chœur*, pour célébrer l'office en muſique. Un tyran m'a donné du plaiſir par cette fondation. Faut-il que je lui pardonne ? Non ; mais ce tyran auroit pu ſe corriger, puiſqu'il étoit ſenſible à l'harmonie.

Un beau morceau de muſique bien compris, bien ſenti, eſt le meilleur traité de morale ; la muſique change, adoucit les mœurs, étend l'eſprit, l'éleve à la connoiſſance de la grande harmonie de

la nature. Quand nous ſerons morts, nous ne parlerons à Dieu qu'en muſique. Un excellent muſicien eſt un être religieux : il eſt dans la magie ſecrette de l'harmonie un penchant à l'admiration, qui conduit à l'adoration du grand Etre ; & quand on ſe plonge dans cet art, on ſent augmenter ſon amour pour l'ordre général ; enfin, c'eſt la muſique qui dit à l'homme qu'il eſt au-deſſus de la matiere.

Quand je ſuis le parrain d'une fille, je lui donne toujours Sainte-Cécile pour patronne : les femmes muſiciennes ſont encore les meilleures de leur ſexe. Je n'en dirai pas autant des femmes peintres.

L'on entend aujourd'hui à Notre-Dame des violons qui forment un orcheſtre ; & grace au chapitre de Notre-Dame, nous avons une bonne muſique ; les amateurs peuvent jouir de toutes les richeſſes que l'art a ſucceſſivement acquis. Car on entend de la muſique aux matines, à la meſſe, aux vêpres. On peut donc ſortir d'une égliſe, entrer dans une autre, & avoir le timpan de l'oreille délicieuſement

affecté pendant tout le jour. Comme j'aime paſſionnément la muſique, & que je n'aime plus la peinture, je vais entendre la muſique : la muſique d'égliſe bien préférable à la muſique militaire, car dans ſes fanfares j'apperçois toujours le fuſil qui tire.

Les peines de la vie qui rongent l'homme pendant la journée, le dévorent encore pendant la nuit. Fatale union de l'ame avec le corps. Mais quand on ne dort pas, il eſt doux d'entendre de ſon lit la muſique ambulante des rues & les voix humaines qui ſe répondent. L'agitation de l'ame s'appaiſe, lorſqu'on ſe ſent ſoulever dans ſon lit par le paſſage rapide des voitures qui ébranlent les maiſons. On n'eſt point dans la ſolitude, car hélas ! elle ajoute aux peines de l'ame ; on ſouffre moins, quand on eſt environné du tumulte d'une grande ville. L'imagination qui fixe un ſeul objet eſt diſtraite : c'eſt une ſenſation particuliere que j'ai éprouvée, & qui n'appartient qu'à ceux qui, habitant des rues fréquentées, aiment à tomber dans le ſommeil au milieu de ce

bruit, qui bientôt n'agit plus sur les organes, & qu'on aime à retrouver au moment du réveil.

L'homme né à Paris connoît à merveilles le charme qu'enfantent toutes ces voix humaines, qui frappent l'air incessamment. Par-tout la présence de l'homme en activité, point de silence pendant la nuit. Quelque chose vous tire toujours au loin; que votre semblable veille, eh bien! il ne faut qu'une voix, qui parle au milieu des ténèbres, pour dissiper ou les terreurs de l'enfance ou les illusions fâcheuses d'un songe pénible.

Garde-meubles.

LE garde-meubles de la couronne offre plutôt des meubles de grand prix que des meubles bien travaillés. Le philosophe n'y voit pas sans douleur des tapisseries en or & en soie composant environ vingt-quatre mille aulnes. A quoi bon présenter sur nos murailles les batailles de Scipion

l'Africain ? Quel travail ſuperflu ! Si le luxe eſt déplorable, c'eſt ſur-tout dans ces tentures qu'on appelle magnifiques.

Là ſont les débris du ſacre de nos Rois : le philoſophe aimeroit mieux y trouver une *grande chartre* qui ſeroit la baſe de nos droits & de notre liberté, que tous ces bijoux de la couronne, que la chapelle d'or du Cardinal de Richelieu, la net d'or ſervant dans les grandes cérémonies, & peſant 106 marcs, & que toutes ces caſaques de Souverain, curioſités qui font ſouvent gémir, en rappellant des regnes déſaſtreux.

Qu'a-t-on beſoin de nous apprendre que le Cardinal de Richelieu avoit une chapelle d'or? A quoi ſert cette chapelle, depuis 146 ans qu'il n'eſt plus ? Tout cet or, qui eſt mort pour la patrie, prouve qu'il lui coûtoit peu.

A quoi bon ces vaſes de jaſpe, agathe, criſtal de roche? j'y chercherois une piece fondamentale, mais elle n'exiſte point ; tout m'y rappelle la magnificence du ſacre de nos Rois, mais rien autre choſe. Or-

nemens faſtueux & inutiles, vous annoncez qu'on a pris le luxe pour la grandeur!

Le peuple va s'extaſier devant ces richeſſes ; il aime les tapiſſeries : cependant jamais la main de l'homme ne s'eſt dégradée d'une maniere plus vaine & plus puérile, que dans tous ces ouvrages ſortis de la *manufacture de la Savonnerie*.

La garde-robe du Roi de Pruſſe ne valoit pas dix-huit cens livres ; il n'avoit que onze chemiſes ; l'on s'eſt diſputé ſes dépouilles. Les vêtemens qu'il a portés, munis d'une atteſtation bien légale, habillent chez Curtius un mannequin qu'on dit très-reſſemblant ; on ſe porte en foule pour le voir ; c'eſt ſon chapeau, c'eſt ſon habit uniforme ; ce ſont ſes bottes, ſes vieilles bottes dans leſquelles il fut le modérateur de l'Europe, & cela fait plaiſir à voir, parce qu'on ſe rappelle alors toutes les actions de ſa vie, & l'étonnante variété de ſes talens. Ses habits ſimples ſont plus d'effet que les vêtemens royaux des autres Souverains, tant la renommée

renommée a une force indépendante des tems & des lieux !

Mais à côté de lui s'éleve en cire le Baron de Trenck, ce priſonnier fameux, qui, comme pour nous conſoler du poids de l'admiration, nous montre la peſanteur de ſes fers, & dans Frédéric une ame vindicative ; il eſt-là pour entacher ſa gloire, & pour dire à tous les hommes que la puiſſance ſouveraine eſt plus formidable & plus dangereuſe, une fois échappée de ſes bornes, que la foudre & les volcans qui tuent indiſtinctement, mais en un clin-d'œil & ſans choiſir les victimes.

Caves.

UNE cave eſt partagée en cinq ou ſix portions. Les locataires ſe diſputent le terrein étroit, & de néceſſité abſolue ; on y met le bois, la chandelle, le vin ; & on ſe rencontre ſur le pallier de ces caves où l'on a peine à tourner avec ce qu'on em-

porte. Les valets s'étudient à boire le vin ; il faut des cadenas à chaque porte. La maîtreſſe ſe défie de la ſervante & deſcend à la cave elle-même pour viſiter & compter ſes bouteilles ; malgré cette vigilance les cadenas ſont forcés, les ais enlevés, & tous les jours ont voit des plaintes chez les Commiſſaires pour le vin qui eſt bu par les domeſtiques voiſins ; les drôles ne s'attaquent pas au plus mauvais, ils diſtinguent très-bien celui qui eſt vieux & mis à part ; ils ſont larrons & gourmets.

On ſe félicite donc, comme d'un événement heureux, d'avoir une cave à ſoi, parce qu'on peut mettre alors en défaut les larcins vigilans des valets, qui ſe prêtent la main pour une infidélité qu'on ne punit pas aſſez, quand les faits ſont bien conſtatés. A quoi faut-il attribuer cette eſpece d'inſouciance de la loi ? Ne regarderoit-elle ce genre de vol que comme un ſimple abus de confiance ? Je ſais bien qu'elle ne puniroit pas un valet pour avoir mangé une poularde ; mais auſſi il ſe gardera bien d'y toucher, parce qu'il

n'ignore pas que ſa faute ſeroit connue à l'inſtant même. Il n'en eſt pas ainſi du vin qu'il n'eſt pas poſſible de compter journellement. Le drôle eſt donc preſque sûr de l'impunité, même en ſablant le vin de ſon maître. Peut-être auſſi que la loi a cru qu'il falloit uſer de quelque indulgence pour un genre d'infidélité qui ſe trahiſſoit de lui-même. D'ailleurs les valets n'ayant preſque jamais rien à faire, il paroît juſte de leur laiſſer quelqu'occupation pour amuſer leur déſœuvrement, & égayer l'ennui mortel de l'oiſiveté.

La plupart des caves ſe rempliſſent d'eau dès que la rivière monte; cette humidité nuit à la conſervation des vins, & rend pluſieurs maiſons mal ſaines, de ſorte qu'on ne peut rien conſerver dans pluſieurs caves; il vaudroit en quelque ſorte mieux porter les vins dans les greniers, mais la routine s'y oppoſe; eh! comment vaincre la routine?

On vient d'inventer des cloiſons, où il n'entre point de bois, qu'on peut placer dans des caves, & qui enfermeront les

tonneaux, de maniere que la main hardie & rusée des domestiques ne pourra plus enlever quelques ais pour aller boire le vin du voisin, car ils commencent par là, puis ils en viennent à celui du maître : quand les mœurs & les loix sont imparfaites, il faut des cloisons d'une perfection solide.

Il faut accuser les architectes d'impéritie, quand on voit ensuite des caves dont l'entrée est dans l'allée commune de la maison. Une lourde trape de bois en ferme l'ouverture ; il faut lever ce pesant couvercle pour descendre au vin ; si l'on oublie de fermer la porte de l'allée, le premier qui entre, croyant enfiler l'escalier, tombe au fond de la cave ; un Commissaire verbalisant, y tomba derniérement avec sa robe & son bonnet quarré ; son clerc, qui le suivoit en habit noir, s'arrêta à propos.

Les caves, qui sont un monument très-essentiel dans toute l'Allemagne, & en Suisse, ne sont donc à Paris que des endroits resserrés de dix pieds en quarré,

ou dangereux pour les allans & venans. Quand un bourgeois dit, *j'ai du vin dans ma cave* ; cette proviſion eſt un *quartaud* qu'il tient ſous trois cadenas. Il paye cinq ſouls d'entrée pour chaque bouteille avant que de le boire ; & comme le plus mauvais vin paye autant que l'excellent, ſi le vin le plus verd & le plus âpre coule dans les caves, il eſt regreté, non à cauſe de ſa valeur intrinſeque, mais à cauſe qu'il avoit payé l'impôt.

Une petite charrette, que traîne facilement un homme, apporte la proviſion vineuſe du bourgeois ; deux hommes enlevent le tonneau & le deſcendent à la cave. Ces barils lilliputiens ont de quoi faire ſourire les Suiſſes & les Allemands, qui logent des tonneaux géans dans des enceintes hautes & bien voûtées, qui ſont pour eux des eſpeces de temples, & où ils vous introduiſent avec une ſorte d'admiration & de reſpect, qu'il faut, pour ainſi dire, imiter en leur préſence.

Plaques

On rencontre dans les rues des plaques de fer hériſſées de cloux ; elles ſont trop multipliées. Ces plaques ſont-là pour indiquer les canaux & pour fermer leur ouverture ; mais ce ſont des piéges tendus aux paſſans, & plus dangereux que le verglas même. Après une peti e gelée, ces plaques ſont tellement gliſſantes, qu'il n'y a peut-être rien de plus dangereux dans les rues de Paris. C'eſt la ſeule ville du monde où l'on trouve des trapes de cette eſpece ; elles débordent toujours le pavé & très-irrégulierement : le moindre mal qu'elles vous procurent, c'eſt un faux pas ou une entorſe ; mais elles occaſionnent des chûtes périlleuſes. Après le malheur d'être roué vif par une voiture, il y en a un en quelque ſorte plus grand encore, c'eſt d'être roué ſur une de ces plaques à cloux groſſiers ; or le pied peut gliſſer-là plus facilement qu'ailleurs Au

milieu de plusieurs améliorations essentielles dont on s'occupe, on pourroit songer à faire disparoître ces malheureuses embûches ferrées, qu'il ne faut pas franchir, même dans un autre tems que celui de gelée, avec trop de distraction.

Loix d'Osiris.

Qui le croiroit ? les loix d'Osiris sur le vol, ces loix antiques, eh bien ! elles ont voyagé (& je ne sais par quel chemin) elles se sont naturalisées enfin dans les bureaux de la police. Prouvez-moi cela, clairement, dira-t-on ? Oui-dà, je vais vous le prouver par des faits. Ces loix ordonnoient à ceux qui vouloient faire le métier de filoux, d'inscrire leurs noms sur le registre de leurs chefs à qui ils devoient rapporter tout ce qu'ils prendroient; on alloit trouver ces chefs pour réclamer les effets enlevés; ceux-ci les restituoient, moyennant le quart de leur valeur, dont les propriétaires leur faisoient présent.

Prenez bien garde que je ne dis pas que les bureaux de la Police connivent avec les filoux ; je dis seulement que la Police parisienne a trouvé cet expédient, afin qu'il n'en coûte aux citoyens qu'un rachapt très-léger pour recouvrer ce qui leur appartenoit ; d'ailleurs, cette espèce de tolérance envers les filoux adroits, les empêche de devenir des voleurs violens, & on se sert d'eux pour découvrir ceux qui employeroient une force dangereuse, au lieu de cette soupleſſe bien moins incivile.

Comment le génie d'Osiris se retrouve-t-il dans le cabinet de M. de Crosne ? Osiris n'y pensoit certainement pas, quand il établit cette loi ; elle pouvoit être adoptée de nos jours, car la tolérance d'un petit mal, pour en empêcher un plus grand, n'implique point contradiction.

En revanche les loix reprennent toute leur rigueur contre les voleurs domestiques, pourvu néanmoins, qu'ils soient convaincus ; mais la peine de mort révoltoit tellement l'équité natu-

relle, ainſi que la philoſophie du ſiecle, que preſque tous les voleurs domeſtiques échappent aujourd'hui au châtiment, parce qu'il n'y a plus de maîtres aſſez barbares ou aſſez indifférens aux reproches de leurs voiſins, pour envoyer à la potence un malheureux qui les ſervoit la veille ; & ainſi la diſproportion entre le crime & la peine a miné la loi.

De ſorte qu'il faudroit l'abolir entièrement, car les vols domeſtiques ſont devenus très-nombreux & preſque tous impunis ; il faudroit, je crois, ſubſtituer à une ſévérité cruelle une rude fuſtigation, qui ne peſeroit plus à la conſcience du maître volé, & chacun appelleroit alors le *flagellateur* à raiſon de l'intérêt public, autant qu'on prend ſoin aujourd'hui d'écarter le bourreau : généralement parlant, toutes les loix qui ſont les plus conformes à l'équité naturelle, ſont les meilleures & obtiennent le plus de ſuccès. Je le prouverai encore.

Depuis que les loix ne nottent plus d'infamie les enfantemens clandeſtins, on

ne voit plus de mères assez impitoyables pour elles-mêmes, assez insensibles à la voix du sang, plonger, dans les ténèbres d'une nuit éternelle, l'enfant qui vient de recevoir la lumière du jour : toute loi qui met l'homme dans une situation violente, est une loi défectueuse. Il ne s'agit point de la sévérité du Juge ou de rendre le glaive de la justice pesant ; il s'agit d'aller au-devant du mal, & de l'attaquer dans sa racine : c'est ce qu'on a fait à Paris, c'est ce qu'on a fait en France ; tandis que l'avortement prémédité & l'infanticide sont des crimes qui ne sont pas rares dans plusieurs Cantons Helvétiques.

Aumôniers.

Le Corps des Officiers coûte en France deux millions de plus que l'armée entière. S'il y a quarante-quatre millions pour les soldats, il y en a quarante-six pour les Officiers. Quelle savante économie !

Il en eſt de même des Aumôniers : ils ſont plus riches à la Cour, chez les Princes & chez les grands Seigneurs, que ne le ſont enſemble tous les Curés de pluſieurs provinces réunies.

On a fait du modeſte nom d'Aumônier un titre faſtueux. Je ne ſais s'ils ſongent à faire l'aumône, mais ils figurent dans les gazettes avec les noms des Seigneurs, qui tiennent la nappe quand les Princes communient, ce qu'il faut annoncer dans la gazette de France.

Ceux qui ſont Chapelains ont ſoin de reſſerrer le tems d'une meſſe dans une eſpace louable, ſans la mener au trot. Ils joignent la décence à la promptitude & à la légéreté ; de ſorte qu'il n'y a rien de ſi édifiant & de ſi court qu'une meſſe dite pour un Prince. On n'omet aucune cérémonie, & le tems eſt parfaitement économiſé.

Les Aumôniers de l'armée, qui coûtent cinquante mille écus par an en tems de paix, marchent en tems de guerre : mais avant de leur donner l'avis du dé-

part, on ſonge à recrûter Médecin & Chirurgien.

Je ne ſais s'ils donnent encore une abſolution générale à tous les ſoldats agenouillés au moment d'une bataille ; je ſais ſeulement qu'il n'y a pas ſous le Ciel de ſpectacle plus incroyable qu'une telle abſolution, précédant les fureurs des haînes nationales & les horreurs du carnage. Les Aumôniers ont ſoin de ſe retirer du champ de bataille après cette prompte abſolution, & ils profitent prudemment des priviléges des gens d'égliſe. Sous le Cardinal de Richelieu, le Cardinal la Valette, & l'Archevêque de Bordeaux Sourdis, qui commandoient les armées, auroient pu donner cette abſolution au milieu du carnage. Quel chriſtianiſme que celui de ces trois prêtres croſſés & mitrés ! On me dira peut-être que St. Pierre portoit un ſabre, & qu'il s'en ſervit pour couper l'oreille à Malchus ; mais on ſait auſſi qu'il reçut, au moment même, défenſe de ſe ſervir de cette arme meurtrière, ſous peine de périr par elle.

C'eſt une diſtinction que d'avoir une chapelle chez ſoi : ces chapelles domeſtiques diſpenſent de ſortir de l'hôtel ; or ce petit culte clandeſtin n'eſt point du goût du Curé de la paroiſſe, qui aime à voir toutes ſes ouailles raſſemblées dans ſon temple. Mais il y a tant de femmes vaporeuſes, que les ſollicitations forcent la main à l'Archevêque, ſeul diſpenſateur de ces licences. Il murmure avec raiſon, & il finit par accorder. Alors c'eſt une place d'Aumônier qui fait vivre un pauvre Prêtre ; on lui donne quatre cens francs & la ſeconde table.

Dans les châteaux on fait venir un pauvre Capucin ou un Cordelier, à qui on donne une modique rétribution, au moyen de laquelle les très-hauts & très-puiſſants ne ſont pas confondus pour prier avec un vil peuple qui n'eſt ni puiſſant ni haut.

Il n'y avoit point d'Aumônier autrefois, car les eccléſiaſtiques ne vivoient que d'aumônes. Les pauvres aujourd'hui ſont réduits à vivre de leurs bienfaits.

Qu'on dise après cela que le siècle est irréligieux !

L'Abbé Prévôt, célèbre par ses compositions vastes & intéressantes, fut nommé Aumônier du feu Prince de Conty. — Vous voulez être mon Aumônier, M. l'Abbé, dit le Prince ; mais je n'entends point de messe. — Et moi, Monseigneur, je n'en dis point.

Epiciers - Droguistes.

Ils vendent des poisons comme de la canelle, de l'eau-forte & de l'huile, du fromage & de l'émétique, de l'eau-de-vie & des couleurs, du sucre & de l'arsénic, des confitures & du séné ; ils ont des statuts homologués qui les mettent en concurrence avec les apothicaires. Quand ils confondent les drogues & les sels qui se ressemblent, tant pis pour l'art médical, tant pis sur-tout pour celui qui avale le paquet ; le danger éternel d'un quiproquo

peut-il anéantir la beſogne d'un commis du miniſtere ?

Les drogueries ſont mêlées avec les épiceries : le garçon épicier donne d'une main des raiſins ſecs, & de l'autre deux gros de ſel de Glauber ; un morceau de ſavon & un vomitif ; des pruneaux & de la thériaque : les mêmes balances peſent le deſſert des tables & les médicamens brutes ; ſi le garçon lit mal le caractère chimique des boîtes, s'il ne ſait pas lire, ou s'il ne connoît pas aſſez les différentes drogues pour ne pas les confondre, c'eſt un empoiſonné qu'on enterre le lendemain, & l'on n'en parle plus.

Les ſtatuts de la communauté ſont formels : l'épicier droguiſte a le droit inconteſtable de purger tout le quartier, & de lui donner ſon deſſert par-deſſus le marché.

Les épiciers vendent le poivre en poudre dans des cornets de papier ; quelques fripons y font entrer de la crotte de chien pulvériſée, qui, par ſa couleur noire, ſe confond avec le poivre. Au lieu de la

graine des Moluques, le parisien trompé mange de la merde de chien desséchée. L'épicier droguiste fait sa provision au combat du taureau ; on y nourrit beaucoup de chiens, & le confit y est abondant. Voilà le dépôt qui remplace la Compagnie des Indes hollandoises. Pour n'avoir pas un poivre frelaté de cette indigne manière ou chargé de feverolles d'Auvergne, il faut faire moudre le poivre devant soi ; sans cela il y a de quoi corriger des épiceries le palais du goût.

Considérez une de ces boutiques, vous verrez toujours quelqu'un qui y entre ou qui en sort ; le Parisien ne fait point de provisions ; il achete tout ce qu'il mange par huitième, par douzième, par seizième : le peuple n'achete point de fromage en gros, ni même une livre de sucre, ni même une pinte d'huile ; comme il n'est jamais au-dessus de sa dépense journalière, il achete en détail jusqu'au gérofle, le matin seulement pour le dîner, & le soir seulement pour le souper.

C'est ainsi que le petit peuple paye le bois

bois quarante livres la voie, le fagot & la falourde humide le double des autres, parce qu'il eſt continuellement obligé d'aller chez le regratier ou chez le détailleur.

Quand il ſe purge, il va de même chez l'épicier droguiſte qui donne la médecine à meilleur marché que l'apothicaire, & il croit avoir fait un grand coup ; car ſi la boutique eſt mortifère, on y paye moins.

A chaque inſtant vous voyez donc entrer chez un épicier droguiſte des ſervantes & des petits garçons qui portent dans leurs mains des fragmens d'épicerie ou de droguerie, enveloppés dans des morceaux de papier, dont les vendeurs font une terrible conſommation ; auſſi ſont-ils toujours à l'affût des éditions qui ſe terminent en *maculature*, & ils ſe réjouiſſent de ce qui fait le déſeſpoir des auteurs & des libraires.

Sans l'épicier & la beurriere, les livres & les papiers, qui s'accumulent journellement, nous chaſſeroient de nos demeures.

M. le Chevalier Blondeau, courant toutes les boutiques d'épicier, & ſe faiſant préſenter tous les papiers achetés à la livre, eſt parvenu à former un tréſor de chartes & de titres, lorſqu'ils alloient être employés à des enveloppes, couvertures & cornets. Parmi ces titres égarés il a retrouvé l'original du contrat de mariage de Louis XIV. Le tems, les ſouris & les vers diſperſent, rongent & détruiſent ces parchemins orgueilleux qui ſoutiennent les généalogies humaines. Telle maiſon s'eſt éteinte, parce qu'un vieux parchemin a fini par boucher un bocal dans la boutique d'un apothicaire. Tel poëme digne de l'admiration de l'Europe eſt devenu humble cornet enveloppant une once de tabac pour le nez d'un chantre d'enterrement. Il eſt auſſi impoſſible de conſtater le génie d'un ſiècle que la nobleſſe de telle maiſon qui a perdu ſes titres, parce que l'ignorance, les incendies & les événemens biſarres ont anéanti ou vendu à la rame, comme choſe inutile, pluſieurs productions précieuſes.

Dans quatre cents ans tous nos livres ſeront diſſous par la main du tems, excepté ceux qu'on aura réimprimés. O ! mon livre ! échaperez-vous à cette lime terrible ? lui oppoſerez-vous un front d'airain ou de diamant, tel que les ouvrages vivaces des quarante immortels ?

Enfans.

LES enfans à Paris ſont fort jolis juſqu'à l'âge de ſept à huit ans. Comme ils ſont élevés au milieu d'une foule nombreuſe d'individus, ils contractent de bonne heure un air d'aiſance ; ils n'ont pas l'air niais ; ils ne ſont ni trop étonnés des uſages de la vie ni du tracas de la ville : un petit air d'aſſurance dit qu'ils ſont nés dans la capitale & déjà façonnés à ſon grand mouvement ; ils n'ont aucun effroi de ce qui ſe paſſe autour d'eux. Mis proprement, en général, d'une maniere ſimple & aiſée, ils doivent la liberté de leurs habillemens aux écrits de J. J. Rouſſeau.

On doit veiller les enfans : la brutalité de certains hommes s'exerce sur les petites filles. Un médecin connu m'a assuré qu'il guérissoit du mal vénérien plusieurs petites filles de trois, quatre, cinq à six ans.

On ne conçoit guère, dans une petite ville de province, qu'un enfant puisse se perdre ; & cela n'est pas trop rare dans nos promenades. Je vois aux Tuilleries une jeune femme éplorée ; elle erre les cheveux épars, le mouchoir à la main ; ses joues sont sillonnées de larmes ; elle demande son fils. Elle court après tous les enfans qui lui offrent l'apparence de sa taille ou de son habillement. L'enfant ne se trouve point ; il est hors du jardin, à deux cents pas de sa mere, balbutiant dans un coin un nom que personne ne connoît.

Il y a eu un dépôt nouvellement & sagement établi rue de Seve, mais l'entreprise n'a point réussi. La mere qui perd son enfant est dans les angoisses les plus pénibles ; elle interroge, & on lui répond vaguement sans pouvoir la calmer. Quel-

quefois l'enfant diſparoît pour jamais dans cette immenſe population, où tous les citoyens ſont étrangers l'un à l'autre, & où mille lueurs contraires ne ſervent qu'à détourner de la route véritable.

Point de doute qu'il n'y ait des ſcélérats qui font métier d'enlever des enfans; & ce qui le prouve, c'eſt que ces enfans perdus ſont preſque toujours des petites filles. On en compte huit à neuf qui ont diſparu depuis un an ſans laiſſer aucunes traces. Il n'y a point d'aſſez grand châtiment pour punir un pareil délit. Je vois tous les cœurs maternels s'allarmer & frémir de celle ſeule image.

Les enfans perdus ſont conduits d'abord chez un Commiſſaire. Le ſecond jour on les mene à l'hôtel de la Police, où ils reſtent expoſés. Le quatrieme on les transfere aux Enfans-trouvés, s'ils ont moins de trois ans; les autres plus âgés ſont envoyés à *la Pitié*, hôpital hideux ſous plus d'un rapport. Ils ſont enregiſtrés du jour qu'ils entrent, avec un nom & une marque. Mais bientôt leurs propres parens

ne les reconnoîtroient même plus, tant la misere & l'abandon auront défiguré leurs traits.

Des parens infortunés abandonnent quelquefois, & perdent volontairement leurs enfans, ne pouvant plus les nourrir ; ils se flattent qu'une pitié généreuse & particuliere leur donnera le pere qu'ils ont perdu. C'est une espérance trompeuse & qui devient même homicide. Les enfans abandonnés sont mis à l'hôpital ; mais si les parens veulent sentir des remords, qu'ils aillent visiter leurs enfans. Il n'y a point de misere qui approche de celle qui les environne ; il faudroit créer un mot au-delà de celui d'indigence, pour peindre ce qu'on ose encore appeller charité. O cruels ! effacez du moins du frontispice de cet hôpital le mot *pitié*.

Un enfant muet se perd à la foire de Guibray en Normandie ; on le recueil, on l'amene à Paris : tout-à-coup l'imagination le transforme en un Indien, fils d'un Monarque puissant & lointain. Des comédiens, qui songent que cela peut

fournir un ſujet dramatique, lui font une penſion ; on explique ſes geſtes, on interprette ſon accent, comme celui d'une langue antique & inconnue. Des diſſertations ſavantes ſont lues publiquement ; elles héſitent entre les îles les plus fortunées des Indes orientales, pour placer le trône du jeune inconnu. Mais voici qu'une payſanne normande arrive à Paris, reconnoît & embraſſe le prince ſon fils qu'elle ramene gouverner les vaches du Cotentin.

Il y a quarante ans qu'il ſe répandit tout-à-coup un bruit étrange & non moins extravagant, qu'un Prince & des Princeſſes vouloient ſe faire un bain de ſang d'enfans pour purifier leur ſang aduſte, & qu'à cet effet on prenoit par-tout les petits enfans. Une terreur de cette nature agit d'autant plus vivement ſur les eſprits, qu'elle eſt deſtituée de fondement. Les imaginations s'échaufferent, & le peuple ſoulevé fit le ſiége de l'hôtel du Lieutenant de la Police : il fit en même tems la chaſſe aux exempts & aux habits rouges.

Un d'eux fut saisi & assommé de coups. Comme il demandoit un confesseur, une femme du peuple prit un pavé, en criant l'œil en feu : *Ah ! je le crois bien, vraiment ; tu voudrois te confesser pour aller en paradis ? Non, non, point de confession : il faut que tu ailles droit en enfer* ; & elle lui cassa la tête.

Les femmes se sont signalées dans les séditions parisiennes : mais il faut d'abord que la halle y soit intéressée, sans quoi elles demeurent calmes. Elles n'ont sonné mot dans les petites émeutes populaires relatives au Parlement ; il ne s'agissoit ni de denrées, ni de disette de bois, ni d'enfans enlevés.

Il faut étudier le génie de la populace, pour avoir une parfaite connoissance de Paris. Tant que le pain de Gonesse ne manquera pas (comme on le disoit il y y plus de cent quarante ans, du tems de la Fronde), la commotion ne sera point générale ; mais si le pain de Gonesse venoit à manquer dans deux marchés de suite, le soulevement seroit universel ;

& il eſt impoſſible de calculer à quoi ſe porteroit cette grande multitude, réduite aux abois, quand il faudroit ſe délivrer de la famine, elle & ſes enfans.

Cabinet du Roi.

On y voit le ſquelette de l'éléphant, confondu avec celui de la baleine ; & dans un frêle bâtiment, on retrouve ce qui eſt épars dans les quatre coins du monde ; mais quand je ſors de ce magnifique cabinet, j'ai toujours un mal de tête ; pourquoi ? c'eſt que la multitude des objets a fatigué mon attention. Rien ne me paroît plus déſordonné, que cet aſſemblage ſavant, fait pour être diſperſé ſur la ſurface de la terre. Toutes ces différentes eſpeces qui ſe touchent & qui ne ſont pas créées pour ſe toucher, réunies en un ſeul point, forment une diſſonnance en mon cerveau, & me donnent une ſenſation pénible. Cet ordre ſymmétrique, ouvrage momentané de la main de l'homme

a quelque choſe de factice & de biſarre qui bleſſe mon ſens moral & intime. Ce n'eſt point là l'*ordre* dont j'ai l'image *en moi*. Enfin rien ne trouble tant ma tête & ne bouleverſe plus mon inſtinct, que l'aſpect des curioſités entaſſées au *Cabinet du Roi*. Ces animaux, qui peuplent les quatre élémens, non, je n'aime point à les voir rapprochés & confondus. Les quadrupèdes, les reptiles & les poiſſons, je ne puis les conſidérer côte à côte dans la même ſalle ; ainſi que je ne puis apprendre tout-à-la-fois la Botanique, la Chimie, l'Anatomie, l'Hiſtoire naturelle, que quatre profeſſeurs y enſeignent, dans quatre cours annuels ; la ſcience m'écraſe. J'y vois trop ma foibleſſe & mon impuiſſance : ſortons, car on me propoſe encore de voir un amas de pierres précieuſes ; & comme on ſe diſpute ces brillans, & que l'on commet des crimes pour les poſſéder, je ne veux point porter la vue ſur ces riches, coupables & inutiles tiroirs. Puiſſe le ſoleil leur retirer ſes rayons. Sortons.

La ſtatue de feu M. de Buffon eſt placée ſur l'eſcalier avec des vers latins, qu'il n'auroit pas oſé traduire. Ainſi l'orgueil ne diſpenſe point encore l'homme des pièges de la vanité. Le premier caractère d'un vrai Phyſicien ſeroit la modeſtie, parce qu'il doit être pénétré le premier de l'immenſité de la nature, & du reſpect avec lequel on doit aborder les études de ſes plans divers.

La collection d'oiſeaux conſervés en plumes, dont les graces & les couleurs que la Nature s'eſt plu à prodiguer ſur leurs robes, ne ſont pas effacées, eſt ce qui frappe le plus en entrant. C'eſt-là que la pourpre, l'azur, l'iris, & tous les brillans du Potoſe & de Golconde, ſe trouvent réunis & nuancés par une main ſuprême que l'art ne peut jamais imiter.

M. de Réaumur eſt le premier à qui l'on doit l'idée de conſerver des oiſeaux en plumes; mais ſa maniere ne pouvoit ni leur laiſſer de la fraîcheur, ni de la grace; M. de Mauduit, médecin, a employé depuis des moyens bien préférables;

auſſi ſon cabinet, le plus complet qui ſoit dans Paris, par la maniere claſſique dont ſes oiſeaux ſont diſtribués, eſt-il à l'abri de tous les inſectes deſtructeurs qui affligent tous les cabinets; mais ils n'a pas trouvé une préparation propre à les conſerver, quand ils tomberont en d'autres mains que celles qui veillent à écarter l'ennemi.

Tous les oiſeaux des cabinets en général, ſont perchés ſur des bâtons dans de froides attitudes. Une dame (1) a ſu tout-à-la-fois les conſerver & les animer; elle a trouvé le ſecret de les préſerver à jamais de tout inſecte. Ces oiſeaux font briller les belles couleurs, dont la Nature s'eſt plu à parer ſes enfans aîlés. Son génie leur a imprimé enſuite la vie; elle a compoſé des idylles charmantes en ce genre. Les colombes, quoiqu'inanimées, ſemblent encore reſpirer le feu & la grace de l'amour.

On pourroit, en acquérant le ſecret

(1) Madame de Montreuil.

conſervateur de cette dame, & ſuivant ſes idées riantes, former des tableaux animés & diverſifiés de ces familles d'oiſeaux. On pourroit enfin rendre la vie à ce peuple aërien, qui reporte toujours à l'imagination des idées douces & des ſouvenirs agréables. Il ſemble que la vue des oiſeaux, qui ont peuplé les boſquets, devienne une ſource féconde de ſentimens délicats. C'eſt ce qui frappe le plus dans un cabinet d'Hiſtoire naturelle. L'œil ſe porte tout de ſuite ſur leurs aîles éployées, & l'on ne peut entrer dans le ſéjour muet & inanimé de leur repos, ſans croire entendre leur ramage.

Si le regne végétal & le regne animal, ſi les volatils, les papillons & les ſinges ont troublé ma tête, ſi cette nomenclature effrayante m'étourdit & me ſtupéfie, je deſcends, je me promene avec délectation, dans le jardin du Roi, le plus champêtre, le plus varié, & le plus pittoreſque qui ſoit à Paris : j'admire les belles vues du haut du monticule nommé *labyrinthe*; je ſalue le cedre du Liban, les vieux palmiers en

éventails, les deux cierges du Pérou, les plantes exotiques. Je ne connois pas de promenade plus délicieuſe ; trop de fer la dépare ſans doute, & ces grilles donnent une idée de clôture qui interrompt la magie du lieu.

C'eſt un goût bien déplorable, que celui qui multiplie ces grilles ſans néceſſité; quand elles ſont à hauteur d'appui, on leur donne des pointes hériſſées & cruellement offenſives. C'eſt un artichaut de fer pointu, qui bleſſe, déchire l'enfant qui y porte ſa main innocente; & celui qui fait un faux-pas, ſe perce le flanc en tombant de côté. Oh ! que de craintes on épargneroit aux tendres meres en ſupprimant les dangers de ces grilles.

Ces pointes menaçantes regnent le long des boulevards, & environnent les plus petits gazons. C'eſt l'enſeigne neuve, l'enſeigne repouſſante & cruelle du vil & barbare égoïſme ; on la trouve par-tout ; elle eſt comme inſéparable des portes & des jardins de l'opulence.

C'eſt en ſortant du jardin royal des

plantes, qu'on trouve à droite le beau boulevard du midi, qui commence en face de l'Arſénal au levant de la ville, & qui ſe termine au quinconce des Invalides au bord de la Seine & au couchant de la capitale. Si cette promenade eſt moins fréquentée que celle du nord, elle n'en eſt pas moins agréable. C'eſt que la population de Paris l'emporte de beaucoup du côté du nord, & que ſon boulevard eſt renfermé pour ainſi dire dans la ville, deux vaſtes faubourgs étant encore au-delà.

Un pont doit être jetté au bout du Jardin royal des plantes. Alors le faubourg St. Antoine ſera uni à cette belle partie de la ville, qui doit ſon agrandiſſement & ſes embelliſſemens nouveaux, aux ſoins de M. de Buffon (1).

---

(1) Voici l'épitaphe de M. de Buffon, mort cette année 1788 :

Buffon, par ſes écrits, régnoit ſur ſes rivaux ;
Le grand Peintre n'eſt plus, nous voilà tous égaux.

Le pont de Louis XVI, que l'on bâtit actuellement, sur pilotis, joindra bientôt les deux boulevards ; de sorte que dans une promenade toujours ombragée d'arbres, on pourra faire le tour de l'immense cité. Où trouver une pareille magnificence ?

Para - tonnerres.

COMMENT ne sent-on pas un ridicule caché sous cette pompeuse expression ? comment les Physiciens sont-ils venus à bout de nous mystifier à un tel point ? S'ils ne veulent que calmer notre imagination craintive, il faut leur pardonner : mais il paroît qu'ils ont voulu nous persuader sérieusement, qu'avec leurs aiguilles ils écarteroient le tonnerre ; voilà donc les Physiciens d'abord liés d'intérêts avec les ouvriers, maçons, serruriers, gens à marteaux, &c. ; car il en coûte assez cher pour placer sur les hôtels ces para-tonnerres qui doivent soutirer la foudre : cette liaison,

liaiſon, pour qui connoît le ſiecle & les hommes eſt d'abord ſuſpecte; on a fait métier & abus de ces barres électriques, & c'eſt en les employant que les riches du ſiècle ont reflèchi qu'il y avoit un dieu tonnant. Mais pourquoi la Phyſique a-t-elle ôté aux pervers opulens une crainte ſalutaire? Ne croyent-ils pas à préſent, que leur tête coupable eſt à l'abri des traits de la foudre? Non, mauvais riches, non, elle ne l'eſt pas; ces barres électriques, qui ſurmontent les maiſons, ne ſervent à rien qu'à donner de l'argent aux phyſiciens & aux maçons, & qu'à crever les balons aériens dont en revanche je ne ſerois pas fâché qu'on pût tirer quelque parti.

Si ces para-tonnerres produiſoient l'effet à demi-ſurnaturel que vous avez la complaiſante crédulité d'en attendre, faites-en donc placer auſſi ſur l'impériale de vos voitures & juſques ſur vos chapeaux mâles & femelles, car enfin vous n'êtes pas toujours remparés dans ces hôtels reſpectés par la foudre, & interdits à ſes coups; & elle

pourroit ſouvent vous prendre au dépourvu.

C'eſt une puérilité de vouloir détourner le feu du tonnerre avec ces aiguilles droites ou en croix ; c'eſt comme ſi l'on vouloit épuiſer l'Océan avec des tuyaux capillaires, & je ne doute point qu'on ne range bientôt cette extravagance parmi les plus fortes de ce ſiecle ; mais les grands coupables des villes ne veulent pas être foudroyés ; ils penſent avoir fait un pacte avec le ciel vengeur *pardevant le notaire Bertholon & ſon confrere*. Phyſiciens, vous n'êtes pas des moraliſtes. Laiſſez, laiſſez tous ces méchans dans leurs hôtels craindre la foudre & le tonnerre. Jamais l'ame innocente & pure n'ira s'armer contre les coups du ciel avec une barre électrique.

La préſomption dans l'homme eſt juſtement ce qui révele ſa foibleſſe & ſa miſere ; arrêter le tonnerre ! ah ! ſi nous étions plus avancés dans la connoiſſance de la Phyſique, nous ſaurions auparavant ce que c'eſt que la fievre, la pulmonie, le

vice cancéreux, & nous aurions appris à guérir du moins le quart de nos maladies.

Dieux de boue, qu'attend le cercueil de plomb, mettez bas vos para-tonnerres, & donnez-en l'argent aux pauvres ; car c'eſt la charité qui ſollicite la miſéricorde divine : les para-tonnerres audacieux décelent votre peur, revelent les ſecrets de votre conſcience ; & bientôt l'on diroit, *ici l'on craint ; ici le crime habite* ; & cette foudre, que vous voulez détourner, qu'en ferez-vous ? Sans doute votre intention eſt de la renvoyer charitablement ſur la tête de votre voiſin.

O que de travaux futiles ! Quel miſérable emploi de tant de bras humains, lorſque l'économie rurale & domeſtique en eſt preſque dépoſſédée !

Mettre mon potager en parterre, dit un homme ſenſé à ſa femme qui vouloit des fleurs, *& que mettrai-je donc dans ma ſoupe . . . , des tulipes ?* Ainſi l'honnête bourgeois n'imitera point à Paris le ridicule extravagant des riches ; & au lieu

d'un para-tonnerre ſur ſon toit, il mettra dans ſa cave un tonneau de vin, bien autrement conſolant, & bien plus habile pour bannir les allarmes & faire régner la gaité que cette chétive broche, tournée contre le ciel, avec laquelle on prétend maîtriſer la foudre & tenir en arrêt le bras vengeur du Dieu qui tonne. O extravagance ! ô puſillanimité !

Depuis quarante ans je n'ai pas vu un ſeul homme tué par la foudre dans une ville peuplée de huit cent mille ames ; accoutumé à contempler avec admiration ces grands phénomènes de la Nature, je les regarde, non comme l'arrivée de l'Ange exterminateur, mais comme le précurſeur de l'abondance qui vient fertiliſer la terre au milieu de ce bruit majeſtueux que l'oreille humaine ne devroit entendre qu'avec reconnoiſſance.

Blanchiſſeurs d'Egliſes.

DES Italiens ſont venus & ont blanchi nos Egliſes. Pourquoi blanchir, pourquoi ſubſtituer le blanc du plâtre à la place de la teinte des ſiecles, de cette teinte vénérable qui nous annonçoit, qui dépoſoit que nos ancêtres avoient prié là où nous prions? Leurs ſoupirs religieux ſembloient encore empreints ſur toutes les pierres de taille de la voûte; les marches de l'autel étoient uſées ſous les genoux ſuppliants, & voici qu'une enluminure fatigante a détruit le ſombre & l'impoſant de ces demeures obſcures & ſacrées. On n'eſt plus dans un temple où les ombres myſtérieuſes diſpoſent l'ame à s'élever ſur les aîles de la méditation, mais dans un ſéjour preſque profane où tout eſt éclairé.

Comment! dans notre ſiecle on n'a pas ſenti qu'il ne falloit point blanchir un temple, qu'il ne falloit point trop l'éclairer, & les pontifes, les prêtres, ont ap-

pellé ces malheureux Italiens, qui ont dégradé le ſolemnel majeſtueux de nos Egliſes, & qui, d'une antique & auguſte religion qui ſe marie aux fondemens de notre hiſtoire, en ont fait pour ainſi dire une jeune & pâle mondaine, ſous les traits de leurs broſſes uniformes & groſſieres; il n'y avoit donc plus perſonne pour ſentir que cette colle blanchâtre ſortie de leur ſeau, perché ſur des échafauds, alloit déshonorer ces voûtes religieuſes, qui avoient reçu, pendant tant de ſiecles, les vœux, les prieres, les gémiſſemens & les cantiques d'un peuple de fideles.

Comment le mauvais goût moderne a-t-il gagné juſqu'à l'imagination de ces pontifes, qui ont oublié que le temps étoit le frère de la religion chrétienne, & qu'il ne falloit jamais ſéparer cette liaiſon dans l'eſprit des hommes? Non, jamais on ne priera dans un temple neuf avec autant de ferveur que dans un temple ancien.

Je regarde donc ces barbouilleurs Italiens comme les ennemis de la majeſté & de la ſainteté de nos égliſes.

Depuis que l'on a reblanchi avec la même colle l'hôtel royal des Invalides, le dôme paroît d'un jaune ſale, & ce monument, le plus auguſte de tous ceux qu'a fondés Louis XIV, ne ſemble plus appartenir au ſiecle qui l'a vu naître ; c'eſt une eſpece de plagiat que de rajeunir ainſi les édifices anciens ; c'eſt leur ôter le caractere de leur naiſſance ; c'eſt rendre incertain le nom de leur fondateur ; c'eſt tranſporter ſa gloire à un autre ; c'eſt égarer enfin la reconnoiſſance publique.

Revendeurs de Livres.

On lit certainement dix fois plus à Paris qu'on ne liſoit il y a cent ans ; ſi l'on conſidère cette multitude de petits Libraires ſemés dans tous les lieux, qui, retranchés dans des échoppes au coin des rues, & quelquefois en plein vent, revendent des livres vieux ou quelques brochures nouvelles qui ſe ſuccedent ſans interruption.

Si l'on vouloit faire paſſer un livre nouveau & hardi, il ſuffiroit peut-être de lui impoſer un frontiſpice marqué d'un milléſime ancien ; car on ne fait la guerre qu'aux milléſimes nouveaux. Remarquez bien que tous ces livres, qui ont fait tant de bruit il y a vingt-quatre ou trente ans, & qui ſcandaliſoient les eſprits ombrageux, ſe vendent aujourd'hui publiquement, & ſont tombés au plus vil rabais, preuve certaine de ce que déviendront les livres qui ont aujourd'hui le plus de vogue, uniquement parce qu'ils ſont défendus.

Tous ces livres brûlés (qui ſentent toujours un peu bon) reparoiſſent avec le *mandement* qui les a proſcrits, & le *réquiſitoire* qui les a livrés aux flammes, hautes jérémiades de ceux qui jadis ont lancé leur foudre ſur ces brochures, leſquelles devoient, ſelon eux, ébranler les trônes & renverſer les autels. On rit du réquiſitoire & du mandement ; il en ſera de même du grand courroux qu'excite aujourd'hui tel ouvrage ſortant de chez l'Imprimeur. Laiſſez-le vieillir un peu,

il ſe rétablira dans l'innocente circulation des livres qui ne ſervent qu'à former des bibliotheques, & à faire fleurir le commerce étendu du papier noirci.

Ces détailleurs mettent à profit cette ſorte de preſcription, qui naturaliſe enfin les livres dont les cendres ont ſali les dégrés du palais de Thémis. Ils vendent même le livre nouvellement défendu; mais ils ſe gardent de l'étaler; ils vous le préſentent derriere les ais de leur échope: cette ſingerie leur vaut quelques ſols de de plus; ils gripent donc quelque monnoie çà & là ſur toutes les nouveautés poſſibles, le ſacré & le profane. Le diplomatique, la banque, la querelle du déficit, la guerre des Turcs & des Impériaux, la vie des Papes, ou celle des hermites, tout leur eſt bon; ils épelent la première page, défigurent le titre en voulant le prononcer, & vendent les œuvres du génie comme on vend un morceau de fromage.

Si c'eſt le Libraire qui leur confie ces brochures, ils le payent dans l'eſpérance

d'en avoir d'autres la ſemaine ſuivante ; mais ſi c'eſt l'auteur qui a fait les frais de la brochure & qui la débite, alors ils ſe ſont une loi de le faire courir des années entières après ſon payement, ou même de ne jamais le payer ; c'eſt un vrai régal pour eux que de le voler & d'ajouter enſuite que ſa brochure ne vaut rien.

Ces détailleurs vont aux inventaires, achetent ſans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus, en ſécouent la pouſſiere & les étalent. L'acheteur qui paſſe interrompt ſa marche, & avant de ſe décider, en lit quelques pages; tel autre entraîné par le goût de la lecture, lit le livre debout, & le liroit juſqu'à la fin ſi le vendeur ne le faiſoit ſortir de ſon enchantement. Les romans, les voyages & quelques livres de dévotion ; voilà ceux qui ſont enlevés de préférence aux autres. Les poéſies ſont tombées, & la proſe en tout genre ſe vend mieux que les vers, qu'on ne lit plus.

Parmi ces détailleurs, placés dans les paſſages des promenades publiques, ſe

trouvent quelques eſpions qui ſervent à deux fins ; à reconnoître les gens ſignalés, & à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illicite, ou bien qui leur demanderoient avec un appétit trop viſible, un de ces libelles qui le plus ſouvent ont des titres imaginaires.

Les boutiques où ſe vendent les nouveautés littéraires attirent de préférence les auteurs & les curieux amateurs de la littérature ; on en voit des groupes qui reſtent comme aimantés autour du comptoir ; ils incommodent le marchand qui, pour les faire tenir de bout, a ôté tous les ſiéges ; mais ils n'en reſtent pas moins des heures entières appuyés ſur des livres, occupés à parcourir des brochures & à prononcer d'avance ſur leur mérite & leur deſtinée, après en avoir lu ſeulement quelques lignes. La fureur de juger eſt ſi précipitée en eux, qu'ils rendent leurs arrêts ſur des ouvrages qui ne paroiſſent pas encore. Tournez cet aréopage, vous verrez qu'il prend ſans ceſſe le dénigrement pour l'art

de la critique. On tient académie chez le Libraire ennuyé de tant de paroles, & qui à force d'entendre tant de jugemens opposés, est devenu pyrrhonien en fait de littérature : c'est le plus sage de la bande.

Concert ambulant.

Un étranger, le lendemain de son arrivée, entend sous ses fenêtres quelques airs exécutés sur la basse & le violon. La curiosité lui fait ouvrir sa croisée qui donne sur la cour : qu'elle est sa surprise ? il ne voit qu'un homme qui accompagne sur un instrument l'air qu'il joue sur un autre ; & voici comment un seul homme compose l'orchestre adossé contre la muraille. Il tient en main son violon, une basse est étendue devant lui, & par le moyen d'un archet attaché à son pied droit, il en tire une sorte de ronflement continu, qui du moins suit quelquefois la mesure de l'air qu'il joue avec les mains.

Cet étranger, en ſortant de chez lui, entend de loin les ſons aigres d'un hautbois ; ces ſons s'élevent du milieu d'une foule de manouvriers & de ſervantes, & ſont marqués par des coups de tambour frappés avec aſſez de juſteſſe d'après le mouvement de l'air : en approchant il ne voit que l'homme qui tient ſon hautbois à deux mains ; mais ſous ſon manteau renflé par l'extenſion de ſes bras, il a un tambour attaché ſur la hanche : c'eſt un enfant de ſix ans, qu'on n'apperçoit pas, qui bat cet inſtrument à meſure que ſon pere joue ſur le ſien.

Plus loin paſſe un autre muſicien; mais il ne marche point ſur ſes pieds, car il n'en a plus. Le malheureux eſt aſſis les jambes croiſées, ſur un petit cheval, qu'une jeune fille conduit par la bride, en avançant la main gauche pour recevoir la monnoie qu'on voudra lui jetter des croiſées. Le contraſte de cet homme qui joue du violon & qui chante, après avoir perdu ſes pieds, touche les cœurs ; & la piété filiale de la jeune fille détermine

l'aumône incertaine à tomber des fenêtres. Les gros sous de cuivre, très-beaux & mieux frappés que les écus, pleuvent autour du petit cheval, qui semble deviner que sa course doit être lente.

Toute cette musique, que le peuple paye avec la plus vile monnoie, est intolérable pour quiconque a de l'oreille; mais le Parisien n'a point l'oreille musicale.

Quand les Quinze-vingts étoient réunis en corps de communauté, il y avoit un jour de la semaine où quelques-uns d'entr'eux s'acheminoient à tâtons sous les portes cocheres, pour y chanter des cantiques pieux. Leur chant étoit si lamentable que les laquais avoient ordre de se hâter de leur donner quelques liards pour qu'ils allassent plus loin promener leur pitoyable musique. Elle étoit vraiment crucifiante.

Lorsqu'il y a quelque mécontentement parmi le peuple, la Police fait doubler la musique des rues, & elle se prolonge deux heures plus tard que de coutume.

Quand la fermentation s'accroît, alors la muſique ambulante ne déſempare pas des carrefours; le tambourin raiſonne du matin au ſoir; des fuſils d'un côté, des clarinettes de l'autre, des ſoldats montant la garde autour du palais, des chanteurs faiſant monter leurs voix juſqu'au ſommet des maiſons, voilà comme on appaiſe les eſprits, par les plus ſinguliers contraſtes; on rouvre les académies de jeux qui avoient été fermées; on concede un peu plus de licence aux filles; on allonge les parades des boulevards, & le peuple qui chante, qui joue librement, qui voit de nouvelles proſtituées, oublie les fuſils, ne les apperçoit plus, & tout étourdi ne ſonge qu'à la jouiſſance du moment.

Croix de St. Louis.

Les Romains récompenſoient avec des feuillages de chêne ou des couronnes de gazon, & les Romains étoient alors en quelque ſorte autant de héros. Nos guerriers ſont récompenſés par une petite croix d'émail attachée à un ruban. Il eſt injuſte de s'emparer de ce ſigne d'honneur & d'uſurper ainſi la conſidération qu'il donne, mais la punition eſt rigoureuſe. Quiconque porte la croix de Chevalier de St. Louis, ſans en avoir le droit, ſubit une priſon de vingt années. La punition eſt la même pour celui qui ne feroit que s'emparer du *ruban*.

On ne ſauroit trop remettre ces ordonnances ſéveres ſous les yeux de pluſieurs étourdis, qui, ne connoiſſant pas aſſez les conſéquences de cette folle uſurpation, obéiſſent dans l'ivreſſe du plaiſir à un mouvement d'orgueil ou d'imprudence dont ils ont lieu de gémir long-tems : mais indépendamment

indépendamment de cette punition effrayante, l'homme qui ſe reſpecte doit-il mentir à la ſociété, en prenant un titre qui ne lui appartient pas?

Les Comédiens françois, qui repréſentent tous les perſonnages de la terre, prennent bien le cordon bleu, l'ordre de la jarretiere, mais la croix d'émail leur eſt interdite; ils ne peuvent en orner leur boutonniere, malgré l'exigence du rôle. Ils ont la liberté de figurer un Monarque avec tous ſes cordons, & non un Chevalier de St. Louis; voilà une nuance délicate que le Gouvernement françois a ſaiſie, & il en a pluſieurs de cette eſpece.

On a donné la croix à des Exempts de Police, ce qui a fait murmurer les Militaires; mais ſi un Exempt de Police a rendu des ſervices importans à l'Adminiſtration, pourquoi le diſpenſateur des graces ſeroit-il empêché dans la diſtribution des récompenſes? Purger l'Etat de ſes ennemis inteſtins, n'eſt-ce pas le défendre ſous une autre dénomination? Enſuite le mérite perſonnel de

l'Officier n'eſt-il pas toujours lié à la décoration ? s'il en eſt inſéparable, pourquoi ôter au Gouvernement un moyen de plus pour ſe concilier des hommes utiles qui honoreront leurs fonctions, quand le chemin des honneurs ne leur ſera pas abſolument fermé ? Eh ! plût à Dieu que tout ce qui porte le nom d'Officier de Police fût dans le cas de mériter cette croix, & de l'honorer par ſes vertus ! A coup ſûr le public ne pourroit qu'y gagner.

Juriſdiction conſulaire.

Elle expédie plus de procès, que tous les autres tribunaux. Elle eſt extrêmement tumultueuſe, parce qu'il y a toujours grande affluence de plaideurs, expliquant leur cauſe à leurs procureurs, ou plaidant eux-mêmes. Des conteſtations qui, au parlement & au châtelet, ſéjourneroient pluſieurs années, ſont jugées en peu d'heures devant les Juge & Conſuls. Leur juſtice

eſt prompte & loyale. La nuit n'interrompt point leurs fonctions ; ils ſont encore ſur leur ſiege, lorſque le lendemain commence. Leur zele eſt infatigable, & leur patience reſſemble à leur zèle.

Sans cette juridiction toujours debout, toujours l'oreille ouverte, le commerce ſeroit livré à l'anarchie. Elle tient lieu des autres tribunaux quand ils ſont fermés, ou bien quand ils ſont ſuſpendus au milieu des rixes déſaſtreuſes de la Magiſtrature & de la Cour. Ce tribunal populaire, en ſoutenant le négoce, ſauve les grands déſordres.

Il a ſur-tout dans ſon reſſort les *lettres de change* & les *billets à ordre*, ſi multipliés de nos jours. Les Juge & Conſuls ont un coup-d'œil exercé pour reconnoître la mauvaiſe foi & les tortuoſités des négocians infideles. Ils ſont au fait des détours uſités dans certaines profeſſions. Leurs regles ſont invariables, parce qu'elles ſont fondées ſur l'expérience journaliere. Au premier coup-d'œil, ils voyent ſi les regiſtres & les écritures d'un commerçant

ſont dans l'ordre convenable. Comme tous les détails du commerce leur ſont familiers, ils ont une logique plus ſûre que celle qui va conſulter le droit romain pour terminer un différend entre deux épiciers-droguiſtes. Des mœurs nouvelles, des objets nouveaux, une vie contentieuſe fondée ſur un crédit qui a toujours beſoin de ſe renouveller, voilà ce qui exige, non un code inflexible, mais un code uſuel qui ſoit à une égale diſtance de la rigueur & de la foibleſſe.

Les Juge & Conſuls décernent la *priſe de corps* pour les lettres de change, *ſans diſtinction de perſonne*. Ils accordent des délais pour les *billets à ordre*. Ils ſe prêtent aux atermoiemens; ils n'appeſantiſſent point trop le glaive de la loi ſur ceux qui ſont en faillite. Ils ſont enclins aux accommodemens qui revivifient le crédit, & raniment le commerce, ſi ſujet aux orages.

Le parlement caſſe ordinairement tous ces arrangement de faillite, quand un créancier inflexible pourſuit ſon débiteur,

juſqu'à cette Cour ſuprême, parce que le droit romain le veut ainſi.

Le peuple, & même le petit peuple, environne le tribunal des Juge & Conſuls & plaide lui-même ſa cauſe ſans le ſecours des avocats. On diroit des beaux jours de la juſtice, lorſqu'elle étoit aſſiſe ſous un chêne, & non encore ſurchargée de formes ténébreuſes & de babillards inutiles. Si la gravité du tribunal en ſouffre quelquefois, le fond de l'affaire n'eſt jamais immolé aux acceſſoires. A travers les biſarres expreſſions & le burleſque de la défenſe, les Juges ſuivent le fait, & démêlent les ruſes de la friponnerie. Le ton de candeur & de vérité, dans la bouche de l'hypocriſie, ne leur en impoſe pas plus, que ne les révolte le ton groſſier & jureur des hommes emportés; car il faut ſouvent avertir celui qui défend ſa cauſe, qu'on ne jure point en préſence des Juge & Conſuls, du portrait du Roi & du crucifix.

J'ai ſouvent admiré la patience héroïque des Juge & Conſuls, lorſqu'ils inter-

rogent les parties. Entourés des paſſions turbulentes du petit peuple & de ſes criailleries, ils ſavent écouter, faire ſortir l'aveu, réprimander, éclaircir & mêler quelquefois un trait de gaieté analogue à l'eſprit du Pariſien. Quand l'auditoire a ri, il eſt plus diſpoſé à la confiance & au reſpect.

Des procureurs, auxquels on donne les titres d'avocats, plaident juſqu'à ſoixante-douze cauſes dans une ſoirée, à vingt-quatre ſols piece; elles n'en ſont pas plus mal expoſées pour cela. Quand l'avocat ſe trouve avoir en main l'exploit de la partie adverſe, il ne fait qu'étendre le bras & le paſſer à ſon confrere. La multiplicité des affaires, & la confuſion des noms, font que quelquefois ils ſe trouvent chargés du pour & du contre; le moment les éclaire, & le débat alors ſe partage comme il convient.

Les procureurs, haraſſés de fatigues, dorment quelquefois en inſtruiſant l'affaire; mais elle n'en eſt pas moins bien jugée, parce qu'il y a une triture & une routine

qui forcent l'équité. Des ſingularités plaiſantes & des cas vraiment extraordinaires ſe rencontrent dans les conflits de tant d'intérêts oppoſés, & l'attention des Juges & des auditeurs ſe ranime au récit de ces événemens étranges.

Les gens de la campagne ont leurs heures d'audience particulieres; autre débat, autre ton, autre ſtyle. Les détails n'en ſeroient pas entendus dans les autres tribunaux; quoique l'objet le plus ſouvent ſoit mince, l'attention des Juges eſt la même. On pacifie ces cultivateurs, on leur abrege un tems précieux; la propriété d'un *rateau* eſt éclaircie & jugée comme celle d'une *lettre de change*. Ces gens de la campagne ſemblent rougir plus que les autres, quand ils ſont convaincus de mauvaiſe foi, en ce qu'ils ſemblent devoir être plus étrangers à la prévarication.

Sans cette juriſdiction le petit peuple ſeroit ſans juſtice. La plus petite réclamation eſt admiſe; car c'eſt le pauvre qui a le plus de beſoin de conſerver le peu qu'il a, & qui le défend avec le plus

de chaleur. On l'écoute ; on fait plus ; on le calme. Les délais & les frais des autres tribunaux n'iroient point à ces petites causes, d'autant plus passionnées, que la plaie de la partie qui souffre, est récente.

Les Juge & Consuls suspendent *la contrainte par corps*, quand le parlement a cessé ses fonctions. Comme il y a toujours appel à ce tribunal supérieur, ces Juges patriotes & indulgens ne veulent point être les incarcérateurs de leurs concitoyens.

Séparation.

DÈS qu'un contrat de mariage est signé dans la *coutume de Paris*, les deux époux ne peuvent plus s'avantager ni se rien donner, ni même y rien changer, vécussent-ils 100 ans.

Le mariage est indissoluble ; le divorce est défendu par les loix divines & humaines : mais si deux époux veulent se séparer, ils n'ont qu'à se donner des chi-

quenaudes devant deux témoins, la juſtice les ſépare à l'inſtant; ils ne peuvent cependant pas ſe marier à d'autres, mais ils vivent librement, en attendant que la mort leur ait fait l'amitié de limer cette chaîne maudite que la déraiſon leur a rendue ſi péſante. Admirez la ſageſſe & la profondeur de cette légiſlation, qui défend le divorce & admet la ſéparation; c'eſt-à-dire, qui rend deux êtres inutiles à l'État, & qui les dévoue au libertinage.

Une femme attaque ſon mari & obtient la *ſéparation* pour cauſe d'impuiſſance; mais elle n'aura point un autre mari.

Il y a dans nos loix des peines contre l'adultere; mais comme il faut des témoins, rarement dans l'eſpace de trente ans voit-on une femme, dans la chaſte capitale, qui ayt ſubi les peines portées par la loi; il eſt donc évident que tout ce qu'on a dit ſur les maris n'eſt que pour fournir au ſtyle & à l'amuſement d'un conte.

Tous les enfans, dont les peres & meres n'ont pas été mariés en face de l'égliſe & par ſes miniſtres, ſont déclarés *bâtards*;

ainſi l'on punit les enfans pour la faute de leurs peres, & la loi s'eſt plu à faire une foule de malheureux & à leur ravir leur exiſtence, comme s'ils n'étoient pas déjà aſſez à plaindre de ne pouvoir nommer les auteurs de leurs jours.

Le concubinage eſt défendu par les loix divines & humaines, mais le bon ton l'autoriſe; & des évêques, des abbés, des prêtres, des moines, des ſeigneurs, des magiſtrats, des marchands, des artiſans, &c., ſont *concubins*, & les concubines forment le tiers des femmes de la ville.

Les femmes ſéparées de leur mari entrent au couvent. Cette retraite a un air de décence : mais l'on ſort tous les jours de la ſemaine. Il y a enſuite le conſeil de la femme ſéparée, & parmi ce conſeil, il ſe gliſſe quelques conſolateurs. Toutes ces femmes ſéparées arrivant de différentes provinces, ſe trouveront réunies dans une communauté, telle que *St. Chaumont*, rue St. Denis. Comme leur ſituation eſt la même, elles ſe racontent mutuellement

leur hiſtoire ; & le nom des maris, dans cette ſainte maiſon, ſonne plus déſagréablement que celui du diable. On oſe à peine le prononcer. Ceux qui viennent viſiter les belles récluſes, n'appellent les maris que les *adverſaires*. Tous ſont condamnés à ce tribunal féminin, & l'on n'y reçoit avec plaiſir que ceux qui ne portent point le joug du ſacrement. On s'extaſie ſur le bonheur des célibataires, on les place au rang des hommes les plus ſages.

Les avocats, dont le ſtyle eſt le plus mordant, trouvent à renchérir encore dans leurs diatribes contre le pouvoir marital. Un quart-d'heure d'entretien à *St. Chaumont*, leur en dira plus qu'ils n'en pourroient trouver en eux-mêmes, en imitant les orateurs les plus véhéments. Il eſt paſſé en regle dans cette communauté, qu'il n'y a pas un ſeul mari qui ne ſoit un tyran, un monſtre ; & que ce n'eſt que l'extrême douceur des femmes qui empêche de faire de toute la ville une communauté d'épouſes ſéparées.

Les visites des consolateurs durent toute la journée, mais elles finissent cependant à dix heures & demie du soir. Peut-on offrir le modele d'un plus rare sacrifice & d'une plus grande régularité, & n'y a-t-il pas-là de quoi attendrir le mari le plus féroce & le plus inhumain ? S'il veut encore faire valoir ses droits après une année de retraite, s'il se refuse à ce que les consolateurs continuent leurs visites, Néron & Caligula sont des agneaux auprès de lui.

Les Juges, placés entre le mari & la femme, voyant la beauté & les larmes de celle-ci, ne peuvent jamais imaginer qu'elle soit entièrement coupable; & toutes les faveurs de la loi sont insensiblement pour elle.

Dans la communauté de *St. Chaumont*, toutes les femmes séparées, se prêtent mutuellement leur conseil, leurs avocats, leur défenseurs, leurs ruses, leur éloquence : c'est une ligue qui pousse des rameaux de tous côtés. Et le mari, qui croyoit n'être en guerre qu'avec une seule

femme, en a trente pour ennemies irréconciliables qui multiplient son portrait, ainsi qu'un verre à facettes multiplie les objets. La voix de la communauté entre dans les canaux les plus imperceptibles, les enfle, & voilà un concert d'invectives & d'accusations qui ne mourra point. Qu'on se sépare, qu'on se réconcilie, il sera déclaré à *St. Chaumont*, & dans les fastes de la communauté, que la femme est un ange & le mari un démon. C'est-là le premier article de foi de la maison.

Jamais oreille de confesseur n'a été plus aguerrie que celles des directrices de cette communauté. Elles savent d'avance tous les délits que peuvent commettre les maris jaloux ou brutaux; aucun ne les étonne. Mais jamais les torts ne sont du côté de la femme; & ce qui le prouve, c'est qu'elle paye une bonne pension, & qu'elle dépense son argent dans la sainte communauté. Or pour effacer de si grandes douleurs, pour adoucir cette horrible captivité, qui ferme les portes à onze heures du soir, on joue, on chante, on tient table, mais

tout-à-coup on trouve des pleurs & des ſanglots, quand c'eſt un parent du mari qui ſe préſente, ou pour achever un accommodement, ou pour terminer une ſéparation; jamais actrice n'a offert ſur la ſcène des nuances plus vives & plus rapides: la ſupérieure accompagne, par un ſilence éloquent, le jeu phyſionomique de la dame éplorée. Quelquefois la chaiſe de poſte & l'amant viennent terminer bruſquement le procès. Trois mois après, les *factums* provinciaux arriveront de cent lieues; on les verra pleuvoir ſur la tête du mari; on lui redemandera la moitié de ſa fortune; on offrira de rentrer au couvent & de prouver ſon innocence; les avocats défenſeurs ſont tout prêts, & la ſupérieure auſſi, qui condamne indiſtinctement tous les maris de l'univers, & qui recevroit dans ſon aſyle les Africaines & les Chinoiſes, ainſi qu'elle reçoit les Flamandes, les Provençales & les Franc-comtoiſes.

Bibliotheque univerſelle des Dames.

Les éditeurs de cette bibliotheque nous promettent tout ce qu'une femme peut & doit ſavoir, dans des livres qui pourront être contenus en une caſſette de dix-huit pouces quarrée. Voilà les limites des connoiſſances féminines.

Je crois qu'on pourroit les rétrécir encore, & que nos femmes en ſeroient infiniment plus aimables ; mais alors, où en ſeroit la ſouſcription, & de quoi vivroient nos galants bibliothécaires? Laiſſons les donc publier leurs ſavantes inſtructions, & donner à nos belles dames une légère encyclopédie entrepriſe pour elles, & ornée ſéparément de leur nom ; ce qui a l'air d'une dédicace pour chacune d'elles, puiſqu'elles voyent leur nom imprimé à la tête de chaque volume ; & comment ne payeroit-on pas cette jouiſſance ?

Je recommande ſur-tout à nos inſtitu-

teurs de ne pas oublier de leur enſeigner la partie de géographie qui regarde la côte de Malabar, où la veuve chérie ſe brûle ſur le tombeau de ſon mari ; la Chine, où l'on briſe les pieds des femmes pour les rendre mignons ; la Georgie, la Circaſſie, la Mingrelie, où la nature déploye après elles toutes ſes richeſſes, & où l'on les mene au marché ; la Turquie, où elles ſont eſclaves & ceſſent d'avoir une ame ; la Ruſſie, où les coups ſont les preuves les moins équivoques de la tendreſſe qu'on a pour elles ; & je conſeille à nos belles dames, après avoir orné leur eſprit de toutes ces brillantes connoiſſances, de ne pas abandonner Paris pour courir le monde ; car je les préviens en ami vrai, qu'elles ne gagneroient pas au change, fut-ce en Suiſſe, fut-ce en Allemagne, fut-ce même en Italie ; voilà pourquoi Paris fait le patriotiſme de la plupart des Françoiſes.

O bibliotheque de dix-huit pouces en quarré, tu manquois au génie inventeur de notre ſiecle ! mais il a trouvé enfin cette rare

rare & neuve combinaiſon dont s'applaudiſſent les éditeurs & le libraire. Oh! que les femmes vont être ſavantes!

Je ne ſais ſi cette encyclopédie de dix-huit pouces conviendra à la ſenſible Angloiſe, à la nerveuſe Allemande, à la brûlante Eſpagnole; mais beaucoup de petites créatures, ſans énergie, ſans force, qui veulent tout apprendre en courant le monde, la logeront facilement dans leur tête.

Malgré cette bibliotheque univerſelle, il eſt toujours permis aux femmes de ne point ſavoir l'orthographe, mais à condition qu'elles mettront de l'eſprit dans leur ſtyle; très-peu y manquent.

Plaintes d'Académiciens.

ILS vous diſent que le regne des lettres paſſe de jour en jour; que la décadence eſt totale, & il en eſt peud'entr'eux qui ne prennent ces réflexions chagrines pour des vérités inconteſtables. L'académicien veut dire

ſeulement qu'on ne penſe pas aſſez à lui. De-là ces lamentations qui ne ſont que le cri de l'amour-propre, mécontent ou humilié : c'eſt toujours un gémiſſement ſur *la perte du goût*. Eh! qui gémit ainſi? Des hommes qui ne ſont rien de remarquable, ou des pareſſeux qui voudroient qu'on honorât encore leur oiſive nullité.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le folliculaire tançant l'académicien, en dit tout autant de ſon côté ; cela termine ſon extrait ou ſa page, & comme ces jérémiades littéraires prêtent à l'amplification, académiciens & folliculaires ne négligent pas ces moyens qui les conduiſent à ſi peu de frais au bout d'un diſcours ou d'un extrait.

Le premier venu, qui prendra la plume dans le mercure ou dans un journal, appellera *barbouilleur* la majeure partie de ceux qui écrivent, & en traçant ce mot, il ne ſera aucun retour ſur lui-même.

L'académicien & le folliculaire prennent donc abſolument le même ton. Je l'ai ſouvent remarqué. Vous les diſtinguerez à leurs gémiſſemens éternels, ſur cette

prétendue décadence du goût ; ils oppoſeront éternellement les écrivains antérieurs aux écrivains qui naiſſent & qui n'ont point encore fourni leur carriere. Vous voyez que les gens de lettres, malgre leur eſprit, reſſemblent aux autres hommes ; ils ſe plaignent amérement de leurs rivaux, pour faire entrevoir qu'ils ont un mérite particulier.

Le ſtyle néanmoins eſt viſiblement perfectionné de nos jours. Il s'éloigne enfin du ſtyle académique, introduit par d'*Alembert* : ce fût lui qui gâta pluſieurs écrivains, notamment mon cher *Thomas*, qui perdit ſon allure naturelle pour en prendre une forcée. Ce ſtyle eſt ſans contredit le plus mauvais de tous. Il eſt adopté par ceux qui voulurent faire leur cour au *Secrétaire de l'Académie*. Or c'étoit une ſinguliere prétention que de ne vouloir ſe faire lire qu'à force de ſubtilités, de contourner les expreſſions & d'habiller les penſées les plus communes d'une forme épigrammatique. Enfin le public fit juſtice un jour de ce mauvais ſtyle, & ſiffla le

Secrétaire. L'eſprit de l'art ne vaudra jamais l'eſprit de la nature, qui eſt ſimple & uni.

Le public ſiffleroit bien plus haut, s'il étoit témoin du *prononcé* que ſe permettent tant d'hommes qui n'ont aucune renommée, paſſé les bornes de leurs journaux, de leurs coteries, de leur ſalle académique ou de leur lycée. L'homme impartial & franc qui ſe donne la peine de lire, & qui examine au lieu de fronder, eſt perpétuellement révolté de ces ſentences que dicte l'égoïſme le plus vain & le plus ridicule.

Dans une écurie il y a des chevaux de parade, des chevaux courans & des roſſes; il en eſt de même de l'Académie françoiſe; mais parmi les critiques de toute eſpece, en eſt-il un ſeul qui ſe diſtingue aſſez éminemment pour faire adopter ſes jugemens?

Rameau.

J'AI connu dans ma jeuneſſe le muſicien Rameau ; c'étoit un grand homme ſec & maigre, qui n'avoit point de ventre, & qui, comme il étoit courbé, ſe promenoit au Palais royal toujours les mains derriere le dos, pour faire ſon à-plomb ; il avoit un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque. Il paroiſſoit être de difficile humeur. A l'exemple des poëtes, il déraiſonnoit ſur ſon art.

On diſoit alors que toute l'harmonie muſicale étoit dans ſa tête ; j'allois à l'opéra, & les opéra de Rameau (excepté quelques ſymphonies) m'ennuyoient étrangement. Comme tout le monde diſoit que c'étoit-là le *nec plus ultrà* de la muſique, je croyois être mort à cet art, & je m'en affligeois intérieurement, lorſque Gluck, Piccini, Sacchini, ſont venus interroger au fond de mon ame mes facultés en-

gourdies ou non remuées. Je ne comprenois rien à la grande renommée de Rameau : il m'a semblé depuis que je n'avois pas alors un si grand tort.

J'avois connu son neveu, moitié abbé moitié laïque, qui vivoit dans les cafés, & qui réduisoit à la mastication tous les prodiges de valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouemens de l'héroïsme, enfin tout ce que l'on faisoit de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avoit d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

Il prêchoit cette doctrine avec un geste expressif & un mouvement de mâchoire très-pittoresque ; & quand on parloit d'un beau poème, d'une grande action, d'un édit, tout cela, disoit-il, depuis le maréchal de France jusqu'au savetier, & depuis Voltaire jusqu'à Chabanes ou Chabanon, se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche, & accomplir les loix de la mastication.

Un jour, dans la conversation, il me dit, mon oncle musicien est un grand

homme, mais mon pere violon étoit un plus grand homme que lui; vous en allez juger : c'étoit lui, qui ſavoit mettre ſous ſa dent! Je vivois dans la maiſon paternelle avec beaucoup d'inſouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de ſentineller l'avenir; j'avois vingt-deux ans révolus, lorſque mon pere entra dans ma chambre, & me dit : — Combien de tems veux-tu vivre encore ainſi, lâche & fainéant? il y a deux années que j'attends de tes œuvres; ſais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étois pendu & que j'avois un état? — Comme j'étois fort jovial, je répondis à mon pere : — C'eſt un état que d'être pendu; mais comment fûtes-vous pendu, & encore mon pere? — Ecoute, me dit-il, j'étois ſoldat & maraudeur; le grand prévôt me ſaiſit & me fit accrocher à un arbre; une petite pluie empêcha la corde de gliſſer comme il faut, ou plutôt comme il ne falloit pas; le bourreau m'avoit laiſſé ma chemiſe, parce qu'elle étoit trouée; des houzards paſſerent, ne me prirent pas encore ma chemiſe, parce qu'elle ne

valoit rien, mais d'un coup de ſabre ils couperent ma corde, & je tombai ſur la terre ; elle étoit humide : la fraîcheur réveilla mes eſprits ; je courus en chemiſe vers un bourg voiſin, j'entrai dans une taverne, & je dis à la femme : ne vous effrayez pas de me voir en chemiſe, j'ai mon bagage derriere moi : vous ſaurez.... Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un ſou & une chopine de vin. Ma chemiſe trouée diſpoſa ſans doute la femme de la taverne à la commiſération ; j'écrivis ſur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui grand ſpectacle donné par le fameux Italien ; les premieres places à ſix ſous, & les ſecondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derriere une tapiſſerie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemiſe en morceaux ; j'en fis cinq marionnettes, que j'avois barbouillées avec de l'encre & un peu de mon ſang, & me voilà tour-à-tour à faire parler mes marionnettes, à chanter & à jouer du violon derriere ma tapiſſerie.

J'avois préludé en donnant à mon violon un ſon extraordinaire. Le ſpectateur accourut, la ſalle fut pleine ; l'odeur de la cuiſine, qui n'étoit pas éloignée, me donna de nouvelles forces ; la faim, qui jadis inſpira Horace, fut inſpirer ton pere. Pendant une ſemaine entiere, je donnois deux repréſentations par jour, & ſur l'affiche point de *relâche*. Je ſortis de la taverne avec une caſaque, trois chemiſes, des ſouliers & des bas, & aſſez d'argent pour gagner la frontiere. Un petit enrouement, occaſionné par la pendaiſon, avoit diſparu totalement, de ſorte que l'étranger admira ma voix ſonore. Tu vois que j'étois illuſtre à vingt ans ; & que j'avois un état ; tu en as vingt-deux, tu as une chemiſe neuve ſur le corps ; voilà douze francs, ſors de chez moi.

Ainſi me congédia mon pere. Vous avouerez qu'il y avoit plus loin de ſortir de-là que de faire *Dardanus* ou *Caſtor & Pollux*. Depuis ce tems-là je vois tous les hommes coupant leurs chemiſes ſelon leur génie, & jouant des marionnettes en

public, le tout pour remplir leur bouche. La maſtication, ſelon moi, eſt le vrai réſultat des choſes les plus rares de ce monde. Le neveu de Rameau, plein de ſa doctrine, fit des extravagances & écrivit au miniſtre, pour avoir de quoi maſtiquer, comme étant fils & neveu de deux grands hommes. Le St. Florentin qui, comme on ſait, avoit un art tout particulier de ſe débarraſſer des gens, le fit enfermer d'un tour de main, comme un fou incommode, & depuis ce tems je n'en ai point entendu parler.

Ce neveu de Rameau, le jour de ſes noces, avoit loué toutes les vieilleuſes de Paris à un écu par tête, & il s'avança ainſi au milieu d'elles, tenant ſon épouſée ſous le bras: *Vous êtes la vertu*, diſoit-il, *mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent.*

Rameau, rendant viſite à une belle dame, ſe leve tout à coup de deſſus ſa chaiſe, prend un petit chien qu'elle avoit ſur ſes genoux, & le jette ſubite-

ment par la fenêtre d'un troiſieme étage. La dame épouvantée : — Eh que faites-vous, Monſieur ! — *Il aboye faux*, dit Rameau en ſe promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avoit été déchirée.

Rameau ne pût jamais faire entendre à Voltaire une note de muſique, & celui-ci ne pût jamais lui faire comprendre la beauté d'un de ſes vers ; de ſorte qu'en faiſant un opéra enſemble, ils en vinrent preſqu'aux mains, tout en parlant d'harmonie. L'oreille la plus ingrate à toute muſique, fut celle de Voltaire ; il a oſé cependant en parler. La peinture n'exiſtoit pas plus pour lui : conſolez-vous, vulgaires mortels !

Chaiſe de poſte.

VOYONS le monde, s'il eſt poſſible, avant d'en ſortir ; la plus heureuſe des inventions eſt *la chaiſe de poſte*. Je n'ai jamais pu envier aux riches que ce ſeul avantage.

Grace aux beaux chemins que l'intelligence du Miniſtere a fait pratiquer dans toute l'étendue du Royaume, coupé comme un damier, le faquin qui a de l'or, incruſté dans ſa chaiſe, eſcorté de ſon Jocquet, s'en va légerement étaler les graces de ſon individu juſques dans les pays étrangers ; il viſite le Hollandois & l'Allemand au milieu de leur brandevin, de leur pipe & de leur tabac, mâchant lugubrement du cochon ſalé, de la *choucroute*, du beurre & du fromage : voilà tout ce qu'il obſerve, & il revient en s'écriant qu'il eſt mort de faim dans ces pays, parce qu'il n'a pas tâté de vingt mets, tous plus exquis les uns que les autres ; il revient au milieu des plaiſirs qui fourmillent dans la capitale, bien réſolu à ne la pas quitter.

Pourquoi la chaiſe de poſte appartient-elle plutôt à un faquin qu'à un homme éclairé ? Voyager à pied, c'eſt voyager comme Thalès & Rouſſeau, mais de nos jours cela devient impraticable : la chaiſe de poſte s'arrête à volonté & franchit ra-

pidement ce qui ne mérite pas d'être vu; oh ! qu'il eſt doux, ratatiné dans un enclos commode, de ſe rendre obſervateur, tantôt d'une ville, tantôt d'un village. De tous les états de la vie, celui de voyageur eſt le plus fécond en plaiſirs purs & nouveaux. — Je ſuis heureux lorſque je voyage ; ma tête s'illumine, & tous les livres alors me ſemblent froids & faſtidieux.

Le projet de faire voyager commodément & en poſte les commerçans & les curieux, qui déſireroient ſe porter d'un endroit du Royaume à un autre, étoit bon, mais ce projet a été gâté par la ſtructure des turgotines, par la négligence & l'avidité du régime. Voilà ce qu'amène un privilége excluſif. Il ne faut point avoir recours, s'il eſt poſſible, aux meſſageries royales ; les plaintes les mieux fondées ſont toujours en pure perte.

Le goût a banni des voitures actuelles l'or & l'argent ; il a prononcé plus hautement qu'une loi ſomptuaire. La peinture & les vernis les décorent ſeuls ; la main

induſtrieuſe du menuiſier leur a donné l'élégance, le ſellier n'a rien négligé dans les parties en cuir, & par l'invention des reſſorts doux, pliants & ſolides, le ſerrurier eſt monté juſqu'aux rang des artiſtes. On a donné au ſiége des ornemens drapés, frangés; il eſt ample, doux, varié en couleur. Le cocher peut dormir ſur ce ſiége, comme ſur un lit, en attendant ſon maître.

Leur commodité eſt égale à leur magnificence : nous avons adopté les voitures angloiſes, mais nous avons ſu les recréer : les nôtres ſont beaucoup plus légeres, & au lieu de ces grandes berlines lourdes & peſantes, qui ſembloient faites pour rouler toute une penſion, nous avons des voitures agréablement coupées pour l'œil, & d'une ſolidité égale à leur légéreté.

La caiſſe eſt montée très-haut, & le ſiége pour le cocher eſt encore plus élevé. Le conducteur ſe trouve au niveau de l'entreſol des maiſons; tant pis pour lui s'il n'a pas fait ſon teſtament ou ſon apprentiſſage ſous un maître habile qui lui

ait enſeigné à ſe tenir ferme ſur ce haut ſiége. A la premiere apparition de ces voitures, nous tremblâmes pour le cocher, & nous craignions qu'au moindre choc il ne fût, par la loi de la force centrifuge, lancé par terre à vingt pieds de ſa voiture; mais ſoit que l'élévation faſſe diſparoître le péril, ſoit que les cochers ſoient plus fermes & plus habiles, ils perdent moins la tête, quoique la leur approche viſiblement de la hauteur des lanternes publiques, dites réverberes.

On a proſcrit, autant qu'on l'a pu, ces maudites voitures, tellement ferrées, qu'elles jettoient un bruit de ferraille très-monotone & très-mauſſade : c'étoit une biſarrerie révoltante ; l'oreille étoit fatiguée par ces ſons déſagréables & importuns : aujourd'hui l'on n'entend plus que le roulement inévitable. Si l'on pouvoit proſcrire abſolument toutes les glaces, dont les inconvéniens ſont ſi dangereux, pour laiſſer les portières tout en bois, j'applaudirois à cette heureuſe réforme : je donnerois auſſi ma voix pour que les

marche-pieds, qui ſe replient & ſe referment en-dedans, n'euſſent plus lieu. L'impatience ne s'en accommode guère, & je voudrois que le génie ſubſtituât à la place quelqu'autre invention. Il eſt nombre de cas où il eſt plus qu'imprudent de ſe trouver enfermé, & de dépendre de la preſteſſe d'un laquais.

Sous le Roi Robert, c'étoit une grande entrepriſe d'aller à ſoixante lieues de chez ſoi. On faiſoit ſon teſtament, & l'on ſe diſpoſoit à mourir. On s'attroupoit autour d'un homme qui revenoit de cent cinquante lieues, & cela paroiſſoit auſſi admirable que de notre tems les voyages du Capitaine Cook.

Aujourd'hui l'on délivre des chevaux de poſte à toute heure. L'intempérie des ſaiſons n'arrête point les poſtillons aux culottes de peau étroites, & qui montrent la forme de leurs feſſes à toutes les belles dames qui courent la poſte : leur bel œil ſemble ne rien voir, & leur oreille ne point entendre les juremens qui conſtituent l'éloquence des grands chemins.

On

On voyage ſans néceſſité, ſans affaires, ſur le plus léger prétexte. Le royaume eſt percé en tout ſens, & ces belles routes, peut-être trop larges en beaucoup d'endroits, & trop peu ménagées, offrant une multitude de points de communication, les correſpondances ſe multiplient de ville à ville, de province à province.

On peut, ſans être riche, jouir à peu près de tous les plaiſirs qui appartiennent à l'opulence; mais cette ſorte d'égalité ceſſe quand il faut voyager. Une bonne berline angloiſe, chargée de toutes les choſes commodes, qui s'arrête & qui part quand on veut, eſt bien différente de ces voitures de meſſageries, où une malle vaut mieux qu'un homme pour les conducteurs, & ſemble bien plus précieuſe.

Quand on a mille louis d'or, la dépenſe la plus agréable, c'eſt de voyager trois en poſte. On économiſe près d'un tiers de cette façon : mais ſe convenir trois parfaitement, ces ſortes de rencontres ſont rares.

Les chevaux de poſte ſont inceſſamment

ſous la main du Miniſtere, qui peut les arrêter à la minute : on ſent que cette police ſage eſt un frein pour le crime, & que la ſûreté de l'État peut dépendre quelquefois de cette exacte vigilance.

Répétons le ſage conſeil de Cicéron à ſon fils ; c'eſt de ne jamais trouver ridicule ni repréhenſible les uſages étrangers, de conſidérer qu'en général ils tirent leurs ſources de la néceſſité du climat, du Gouvernement, ou de quelqu'autre cauſe inconnue aux voyageurs qui les condamnent.

Ainſi, quand un Pariſien ſe propoſe ce qu'on appelle le *tour de l'Europe*, il faudroit qu'il eût l'eſprit aſſez formé pour pouvoir recueillir, par ſes propres obſervations, le fruit de ſes voyages ; car rien ne rend plus ſot, pour le reſte de la vie, qu'un voyage prématuré : il fait au moral le tort que le mariage précoce fait au phyſique.

Un laquais gagna un jour quarante mille écus à la loterie ; il monte chez ſa maîtreſſe & lui dit : — Madame, j'ai

de l'argent, je ne ſuis plus à vous; je vais ſatisfaire une envie que j'ai depuis long-temps, celle de voyager. — Toi, mon pauvre garçon! — Oui madame; il faut que je voie l'Italie, la Hollande & l'Angleterre dont je vous ai tant entendu parler. — Mais, mon cher, tu es fou; place ton argent en rente viagere comme font les gens ſenſés, & vis tranquillement. — Non madame, je crains qu'on ne me faſſe banqueroute; il faut que je voyage & que je m'inſtruiſe.

Le laquais prend un valet de chambre, un cuiſinier, trois domeſtiques; & ſachant comment on ſervoit les autres, il n'étoit pas mal ſervi.

Il fait ſes voyages, & laiſſe preſque tout ſon argent ſur les routes. Il ſe trouve à ſon retour à Bologne ſur mer; là il compte ſes finances dans une hôtellerie; & voyant qu'il n'a plus que cent louis d'or, il appelle l'aubergiſte, & lui dit: *mettez à ma table ſix couverts de plus.*

Il s'aſſied. Ses gens l'environnoient aſſez étonnés. Faites monter mon cuiſi-

nier, dit-il. Le cuisinier monte. Alors il hausse la parole, & leur dit : mes amis, mettez-vous à table avec moi : voici vos gages ; cherchez une condition, & si vous en trouvez une bonne pour moi, vous me ferez plaisir de me l'indiquer. Mon rôle est fini avec mon argent. J'étois un valet ; je le redeviens, il n'y a point de mal à cela. J'ai voyagé comme auroit fait le fils d'un financier. Je suis content ; & je parlerai présentement des pays étrangers tout aussi bien que ceux qui narrent à table leurs voyages.

Ecusson.

ENSEIGNE de cuivre représentant trois fleurs de lys que les notaires ou faiseurs d'actes placent à leurs portes au milieu de leurs grilles. On se plaint généralement aujourd'hui de leur précipitation & de leur étourderie : si les actes qu'ils font payer bien cher étoient bons & bien faits, ils pourroient dire à ceux qui se plai-

gnent, *on vous en donne pour votre argent*; mais non, tel acte coûte mille écus, & il ne vaut rien; il en réſulte des procès.

C'eſt un métier fort lucratif, car on eſt très-empreſſé à l'embraſſer: les boutiquiers & artiſans jettent leurs enfans, dès l'âge de quinze ans, dans ces études-là; ces jeunes gens attendent dix-huit à vingt années, & lorſqu'ils ſont enfin maîtres-clercs, de-là à la charge, il n'y a qu'un pas.

Le notaire cede, c'eſt-à-dire, vend, le plus cher qu'il peut, le fond de ſa boutique, montrant en perſpective à ſon ſucceſſeur, les *directions tant nées qu'à naître*; car voilà le plus beau fleuron de leurs couronnes: plus un notaire a de *directions*, plutôt il eſt riche. Le notaire vétéran ſe borne alors à faire ce qu'on nomme *des affaires*.

La charge des notaires eſt d'une cherté effroyable; elle paſſe cent mille écus: il eſt évident qu'on ne donne point une pareille ſomme pour des profits modérés; auſſi pluſieurs notaires ne ſont plus au vrai

que des marchands d'argent, des courtiers, des entremetteurs : quelques-uns ſe ſont rendus coupables de délits, qui intéreſſent l'ordre public, comme de grater les actes, de faire des minutes antidatées, &c.

Les actes ſont certainement les objets les plus importans de la ſociété. La certitude de la propriété, la jouiſſance paiſible, en un mot le bonheur de la vie des propriétaires dépendent d'un mot ſouvent mal placé, ou mal à propos introduit dans un acte.

Le bavardage, le galimathias, les amphibologies, ſont la ſource de mille procès, & font gagner les procureurs, camarades des notaires, pourvu toutefois que ceux-là amenent dans leur boutique de fortes *directions*. Le notaire ſait les faire durer, & ſa fortune eſt faite ; celui qui ſait ſe lier avec les procureurs les plus diaboliques, métamorphoſe bientôt ſes ſabots & ſa beface en quarante, cinquante, ou même quatre-vingts dix mille livres de rente ; & alors il paſſe à un autre ſa

charge lucrative, & dont le prix s'accroît de jour en jour.

Les notaires en défaut ne font plus de voyage en Hollande ; ils ſe brûlent la cervelle dans leur lit, ou ſe coupent le col au haut d'une gouttiere. On ſe ſouvient du notaire Deshayes, condamné à être pendu, mais qui s'eſcamota de maniere qu'on ne pendit qu'un mannequin.

Les charges de notaire paſſent cent mille écus, comme je l'ai dit; ainſi, quand trois notaires ſont aſſemblés, ils forment un million. Au bout de ſept à huit années *ils ont fait leurs orges*, ſuivant l'expreſſion du peuple ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe retirent avec une fortune opulente, & ils ſont encore imberbes ; ce que c'eſt que de fraterniſer ſi bien avec l'agiotage moderne !

Quelle joie pour le notaire qui ne veut pour gendre que des notaires, qui marie ſes quatre filles à des notaires, qui veut que ſon fils, que ſon neveu ſoient notaires ! il voit un million & demi à ſa table rien qu'en tabellionage.

Comment ces charges ont-elles plus

que triplé en moins de vingt années ? Les gains ſont donc conſidérables ? Et voilà cent treize individus qui, l'un portant l'autre, doivent prélever ſur le public une aſſez jolie ſomme ! Cent treize notaires avec des charges de cent mille écus, & qui paſſent rapidement de main en main ! O pauvre peuple, c'eſt toi qui ſupportes le contre-coup de toutes ces charges !

Emprunteur.

TEL emprunte comme un gouvernement tant qu'on veut lui donner, laiſſant à l'avenir, & au vague des événemens, le jour où il rendra ; il endort ceux à qui il parle, leur fait des promeſſes illuſoires ; & ſe rabat à la moindre ſomme, quand il lit ſur le viſage de l'intercédé quelque nuage contraire.

Suivez-le ; il court tout le matin, il entre dans vingt maiſons ; il en a trouvé quatorze d'inexorables, mais ſix lui ont donné. Cet emprunteur a un ton de voix

gémiſſant ; il ſe lamente ſans ceſſe, ſe plaint de la dureté des hommes, & ſoutient qu'il n'y a plus d'humanité ni de vertu ſur terre que dans le cœur de la dupe, qui lui tend un louis d'or ; car après en avoir demandé dix, il ſe contente de vingt-quatre livres.

Il baiſſe ſubitement ſes prétentions, quand on défend courageuſement ſa bourſe, & au milieu de ſa rhétorique plaintive & de ſa morale miſanthropique, il ne vous taxe qu'à un petit écu. Cet emprunteur doit ainſi cinquante mille francs en petits écus & en pieces de douze ſous ; c'eſt un mendiant ſouple & hardi dont le front ne rougit point, & qui, aguerri à ces demandes journalieres, obtient par des phraſes importunes, & par une déclamation menſongere, ce qu'on devroit lui refuſer ſans miſéricorde.

Ce vil métier ne peut s'exercer qu'à Paris, parce que c'eſt dans cette ſeule ville qu'un comédien de cette eſpece a la facilité de répéter cent fois ſon rôle ſans être démaſqué d'abord, ſoit en changeant

de maiſon, ſoit en haranguant les perſonnes ſelon leur caractere : il aſſocie ſa femme à cet emploi ambigu ; celle-ci larmoye chez le marchand d'étoffe pour ſix aulnes de taffetas, tandis que le mari jérémiſe chez l'horloger, car quand on veut prêter une montre à ce lamentateur, il l'accepte ſans difficulté, & la porte ſoudain au mont de piété.

Il faut qu'il ait un Taliſman en poche. Vous lui entendrez répéter les mêmes paroles; elles lui réuſſiſſent partout, & preſque toujours. Ecoutez bien ; il ne lui faut plus qu'un léger ſecours pour ſortir d'embarras ; ſes meubles ſont ſaiſis, les huiſſiers environnent ſa maiſon; mais ſes meubles, comme s'ils étoient gardés par des fées ou par des génies inviſibles, ne s'enlevent point, malgré toutes les ſentences qui ont pluſieurs années de dattes, & les *référés*, qui tous échouent.

Comment arrête-t-il d'une main la horde des huiſſiers, en tendant l'autre inceſſamment à tous ceux qu'il rencontre ? Oh ! c'eſt qu'il reſſemble à un autre

emprunteur qui doit beaucoup, & à qui l'on prête toujours. Tous deux ſemblent inſaiſiſſables, tous deux annoncent l'ordre prochain, & augmentent leurs dettes; tous deux perſuadent qu'ils vont être bientôt dans la ſituation la plus brillante, & ils empirent; tous deux trouvent de l'argent avec de belles paroles; tous deux enfin attendent le jugement dernier pour liquider leurs affaires; ce ſera en effet le jour où ils ſatisferont leurs créanciers.

Pourtraire.

QUAND vous débarquez à Canton, un Chinois vient, vous regarder fixement, & vous dit, je vous rapporterai votre portrait demain : ſa mémoire forte ſaiſit tous vos traits; elle vous a peint & vous êtes reſſemblant. Ces peintres ne ſont pas quinze fois ſix heures à vous examiner, à vous ennuyer; ils ne vous tiennent pas dans une attitude gênante, qui vous moleſte & qui vous endort. Voilà une maniere de peindre très-heureuſe.

Quelle ſeroit commode, aujourd'hui que tout le monde ſe fait pourtraire & graver, qui pis eſt ! Point d'avocat qui ne ſe faſſe peindre modeſtement en Cicéron ; point d'auteur qui ne veuille que ſon air de tête repréſente Apollon ; point de prince ſur-tout qui n'exige dans ſon portrait, non ſeulement la majeſté, la dignité, mais quelque choſe, s'il étoit poſſible, au-deſſus de l'humain.

Un graveur homme d'eſprit, & qui faiſoit commerce d'eſtampes, vendoit les princes pendant leur vie & les auteurs après leur mort. Il diſoit d'une planche gravée : *il faut ſe dépêcher de tirer, car le prince ne vivra pas long-temps.*

Si vous voulez voir une collection curieuſe, allez chez M. Pujos. Là, vous trouverez une foule de têtes d'auteurs, mais très-peu de ſpirituelles ; vous y verrez Monteſquieu ſans décoration, & M. Blin avec un *cordon bleu*. M. Pujos a voulu tranſmettre au ſiecle ſuivant toutes les phyſionomies de ceux qui ont manié la plume ; elles ſont d'une rare reſſem-

blance ; mais comme le diſoit fort bien une femme célebre, *le défaut des gens d'eſprit, c'eſt de manquer d'eſprit.* Le talent eſt tout autre choſe : plus un homme a de talent, moins il a d'eſprit en général.

Tous ces portraits ſont paiſiblement entaſſés les uns ſur les autres, repoſent fraternellement dans le même carton, tandis que les originaux, en proie à la rivalité, ſe fuyent, s'évitent, & tourmentés par les accès de l'amour-propre, ſe livrent les combats qu'inſpire le fol amour d'une fauſſe gloire.

Il y a en Europe cent-trente-ſix millions d'hommes, & dans ce nombre ſont au plus trois cent cinquante penſeurs qui s'occupent du bonheur de l'eſpece : on diroit que les gens de lettres abondent à Paris ; pluſieurs il eſt vrai uſurpent ce titre, mais de fait il n'y a pas vingt-cinq écrivains dans la capitale qui ſuivent la carriere habituellement ; la carriere littéraire n'eſt battue que par un très-petit nombre d'auteurs ; je parle de ceux qui

alimentent le public de productions ſuivies, utiles ou intéreſſantes, car on n'eſt pas auteur pour avoir fait, dans le cours de ſa vie, un madrigal ou une tragédie, un logogriphe ou une nouvelle hiſtorique, ou pour avoir traduit un roman, car on fait un traducteur en ſix ſemaines. La pareſſe ſaiſit ceux qui ont obtenu quelque choſe, & ils décorent leur nullité ou leur ſéchereſſe des mots du renard de la fable.

On peut faire honneur à ces gens de lettres peu nombreux, de pluſieurs améliorations récentes, & qui en préparent d'autres plus importantes. C'eſt à la ſuite des bons principes que naiſſent les idées génératrices faites pour s'emparer des têtes ſaines & des cœurs droits ; & il y en a par-tout, ainſi que l'ont prouvé les aſſemblées provinciales.

Assemblée provinciale.

L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE de l'Isle de France s'est tenue à Melun. Les scéances ont donné de bons mémoires, & c'est une époque heureuse, que celle qui a enfin réuni les lumieres de plusieurs têtes dispersées. Nous sommes plus riches que nous ne comptions en hommes véritablement instruits & en généreux citoyens. On a vu des personnes d'un rang distingué offrir ce patriotisme populaire, qui sembloit être le partage de la classe souffrante & mitoyenne. On a entendu des nobles plaider la cause des roturiers ; on a vu des connoissances politiques dans des personnes qui jadis dédaignoient ces matieres importantes. Enfin des études graves ont succédé à ce ton de frivolité qu'on s'obstinoit à prendre pour le ton national. Ces nouvelles idées préparent les plus heureux changemens, & les générations suivantes béniront le jour où la communica-

tion des vues politiques s'eſt établie ſolemnellement.

L'Agriculture n'a jamais perdu ſa nobleſſe ; mais il étoit tems de démontrer aux êtres nuls qu'on peut être agriculteur & gentilhomme ; & que c'eſt à ceux qui poſſedent les terres à les couvrir de cette induſtrie, qui honore la nature humaine, induſtrie particuliere que le payſan, dans ſon indigence, avoit pu ſoupçonner ſans doute, mais non déployer à ſon gré : on ne diſputera point à la nobleſſe ſa prééminence, lorſque dans ſes divers domaines elle aura rendu la terre floriſſante & ſuperbe.

Ce genre de gloire, qui l'aſſimilera aux anciens patriarches, aux Rois grecs célébrés par Homere, & à ces fiers Romains qui jetterent les fondemens de la conquête de l'univers, vaudra bien la ſtérile gloriole à laquelle ſe ſont condamnés nos nobles de traîner une épée dans une triſte garniſon, de jouer aux cartes, & de mener des femmes au ſpectacle.

Heures

Heures des repas.

Les paveurs, les maçons, les tailleurs de pierres, dînent toujours à neuf heures du matin. Louis XIV dînoit à midi, comme on fait encore dans les colléges & dans les provinces. Il y a trente ans on ſe mettoit à table à une heure ; aujourd'hui on ne dîne qu'à trois heures & demie. Jadis on mangeoit deux par deux ſur une même aſſiette, & les amans buvoient dans le même vaſe ; aujourd'hui chacun a ſon aſſiette ; mais la politeſſe du maître & de la maîtreſſe du logis conſiſte à ſavoir prier leur monde de maniere que telle femme ſe trouve avec ſon amant. On ſoupe à onze heures & demie ; on fait des viſites à dix heures du ſoir ; c'eſt le tems de la ſociété : les femmes veillent & fuyent les rayons du ſoleil.

Le dormant du quinzieme ſiecle eſt remplacé par un plateau immobile, mais

ce plateau eſt favorable ; il diſpenſe de ces plats énormes qu'on appelloit pieces de réſiſtance : des plats légers circulent autour de la table ; on voit donc la décoration du deſſert à travers la fumée du potage.

Il y a ſur nos tables, pour le deſſert, décoration d'été & décoration d'hiver ; au mois de janvier on voit les décorations givrées, mais ce givre eſt artificiel, & il ſe fond à la chaleur, ainſi que celui de la Nature. J'ai vu, ſur une table de douze pieds, une rivière dégeler, les arbres verdir, les fleurs éclorre, & le printems naître avec ſa robe verte.

Le ſablé des deſſerts ! Pouvoit-on imaginer la puérilité d'un tel luxe ? Ce ſablé eſt compoſé de la poudre de marbre blanc : on teint ce marbre de toutes manieres. Il faut qu'un officier ſoit ſableur ; s'il ne connoît pas les décorations de tables, il n'eſt pas reçu.

La ſociété ne ſera bien perfectionnée à Paris, que lorſque l'heure des repas ſera à ſix heures du ſoir, & celle des ſpecta-

cles à neuf. C'eſt alors qu'on pourra ſe livrer à des occupations ſuivies, & marier le travail & le plaiſir.

Parterres aſſis.

Tous les parterres ſont aſſis préſentement, excepté celui de l'opéra. De même qu'il y a eu des diſputes tacticiennes ſur l'*ordre mince* & *l'ordre profond*, de même on a beaucoup diſputé ſur le parterre debout ou aſſis. Les auteurs, les gens ſenſés, les véritables amateurs de l'art, ſont pour le parterre aſſis; mais ſi les banquettes ſont étroites & incommodes, ſi l'eſpace que tient un homme eſt meſuré de maniere qu'il lui ſoit interdit d'avoir les cuiſſes un peu longues, il vaudroit beaucoup mieux un parterre debout, pourvu qu'on y pût flotter à ſon aiſe.

Lorſqu'on a fait ſubitement paſſer le prix des places, ſur les deux théâtres, de vingt ſous à quarante-huit ſous (& per-

ſonnne n'a réclamé pour le public), on auroit dû être plus attentif dans la conſtruction eſpacée des banquettes, mais le public à Paris n'a point de repréſentans. Il faut de longs murmures pour faire tomber les plus petits abus. Nos parterres n'ont pas encore la commodité qu'ils devroient avoir. N'eſt-ce donc pas aſſez de payer quarante-huit ſous & d'appercevoir autour de ſoi des bayonnettes ? Quand le comédien & le miniſtere ſont ſatisfaits, pourquoi le ſpectateur ne le ſeroit-il pas, en ayant la permiſſion de ſe placer à ſon aiſe, & d'étendre ſes jambes ſans éprouver de gênes douloureuſes ?

Ces parterres nombreux de cinq à ſix cens perſonnes ſont exactement ſous la clef : on n'entre & l'on ne ſort qu'après le jeu de la ſerrure ; il faut frapper pour pouvoir ſortir. C'eſt encore-là une de ces ſervitudes incroyables auxquelles le public ſe ſoumet, & qui ont bien droit d'étonner l'étranger, car ſi le feu prenoit, il faudroit encore quelques minutes pour

briſer les portes. Les ouvreuſes ſont lentes à obéir au ſignal qu'on leur donne ; enfin, l'idée d'être enfermé ſous la clef & d'être environné de fuſils, détruit dans certaines ames tout l'effet de la comédie ; verrouiller ſix cens hommes ſous la main de trois femmes ! Que direz-vous, Anglois, Ruſſes, Allemans, Polonois ? parquer ainſi, dans un eſpace étroit, des auditeurs payans ! Le vrai n'eſt pas toujours vraiſemblable.

Il y auroit économie de temps à placer tous les ſpectacles dans un même endroit. Les acteurs y gagneroient, car les ſpectateurs ſe reverſeroient inceſſamment d'une ſalle dans une autre. La plupart ne veulent qu'employer quelques heures de loiſir, & le ſpectacle leur devient indifférent, pourvu que ce ſoit un ſpectacle.

Quand on arrive à un théâtre, & qu'il eſt plein, les diſtances qu'il faut franchir, pour ſe rendre à un autre, rebutent, & l'on perd tout-à-la-fois ſon tems & le plaiſir. En réuniſſant dans un même endroit

tous les théâtres, il n'y auroit qu'un quartier livré au tumulte, les autres seroient paisibles ; les fantassins ne tomberoient pas dans quatre ou cinq défilés de voitures ; on ne manqueroit jamais son coup, lorsqu'on voudroit s'amuser.

Le voisinage des théâtres enfin rendroit l'émulation plus vive ; mais pour perfectionner ce noble amusement, il faudroit encore détruire les priviléges exclusifs des troupes, & laisser à l'art sa liberté, sauf la censure morale des pieces, qui appartient de droit au gouvernement. Alors nous aurions des acteurs, & nous n'entendrions plus parler des *gentils-hommes ordinaires de la chambre*, singuliers personnages qui se trouvent mêlés, on ne sait pourquoi, à l'art des Corneille & des Moliere.

J'ai publié quelques mémoires à ce sujet lors de ma rixe avec les comédiens ; j'ai mêlé à ce procès comique des observations pleines de justesse, & qu'on n'a point écoutées.

Depuis que les parterres sont assis, ils

ſont plus bruyans, plus clamateurs que jamais ; ils exercent ſur les comédiens une ſouveraineté plaiſante qui les fatigue ; la lutte opiniâtre entre les acteurs & le parterre, devient un ſpectacle nouveau & curieux qui remplace celui qu'on attendoit. Le tapage ſe ſoutient pendant pluſieurs heures, & paroît ſatisfaire l'aſſemblée ; les gardes depuis peu ſont immobiles.

C'eſt ce même parterre qui acquitte la dette de la nation ; c'eſt lui qui accueille les héros & qui les récompenſe ; c'eſt lui qui a diſtingué le prince *Henri* ; c'eſt lui qui paye enfin un tribut authentique à chaque eſpece de talens. Le Roi de Suede arrive à l'opéra lorſqu'il étoit commencé ; le parterre fait baiſſer la toile & redemande l'ouverture.

Aucune nation n'eſt ſuſceptible de ces vives démonſtrations qui honorent tour-à-tour les hommes célèbres dans tous les genres. La ſenſibilité, l'enthouſiaſme, ſe communiquent dans un inſtant ; l'hommage eſt prompt, il n'eſt point médité :

aucun peuple n'a ſu récompenſer de cette maniere, ni ſur-tout avec autant de vivacité & de grace.

Il ſait créer les alluſions les plus fines & les plus délicates ; les tournures les plus ingenieuſes ſortent tout à coup de ces hommes aſſemblés ; c'eſt l'éruption d'un volcan ; les acclamations ne forment qu'une ſeule voix.

Si jamais peuple pouvoit le diſputer au peuple François, ce ſeroit le peuple d'Athènes. Au portrait du juſte, tous les yeux ſe fixent ſur Ariſtide. Quand Thémiſtocle après la bataille de Salamines, paroît à l'aſſemblée des Amphyctions, tout le monde ſe leve devant lui. Alexandre, au milieu de ſes conquêtes, & au faîte de la gloire, ambitionne le ſuffrage des Athéniens.

Préceptorat.

PRÉCEPTEURS, que vous êtes à plaindre, & que l'on eſt injuſte envers vous ! Si votre élève ne profite point de vos ſoins aſſidus, ſes parens en rejetteront la faute ſur vous ; ſi au contraire il fait des progrès, ſes parens les attribueront aux heureuſes diſpoſitions de l'enfant & point à votre mérite, à vos travaux, à vos efforts. Vous ſerez payés d'ingratitude, & votre élève & leurs parens aſpireront à ſe ſéparer de vous comme d'une nourrice, dont le nourriſſon eſt ſevré. Encore ſi vous étiez prêtre, les parens de votre diſciple s'emploieroient à vous faire avoir quelque pauvre canonicat, ou une place de chapelain, avec l'expectative d'une cure de village.

Le préceptorat bannal (c'eſt-à-dire celui qui va de maiſon en maiſon) n'a point les mêmes déſagrémens, mais il en a d'autres. Ses plus beaux ſuccès ne du-

rent que cinq ou ſix ans ; après quoi on eſt effacé par des concurrens qui auront le même ſort, & qui vont mourir à l'hôpital. Ces poſtes-là ne menent à rien de mieux.

Une place de précepteur eſt donc un triſte emploi, ſauf les exceptions ; mais ſans argent il eſt moralement impoſſible d'acquérir de l'argent dans aucun lieu de la terre, où l'argent monnoyé eſt connu.

Ex nihilo nil fit divinitùs unquam.

Il n'y a point de fermier de campagne qui n'ait d'avance dix mille francs tournois en uſtenciles de labourage, en chevaux, en bêtes de ſomme, en harnois, cochons, volailles, proviſions de vins, de bled, de lard, de vaſes de terre, de marmites, & un précepteur n'a que du latin en tête, & quelque peu de géographie pour toute avance. Pauvre avoir ! Savans écoliers, ſortis du collége & couronnés à l'univerſité, il vous faut donc abjurer toute idée de préceptorat bannal

ou privé. Un *métier* vaut mieux que *rente*, dit le proverbe : apprenez donc un métier, cela vaudra mieux pour votre bonheur, je vous le certifie.

Un prince nauffragé, jetté par les vagues ſur un rivage lointain, n'auroit point de meilleure reſſource que d'exercer une profeſſion comme celle de peintre ou de muſicien, de maître de danſe, d'eſcrime, de ſoldat ou de charpentier. Le petit-fils de Tamerlan demande aujourd'hui l'aumône dans les pays où ſon grand-pere régnoit ; oui ! dans le Mogol.

Ludit in humanis divina potentia rebus.

Aujourd'hui cependant quelques écoliers regardent comme un moyen de ſalut de paſſer dans la Penſilvanie avec quelques lettres de recommandation, & d'entrer comme ſous-maîtres dans un collége : ces places-là ſont moins amovibles qu'un précepterat privé, mais il faut, avant d'y aller, apprendre un peu d'anglois, & cette étude eſt plus difficile qu'on ne penſe.

Un homme de mérite réduit à être précepteur ! De toutes les épreuves de la vie, c'eſt une des plus triſtes & des plus cruelles. Voici qu'un homme (le 15 décembre 1787) entre chez moi ; une voiture élégante l'attend à la porte. Monſieur, me dit-il en entrant, je vous prie de m'aider dans le choix d'un précepteur. — Volontiers, Monſieur. — Celui que je deſtine à mon fils doit avoir fait de très-bonnes études, car il doit lui enſeigner le latin & le grec ; ſans le grec, Monſieur, l'antiquité nous eſt voilée. — On aura un précepteur, Monſieur, qui ſaura le grec. — La connoiſſance de l'hiſtoire & de la géographie eſt indiſpenſable, ainſi qu'une teinture de phyſique ; mais j'inſiſte ſur-tout pour qu'il ſache ſa langue & pour qu'il poſſede l'uſage du monde, ce qui comprend les jeux de la ſociété ; il faut donc qu'il ait l'air d'être bien né, car il doit manger à ma table. — Je ferai des recherches, Monſieur. — Les mathématiques ne doivent pas lui être étrangeres, ainſi que le

deſſin, ne fut-ce que pour ſuivre les leçons des maîtres. Un certificat bien en regle de bonnes mœurs, eſt de premiere néceſſité ; vous en conviendrez. — Oh ! c'eſt l'eſſentiel. — Un caractere doux, honnête, ſans humeur ; un homme qui ſache parler & ſe taire, c'eſt ce qui convient. Enſuite je ne ſerai pas fâché, quand on donnera un concert chez moi, qu'il ſache prendre un violon pour faire ſa partie, d'autant plus qu'il pourra ſurveiller le maître de muſique. Vous entendez ? — Oui, Monſieur. — Mon fils doit voyager : il eſt donc de néceſſité abſolue que ce précepteur puiſſe lui apprende au moins l'anglois, l'italien & l'allemand. — Monſieur votre fils ira-donc à Londres, à Rome, à Vienne ? — Certainement, Monſieur ; voilà pourquoi j'exige que le précepteur de mon fils ſache monter à cheval en cas de beſoin, faire des armes, & un peu deſſiner, afin de rapporter du voyage, dont je payerai les frais, quelques points de vues de Suiſſe ou d'Italie, & les principaux monumens des grandes villes. Il

ne manquera point de lettres de recommandation ; & comme aujourd'hui on parle beaucoup politique, il faudra, pour son intérêt, qu'il se mette au fait des intérêts des diverses puissances : ce n'est point que je veuille un poëte chez moi, Monsieur; mais quand il s'agira d'un petit divertissement pour la fête de mon épouse, femme adorable, comme il aura fait de bonnes études, je désirerois qu'il sût tourner un couplet passablement. J'oubliois encore de vous dire, Monsieur, qu'ayant reconnu que les précepteurs écrivoient fort mal, je demande que le précepteur de mon fils ait une belle main, afin de diriger la sienne de bonne heure. L'arithmétique; cela va sans dire, puisque nous sommes convenus qu'il sauroit l'algebre. — Mais quel âge voulez-vous qu'il ait pour toutes ces choses-là? — Vingt-cinq ans, ni plus jeune ni plus vieux : mais pour reconnoître, Monsieur, la considération que j'aurai pour un tel homme, que vous honorerez de votre choix, après l'examen le plus refléchi, le cas extrême

que j'en ferai, la reconnoiſſance diſtinguée que je lui témoignerai ; c'eſt que je lui donnerai outre ma table (comme je vous l'ai dit) ſix cents livres par année ; leſquels ſix cents francs ſeront convertis en rente viagere, l'éducation finie, & immédiatement après les voyages.

A ces mots je me levai, en lui diſant avec le plus grand ſang-froid poſſible : *Je vous chercherai, Monſieur, un tel homme, & ſi je le trouve, je ne manquerai point de vous l'adreſſer.*

Le Cardinal de Polignac.

Il avoit été confident de toute l'affaire du prince de Cellamare, & le dépoſitaire du complot fait pour enlever le Régent, un ſoir qu'il reviendroit, comme à ſon ordinaire, de la petite maiſon de madame de Parabere à Anieres, accompagné ſeulement de quatre gardes, les trois quarts du tems ivres, & pour enſuite le tranſférer à force de relais ſur les côtes du

Poitou, où attendoient pour cela deux frégates eſpagnoles. Le Roi d'Eſpagne, qui ſe trouvoit le long des Pyrénées, ſous prétexte de viſiter les frontieres, ſeroit venu à grandes journées à Paris, ſe faire déclarer Régent, à l'aide de tout le parti du duc du Maine, & de l'intrigue du Polignac.

Tout s'étant découvert par une courtiſanne (& depuis ce tems-là les courtiſannes ne ſont pas indifférentes à l'adminiſtration), le Régent avoit trouvé le moyen d'avoir en original le fameux ouvrage intitulé *Filtz-Moris*, écrit tout entier de la main de Malezieu, homme de confiance de la ducheſſe du Maine, avec de longues notes en marge de la main du Cardinal de Polignac.

Le Cardinal n'en ſavoit rien, & le Régent ayant affecté de lui faire la meilleure mine du monde, même après l'exil du duc & de la ducheſſe du Maine, il croyoit n'être pas découvert, & payoit d'aſſurance. Enfin, ſe trouvant un jour, le matin, au chocolat du Régent, le prince le tira à part dans

dans une embrasure de fenêtre, lui parla de l'affaire de madame la duchesse du Maine. J'avois toujours bien prévu, Monseigneur, lui répondit le Cardinal, que la grande vivacité de la duchesse la perdroit; je le lui ait dit vingt fois: il faut malgré moi convenir de son étourderie.

Ce fut alors que le Régent lui dit, d'un ton goguenard: M. de Polignac, c'est assez long-temps jouer la Comédie; croyez que je sais tout, & reconnoissez votre écriture. Croyez-moi, partez pour Anchin, pour y faire des réflexions; j'ai donné ordre à un gentilhomme ordinaire de vous y accompagner & d'y vivre avec vous.

D'un autre côté, le Cardinal n'eut pas même les regrets de madame du Maine; car le Régent eut soin de ne pas lui laisser ignorer la façon dont il avoit parlé d'elle.

Quand on lit l'anti-Lucrece de ce Cardinal, s'imagineroit-on qu'il eût trempé dans des affaires tumultueuses & de cette espece? Son poème est un des plus beaux

que je connoiſſe : il porte une empreinte vraiment religieuſe. Dès ma plus tendre jeuneſſe le nom de *Polignac* ſonnoit ſi bien à mon oreille ! il réveilloit en moi l'idée des vertus les plus rares, jointes à un beau talent poétique.

Depuis que j'ai lu l'hiſtoire, pourquoi le poëme du Cardinal, qui eſt toujours le même, me fait-il moins d'impreſſion ? pourquoi ſon nom, que je chériſſois, n'eſt-il plus reſpecté dans ma mémoire ?

Quoi ! des ſyllabes jadis ſi pures ne font plus le même effet ſur moi ; qu'il eſt malheureux de ſavoir l'hiſtoire !

Meſſieurs Cupis, pere & fils.

M. Cupis pere étoit un maître à danſer ; il avoit mis au monde la *Camargo*, célebre danſeuſe de ſon tems. Lorſqu'il vint pour me donner la premiere leçon de menuet, il avoit ſoixante ans ; j'en avois dix, j'étois auſſi haut que lui. Il tira de ſa poche un petit violon, dit *po-*

chette, m'étendit les bras, me fit plier le jarret ; mais au lieu de m'apprendre à danſer, il m'apprit à rire : je ne pouvois regarder les petits yeux de M. Cupis, ſa perruque, ſa veſte, qui lui deſcendoit juſqu'aux genoux, ſon habit de velours ciſelé, je ne pouvois entendre ſes exhortations burleſques, pour faire de moi un danſeur, accompagnées de ſes ſoixante années de danſe magiſtrale, ſans une dilatation de rate. Jamais il ne vint à bout de me faire obéir à ſon aigre violon ; j'étois toujours tenté de lui ſauter par-deſſus la tête. Le ſoir je faiſois à mes camarades, la deſcription de M. Cupis de pied en cap ; ſans lui je n'aurois pas été deſcripteur : il développa en moi le germe qui depuis a fait le *Tableau de Paris*. Il me fallut peindre ſa phyſionomie groteſque, ſes bras courts, ſa tête pointue ; & depuis ce tems-là je me ſuis amuſé à décrire.

Son fils fut auſſi un violon aſſez diſtingué, mais il fit mieux que de filer des ſons. Agriculteur retiré à Bagnolet, il

devint l'homme qui, depuis la création du monde, ſut faire produire à ſes arbres les plus belles pêches : leur ſaveur, leur groſſeur, leur velouté, n'ont rien eu d'égal dans les climats les plus fortunés. Des expériences ſuivies, une attention particuliere, des vues fines leur attribuerent une propriété unique. J'ai vu de ſes pêchers taillés de ſes mains, qui, en eſpalier, avoient quarante-deux pieds d'envergeure.

Ainſi la Nature toujours docile, toujours reconnoiſſante, & jamais ingrate, obéit à l'induſtrie humaine, & récompenſe libéralement les ſoins patients de la culture.

Je voudrois que l'on donnât à M. Cupis le ſurnom de *pêcher*, & que quiconque auroit cultivé un arbre juſqu'à la perfection, en eût le ſurnom. Celui de tous les peuples qui a le mieux entendu ſes intérêts, les Romains paroiſſent avoir été les ſeuls qui aient connu tout le parti avantageux qu'on pouvoit tirer de ces dénominations particulieres. La gloire qui

en rejailliſſoit ſur les individus, valoit bien celle que l'on tire parmi nous du nom d'un chétif & triſte village, ou d'un fief plus meſquin encore. Mais pour réuſſir parfaitement dans une choſe, il ne faut point en ſortir. Les autres arbres fruitiers de M. Cupis, quoique ſoigneuſement traités, n'avoient pas la beauté de ſes pêchers, tant il faut la vie d'un homme, non-ſeulement pour un art, mais pour une portion de cet art même. Ceux qui ont excellé en tout genre, n'ont guères pratiqué qu'un point fixe & précis. La Nature a départi à chacun de nous ſes dons & ſes largeſſes avec une ſage économie. Elle a ſoin de n'en écraſer aucun de nous.

Mais quel revers pour ceux qui cultivent ces beaux fruits, qui s'y complaiſent, qui aiment ces travaux innocens & doux, lorſque la grêle vient les frapper; lorſque le ciel irrité, lance des pierres tranchantes contre les tendres végétaux, & les fruits, qui déjà ſe coloroient! Quel jour déſaſtreux que celui du 13 juillet 1788;

il mérite d'être gravé en caracteres de deuil.

Les beaux fruits de Montreuil, de St. Germain-en-Laye, & de trente villages ſitués dans la même direction, tomberent avec les feuilles des arbres déchirés & mutilés. Ce fût une nuée de glace, qui créva tout-à-coup, qui ſe décompoſa ſous l'action du vent, & qui, plus terrible qu'une faux aiguiſée, offrit l'image d'un déſert à la place des tréſors de la fécondité. Accourez, commis de la taille & du taillon, venez avec *vos cotes & vos ſaiſies ;* relevez ces arbres briſés; faites renaître une nouvelle récolte. Mais non, fuyez ; les gémiſſemens de la campagne vous pourſuivent, vous n'obtiendrez rien; eh! qu'oſeriez-vous demander encore à cette terre déſolée?

Le Monarque s'eſt trouvé lui-même ce jour-là au milieu du déſaſtre & ſous un ciel qui lapidoit la terre ; il a vu de près les fléaux inattendus dont la Nature greve encore les rudes travaux des campagnes. Ce ne ſont point ces malheurs-là

qu'il peut écarter, non ; mais qui doute que témoin de ces ravages, sur la portion la plus laborieuse de ses sujets, il ne veille à dompter les autres ennemis de ces bons & utiles cultivateurs ?

La Forme.

SAVEZ-VOUS ce que c'est ? Dieu vous préserve de le savoir. On perd le *droit* quand on a la *forme* contre soi. Le procureur *Denizart* a fait un dictionnaire curieux : c'est le guidâne de toute cette confrérie, connue sous le nom d'*huissiers*, de *greffiers*, de *procureurs* ; ils sont tous armés de sacs pleins de griffonnage inintelligible.

Tel gentillâtre, à dix lieues de Paris, lit attentivement *Denizart*, & voici pourquoi ; il convoite avec toute l'ardeur du désir des gens riches d'enclaver dans un parc le petit héritage d'un pauvre homme son voisin, parce qu'il aime à rassembler des bêtes dans son vaste enclos.

Ce pauvre homme a un âne qu'il aime beaucoup, parce qu'il lui eſt fort utile ; cet âne, en s'égarant ſur l'immenſe quarré de ſalade formé par l'Être ſuprême pour toutes ſes créatures indiſtinctement, ne connoiſſant pas les limites des poſſeſſions, s'avance juſque dans l'avenue du château, & y trouvant de bon foin, le mange. Les valets du gentillâtre frappent l'âne & le mettent en fourriere : auſſi-tôt on détache un huiſſier qui griſſonne un *papier timbré*, qu'on nomme *aſſignation* ; mais on ne le porte pas au maître de l'âne, parce que le gentillâtre, qui a lu Denizart, ſait qu'il n'y a rien de plus utile dans une procédure que de *ſouffler un exploit*. Le pauvre homme, qui ne ſait pas épeler la plus belle écriture, redemande tout bonnement ſon âne, & vient au château, le bonnet à la main, ſaluant tous les valets du gentillâtre, qui tous ſe moquent de lui.

A quelques tems de-là on tire tout-à-coup à ce pauvre homme un boulet de canon, qu'on nomme *ſentence par défaut*, qui condamne le maître de l'âne à des

dommages & intérêts qui excedent de beaucoup la valeur de tout ce qu'il poſſede, & c'eſt encore *Dénizart* qui a inſpiré cette magnifique invention au poſſeſſeur du château.

On envoye un *huiſſier*, qui apporte un autre papier, qu'on nomme *commandement de part le Roi & Juſtice* : le diable ne le liroit pas.; jugez de l'étonnement & de la douleur de ce pauvre homme, quand le maître d'école, qu'il va conſulter, lui explique, qu'en conſéquence de cette *ſentence*, tout ce qu'il avoit ne lui appartient plus, que les *dommages & intérêts* auxquels il eſt *condamné*, pour le foin que ſon âne a mangé, ſont beaucoup plus conſidérables que tout ce qu'il poſſede, mais que ce ſeigneur généreux, par une grandeur d'ame héroïque, veut bien lui laiſſer ſon âne, pourvu qu'ils ſe ſauvent promptement tous les deux, & qu'on n'en entende jamais plus parler.

Cette harangue finie, on met l'homme ſur l'âne, qu'il embraſſe en pleurant; on chaſſe à grands coups de bâtons ces deux

importuns, *Denisart* triomphe ; le gentillâtre a su mettre sa lecture à profit, on abbat la maison du villageois, on arrache ses arbres fruitiers, & l'architecte de Paris vient tracer sur ce terrain un joli bosquet, car la *forme* l'a ainsi décidé.

Dans tous les frais de procédure, il y a eu toujours un tiers au profit du Roi, à raison du papier timbré, du contrôle, &c. Les reproches sur la cherté de la justice doivent donc se partager & ne pas s'adresser uniquement aux officiers de magistrature ; il y a beaucoup de gens qui ne plaident pas, parce qu'il n'en ont pas le moyen.

On ne connoit pas à Paris le droit de primogéniture ; le Parisien vous dira donc qu'il n'y a rien de plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales parmi tous les enfans ; mais le Normand prendra hautement la parole & vous dira, d'un ton affirmatif, que l'expérience prouve que la division des plus riches hérédités, en plusieurs parties, conduit avec le tems à l'indigence les

familles les plus opulentes ; ainſi, ſelon lui, les peres normands ont très-bien fait d'exhéréder leurs cadets, pour empêcher la décadence de leurs maiſons ; on ſent bien que c'eſt un aîné qui parle.

Impitoyables Verſificateurs.

QUE ne met-on pas en vers aujourd'hui ? Sur quoi ne fait-on pas des vers ? Début d'actrices ; voilà un petit verſificateur, qui, pour lui faire accepter un rôle, rime dans le journal de Paris. Les ſujets les plus frivoles ſont conſignés dans des hémiſtiches. Deux actrices ſe brouillent, & le *comité* ne ſait quel parti prendre : elles ſe réconcilient ; voilà qu'on célebre ce grand événement ; & M. le Chevalier de * * * annonce en vers que les deux puiſſances dramatiques, dépoſant leur rivalité, ont fait la grace au public de ne point interrompre ſes plaiſirs.

Un procureur général paſſe les mers, & au lieu d'apporter un code, il débar-

que avec des vers pour mademoiſelle des Garcins; cela annonce à coup-ſûr une piece de théâtre rimée, au lieu d'un travail ſur la juriſprudence.

C'eſt l'almanach des muſes qui enfante & fait pulluler cette foule de petits poëtes, les plus inſupportables grimaux & les plus propres à affliger les ſociétés. Ils mettent tout en vers, brouilleries, raccommodement d'actrices, couches des princeſſes, arrivée d'ambaſſadeurs, &c. L'un dit qu'il renonce au parnaſſe, qu'il abandonne les muſes qui ne s'en apperçoivent pas, & il annonce en vers alexandrins qu'il entre au *bureau du contrôle géneral*. L'autre loue à toute outrance un confrere inconnu, & lui cautionne l'immortalité. Tous ſe croyent trompettes de renommée.

Ce régiment de déraiſonneurs n'ajoute rien à la langue, ne fait que l'énerver; & quant aux idées, les leurs ſont ſi futiles, qu'en tordant vingt almanachs des muſes, on n'en exprimeroit pas vingt pages de bon ſens.

Le Voltaire, pour me ſervir de l'expreſſion de St. Auguſtin, étoit bien *l'animal de la gloire*; le beſoin d'être applaudi étoit devenu en lui un prurit extravagant. Quel ſpectacle plus étrange que de voir un vieillard âgé de quatre-vingt quatre ans agençant des hémiſtiches, accouplant des rimes, paſſant ſes derniers momens à élaborer une mauvaiſe tragédie d'Irene, avortant enfin de cet embryon poétique, s'environnant de comédiens, déclamant, ſe tranſportant comme un furieux, & palpitant de joie ou de colere, ſelon qu'on rendoit bien ou mal ſon vers alexandrin.

Quoi! l'expérience de plus de quatre-vingt années aboutiſſoit à la compoſition d'une tragédie foible, & il diſputoit ce vain laurier, tandis qu'il auroit pu prodiguer les fruits d'une raiſon profonde & exercée! Les applaudiſſemens du théâtre, il n'en étoit pas encore raſſaſié; il n'avoit plus que quelques jours à vivre, & il veilloit les nuits pour raccommoder un vers, au ton déclamateur d'un tragé-

rien. Au milieu de ce Paris, où tout étoit changé pour lui, & qui lui offroit une ville nouvelle, il ne reſpiroit, il n'exiſtoit que pour ſa tragédie. O l'animal de la gloire! Je fus ſi frappé de cette expreſſion, liſant St. Auguſtin, que je l'appliquai au moment même au vieillard qui écartoit le ſommeil pour rimer à quatre-vingt-quatre ans. O Démocrite!

Un payſan qui ſait lire, & un peu raiſonner, étoit moins loin de ce Voltaire ſi renommé, que celui-ci ne l'étoit aux théories de Neuton & de Bacon. Qu'eſt-ce que l'art le plus rafiné a pu ajouter aux conceptions de Voltaire? Tel payſan a autant d'eſprit que lui, mais moins de travail & moins de pratique de mots. Une primauté ſi mince ſuffit-elle pour enorgueillir un poëte?

Voltaire, Colardeau, Barthe & Dorat, ſont morts; Apollon eſt en langueur. Le regne de la poéſie paſſe: dans cette diſette prochaine dont nous ſommes menacés, n'eſt-il point une reſſource? le parnaſſe françois n'eſt-il pas plus que celui

des muſes grecques, réellement compoſé d'un double mont, d'une double colline, & ſi l'on s'éleve à l'un de ces ſommets ſur la double échaſſe des rimes, n'arrive-t-on pas à l'autre avec la marche fiere & hardie d'une proſe nombreuſe & cadencée?

Notre poéſie ne vit que de penſées & d'images, & la ſubſtance qu'elle tire des mots, & des expreſſions affectées à ſon langage, eſt au fond peu de choſe. Nous n'avons point, comme les Grecs & les Latins, & même les Italiens, de langage poétique, & la liſte ne ſeroit pas longue des mots, des tours, & des libertés particulieres à la poéſie françoiſe. Cette pauvreté de la langue poétique n'empêche pas les poëtes d'être en foule parmi nous; mais ſi nous en avons en vers, nous en avons auſſi en proſe; ſûrement Boſſuet, Fénélon, Buffon, J. J. Rouſſeau, étoient poëtes en proſe. Les traductions poétiques de le Tourneur partagent le charme & l'harmonie des vers. Là ſont peut-être nos richeſſes poétiques réelles.

L'abbé de Lille fait des vers comme on fait des bas au métier. A force de tordre les mots, il amene des idées qu'il n'a pas conçues, & des images qui ne ſont point à lui : il ne fait pas ſes vers dans le tems ; c'eſt le tems qui fait ſes vers.

Panification.

J'AI entendu le four d'un boulanger crépiter ; je ſuis entré chez lui : il travaille la nuit ; la réverbération éclaire la boutique & la rue ; il veille pour moi, ſaluons-le. La boulangerie eſt un art, & les trois quarts & demi des animaux à pain ne s'en doutent pas.

On ne fait nulle part de meilleur pain qu'à Paris. En général il eſt mal fait en Suiſſe, mal fait à Geneve, mal fait en Savoye, & très-mal fait dans le Palatinat. Quand ce ſont les ſervantes qui le font, le pain eſt déteſtable. J'aime le bon pain, je le connois, je le devine à la vue ; le bon pain n'eſt qu'à Paris, & en France dans

dans les villes qui ont imité la bonne boulangerie.

La bonté du pain dépend d'une manipulation aiſée; mais ce qui prouve la force de l'habitude, c'eſt que hors de la France on mange un aſſez mauvais pain avec de bons bleds, tandis qu'à Paris il eſt bon & mieux fait que dans tout le reſte de l'Europe.

L'entêtement & l'ignorance empêchent les meilleurs procédés de ſe répandre. L'ineptie des ſervantes devient héréditaire. Les priſonniers de Paris mangent un pain beaucoup meilleur que celui qu'on mange dans les cantons Helvétiques. La boulangerie n'a été perfectionnée qu'à Paris, & les ouvriers ſupérieurs ſe ſont formés à ſon école. Je le répéterai mille fois juſqu'à ce que les étrangers ſe corrigent, ne pas vouloir manger de bon pain! O entêtement étrange!

Les boulangers, après leurs travaux, ſont ſur le pas de leurs portes, à-peu-près nuds comme des modeles d'académie; ils ſont blafards, enfarinés, & n'ont

pas le visage rouge des bouchers ; leur métier est plus mal sain : il faut les récompenser par quelqu'estime de ce qu'ils perdent en santé dans des travaux assujettissans, & plus rudes qu'on ne le pense. Après avoir fait le pain, ils le portent dans les maisons, avec des *tailles* en main, qui sont des petits morceaux de bois où ils gravent la quantité de pains qu'ils délivrent : cet usage presque universel est de la plus haute antiquité, & précede peut-être l'écriture ; ce sont les *Quipos* de notre hémisphere.

Les petits pains enlevent malheureusement la meilleure farine, qui bien tamisée, est perdue pour le pain ordinaire : on les fait aussi avec plus de soin. Je voudrois bien qu'il n'y eût qu'une seule panification. Le pain mollet, parce qu'on le paye un peu plus cher avec sa croûte ferme & dorée, semble insulter à la miche du Limousin. Quoi ! encore des livrées destructives parmi les pains nourriciers ! le beau pain mollet a l'air d'un noble parmi desroturiers ; il va descendre dans des estomachs de qualité : la présidente, la ducheſſe & la marquise ne

veulent tâter que de celui-là; elles regardent le pain de pâte ferme comme si c'étoit du foin.

Les expériences & observations sur le poids du pain, au sortir du four, ont été faites avec toute l'exactitude possible; & la police, tenant la balance, s'est rendue aux représentations des boulangers. Les détails dans lesquels on est entré, prouvent à cet égard la vigilance de l'administration.

Suivez cet homme; il est onze heures du soir; il achete une livre de pain: la vendeuse a le coup d'œil si juste & la main si exercée, qu'elle sépare avec le cizeau du comptoir, d'un pain de quatre livres, la livre juste que réclame cet indigent; avant de sortir, il en a déjà mangé un morceau. Nobles espions de charité, êtres compatissans, placez-vous le soir aux portes des boulangers! là vous verrez combien d'hommes le malheur frappe de sa verge inexorable: quelquefois une enfant de huit ans ne fait qu'entrer & présenter sa petite monnoye; hélas! c'est une demi-livre de pain qu'elle em-

porte pour ſon pere qui eſt perclus. Ah! vous ne ſavez donc pas voir les ſcenes les plus attendriſſantes de la vie humaine, vous qui croyez avoir tout approfondi!

Nos boulangers ne vendent point à faux poids. Comme on leur a aſſuré un gain légitime, ils ſervent le pauvre avec une ſcrupuleuſe équité & une louable exactitude : leur boutique eſt ouverte à toute heure, & ils font exception à la loi des dimanches & fêtes.

Quand le bois eſt rare dans les chantiers, ils ont le privilége d'être ſervis avant tous les autres ; car il faut que le four chauffe avant toute marmite.

Dans des tems fâcheux & difficiles, & certains momens de criſe, le gouvernement vient tacitement au ſecours des boulangers, les indemniſe, leur paye pendant un tems l'excédent du prix des farines, afin d'éviter les bruſques & dangereuſes mutations, & de maintenir le pain à un taux où le pauvre puiſſe atteindre ſans murmure. On leur enjoint ſur-tout de ne jamais rebuter & encore moins effrayer la ſenſibilité de la miſere ; c'eſt une vigilance

paternelle, un ſacrifice ſage, une politique humaine, un bienfait inappréciable, car la crainte & l'effroi de manquer de la principale nourriture, s'exagéreroient & ſe propageroient parmi une multitude immenſe, à un point qui briſeroit le frein de la police; une grande population commande donc un régime tout particulier. *Res ſacra miſer*; toutes les loix ſont faites pour la protéger; les diſcoureurs contraires ne méritent que le mépris. La politique, loin des regles invariables, doit ſe ployer & ſe reployer dans tous les ſens, varier s'il le faut, avec l'aiguille des minutes, car elle doit marcher avec la ſérie des événemens, & obéir au courant de la volonté ou du beſoin général; telle eſt ſa force & telle ſera encore ſa gloire.

C'eſt dans les villes réglées par de bonnes loix, que l'on entend ordinairement le plus de plaintes. La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que les plus petits maux, qui ſont inſéparables des grands biens que produiſent les loix, ſautent aux yeux

par le contraſte, & font grand bruit. La police des grains pour Paris s'approche de la perfection; le pain s'y maintient depuis pluſieurs années à un prix raiſonnable. Dans pluſieurs petits États que j'ai parcourus, la ſubſtance de l'homme eſt ſubordonnée au caprice du magiſtrat, & le pain y eſt plus cher qu'il ne devroit l'être. Le monopole, par exemple, ſe voile en Suiſſe & dans pluſieurs villes d'Allemagne, ſous l'apparence des intentions les plus pures & les plus patriotiques.

La ſubſtance farineuſe eſt la baſe de la vie humaine; Homere appelle la terre *porte-bled*. Perſonne n'a plus tourmenté la ſubſtance farineuſe que M. Parmentier; il l'a ſoumiſe à ſon examen dans le maïs, dans les pommes de terre, qu'il a cultivées ſous tous les rapports, en appellant dans ſon champ celles d'Amérique pour les joindre à celles d'Europe. Son zele & ſur-tout ſa perſévérance ſont dignes des plus grands éloges.

On a fait dans la plaine des ſablons différens eſſais ſur les pommes de terre, qui ont parfaitement réuſſi. Puiſſent-elles

y proſpérer, & leur culture ſe répandre d'après les nouvelles expériences ! on les dédaignoit tellement autrefois, qu'on n'en trouva point à Paris en 1767, pour en planter un champ. L'ignorance & l'erreur faiſoient dédaigner une nourriture ſaine & peu coûteuſe. Tel, par des travaux ſoutenus, a bien mérité des pauvres en leur offrant cette reſſource, en tant que la culture d'un végétal ignoré ou dédaigné eſt une ſeconde création. M. Brouſſonnet a couvert nos champs de turneps ou gros navets, qui nourriſſent les hommes & les beſtiaux. M. l'Abbé de Pomerel nous a appris à multiplier les bette-raves champêtres ; voilà de reſpectables bienfaiteurs.

L'homme ne vit pas ſeulement de pain, & il faut avoir le courage de le dire : le bled coûte infiniment à l'eſpece humaine, & les plaines couvertes de froment dévorent les travaux des hommes.

On a dit qu'il n'arrive point de barril de ſucre qui ne ſoit teint du ſang des negres : on peut dire que le pain que nous mangeons eſt abreuvé de la ſueur

d'une foule d'êtres malheureux, exténués de travail & de miſere, ſouvent dans un âge peu avancé, & voués à la mort ou à la mendicité, ſans aſyle & ſans reſſource, pour s'être livrés à l'agriculture.

Voyez les travaux des moiſſonneurs, des batteurs en grange. Voyez ſous les chaleurs brûlantes du mois d'août ces hommes, ces femmes, ces enfans, courbés ſur une terre qu'ils arroſent d'une ſueur de ſang. Quand ils reviennent dans leurs chaumieres, las, épuiſés de fatigue, ils n'ont point de vin pour réparer leurs forces; ils ſont attaqués de fièvres intermittentes : ceux qui nous nourriſſent, vivent dans la diſette. Voyez enſuite les travaux du meûnier, du boulanger, & calculez tout ce que le pain coûte à l'homme, lorſqu'il arrive ſur nos tables. Que ne devons nous pas à ceux qui nous offrent des moyens de nourriture moins diſpendieux, moins fatigans pour l'eſpece humaine!

Qu'on n'aille pas croire que je veuille diſputer à Cérès & à Triptolème les autels qu'ils ont ſi juſtement mérités de la part

des humains, en leur enſeignant à ſe nourrir de pain, & à le préferer au gland des forêts. La reconnoiſſance, pour un pareil bienfait, doit égaler la durée du monde. Je ne dirai pas comme un écrivain, eſtimable d'ailleurs à une multitude d'égards, que le pain eſt une mauvaiſe nourriture, que tant de peuples qui en ont fait uſage dans tous les tems, que la plus grande partie des habitans de la terre, qui ſuivent leur exemple & qui s'en trouvent bien, ont tort de ne pas abandonner un régime obſervé par eux & leurs peres depuis des milliers d'années, pour vivre de riz ou de poiſſon, à l'inſtar de pluſieurs autres peuples : peu importe comment l'homme ſe débarraſſe de la faim, pourvu que la Nature ſoit ſatisfaite. Qu'il ait dîné à l'angloiſe, à la Suiſſe, à la françoiſe, à l'indienne, à la maniere des Limouſins ou des Arabes, qu'il ait dévoré le rosbif, le poiſſon, la chataigne, le riz, la viande cuite ſous la ſelle des chevaux, ou qu'il ait bu le ſang de ce ſuperbe animal ; dès-lors que la nature ne pâtit pas, je ne vois pas que l'on ait lieu de ſe

plaindre. Nous devons donc une juſte reconnoiſſance à tous ceux qui nous ouvrent de nouveaux débouchés pour ſatisfaire notre appétit.

Curieux de tout voir à ce ſujet, on m'annonça un jour un homme extraordinaire & qui diſoit me connoître par mes écrits. Il voulut me connoître perſonnellement, & j'allai chez lui.

Voici ſes paroles :

Une page de vos écrits m'a donné envie de vous connoître. Je fais peu de cas du reſte. Accoutumé à ces ſortes de complimens, je lui demandai qu'elle page heureuſe de mes écrits me méritoit cet honneur. J'ai *la poudre nutritive*, continua-t-il. Aſſez vif, quand je ne ſuis pas froid, je l'interrompis, en lui diſant : ſi vous l'avez, cela vaut mieux que la poudre de Roi, que la poudre de projection. — Vous l'avez bien dit ; quand les enfans du Nord ſont venus fondre ſur le midi de l'Europe, ils s'avançoient, détruiſant tout, & cependant leurs hordes immenſes ſe nourriſſoient. Voici *la poudre nutritive*, baſe de leurs feſtins. Il me montra

une poudre, qui reſſembloit à celle des marons. Elle étoit jaune ; je la délayai dans le creux de ma main avec un peu d'eau & j'en goûtai ; elle étoit douce, onctueuſe, légerement aromatique.

Le Caraïbe fait une chaſſe de deux cents lieues en délayant cette poudre, c'eſt toujours mon homme qui parle. Si cette poudre étoit connue, les Rois ne trouveroient pas des ſoldats, obéiſſans à tout, pour ſept ſous par jour. L'eſpece humaine ne ſeroit pas écraſée ſous le poids d'un travail dont la jouiſſance eſt pour les riches ; chacun ſeroit libre, car quand on ne ſouffre plus de la faim, on a l'eſprit content, on eſt l'égal des plus puiſſans, & l'on n'a plus qu'à ſe réjouir aux rayons du ſoleil.

Je copie ſes paroles. Il me dit que cette poudre étoit ſous les mains de l'homme, cachée dans des racines qu'il fouloit journellement ſous ſes pieds. Son caractere d'indépendance ſe manifeſtoit dans ſon ton, ſon attitude & ſes diſcours : il me proteſta qu'il vivoit libre & heureux,

ſans inquiétude ſur l'avenir, mettant au rang du premier des plaiſirs, celui de ſe promener tous les jours, & pendant cinq à ſix heures.

Je le vis, le 11 décembre 1785 : comme en ce tems-là des idées chagrines me dominoient, & que j'étois convaleſcent d'une maladie qui avoit conſidérablement affoibli mes organes, je ne fis pas aſſez d'attention à cet homme, & je m'en répens aujourd'hui, car il m'avoit dit des choſes ſenſées. Si je le retrouve, je m'attacherai à ſes pas, & je verrai s'il eſt tout-à-fait fou, ou tout-à-fait ſage.

De deux Livres reſtitués à leur Auteur.

On s'écrioit en 1750, heureux qui peut avoir un cocher, & un cuiſinier, inſtruits par le duc de Nivernois ! Le bruit général attribuoit à ce ſeigneur un petit in-12 intitulé *le parfait Cocher*. Il y démontre

que rien ne ruine plus un cheval que de le faire porter & tirer une voiture à deux roues, ſoit charrette, ſoit cabriolet. Ce livre fut imprimé à Paris, avec privilége du Roi. En conſéquence je vis réformer pluſieurs cabriolets, auxquels on ajouta deux petites roues de devant; mais par une mauvaiſe économie, cette réforme bienfaiſante eut peu d'obſervateurs.

On pourroit anéantir le danger des cabriolets en défendant toute voiture qui n'auroit pas quatre roues. Oh! pourquoi ne pas accorder cela à la pauvre humanité? Riches! quatre roues, & je me réconcilie avec vous.

Il me ſemble avoir lu dans le *parfait Cocher*, qu'on ne doit point évider la corne du ſol avec le boutoir, parce que cette façon de ferrer rend les chevaux plus ſujets à ſe bleſſer à la fourchette, par des cloux de rue, par des fragmens de bouteille de verre, par des teſſons de faïence, ou de poterie, ou par de petits cailloux qui font broncher très-ſouvent. Il y a déjà long-tems que les Anglois, gens

réfléchis, ont corrigé cet abus, & que toute la cavalerie royale eſt ferrée ſans *parer* l'intérieur des pieds. Ils ont compris que la ſubſtance de la corne retranchée appauvriſſoit la corne du pourtour ſur laquelle s'attachent les fers avec des cloux, au préjudice du cheval. L'auteur anonyme défend encore de mettre des crampons aux fers à cheval, & recommande au contraire d'amincir les deux extrémités ouvertes des mêmes fers, pour en alléger le poids, très-nuiſible à la marche rapide de l'animal. Il ne veut point qu'on coupe la queue des chevaux, très-utile, ſur-tout en été, puiſqu'elle les défend en bonne partie contre les mouches. La cavalerie angloiſe ne fit plus couper la queue des chevaux, & la laiſſa flotter à leur gré, malgré les palefreniers & les ſoldats cavaliers qui en avoient plus de peine à la nétoyer chaque jour.

Les chevaux de carroſſe, principalement dans les grandes capitales, ſont ſujets à avoir aux pieds & aux jambes des eaux ſéreuſes. Cette maladie vient de ce qu'ils

ſont faction trois ou quatre heures à la porte d'un ſpectacle, qu'ils y ſouffrent le froid le plus humide, ſoit par les boues, ſoit par les neiges plus ou moins fondues. Il ne veut point qu'on leur lave les pieds avec de l'eau de puits, mais qu'on mene ces chevaux à la riviere, ou qu'on ſe ſerve d'eau de riviere. Il donne d'autres préceptes très-ſages pour conduire & pour conſerver tout équipage.

Le duc de Nivernois donna encore au public, ſous le nom de ſon chef de cuiſine, un ouvrage nouveau pour travailler avec plus d'élégance & plus de goût tous les mets. Il a pour titre *les petits ſoupers de la Cour* (1). Il y recommande la limpidité des ſauces, des jus, des coulis blancs,

(1) Quelqu'un de ma connoiſſance allant demander ce livre dans une bibliotheque publique, le bibliothécaire ſe fâcha beaucoup, diſant qu'on ne venoit point demander un livre ſatirique. -- Eh! Monſieur, lui dit l'autre, calmez-vous, c'eſt un livre de cuiſine.

des coulis roux, des blancs-de-veaux, des eſſences de jambons. Il permet rarement l'emploi de la farine grillée & non-grillée, qui abſorbe le parfum des épices, & des autres ingrédiens aromatiques.

Il me paroît que le dégré de cuiſſon eſt un point eſſentiel, le plus difficile à ſaiſir, & qui exige une longue pratique, une grande attention & une bonne tête. Combien d'œufs frais, cuits à la coque, ne manque-t-on pas, avant d'y réuſſir conſtamment ? Il en eſt de même des autres denrées, ſur-tout pour que les légumes ſentent leur goût de fruit. La difficulté eſt moins grande pour les aſperges, les pois verds, les feves, les haricots verds, les choux-fleurs, les artichaux, les morilles, les champignons, les mouſſerons, depuis que nous avons la *marmitte américaine*, qui ne tardera pas à devenir d'un uſage général, vu que l'eau la plus dure, la plus ſéléniteuſe devient égale à la meilleure eau pour cuire les légumes. Elle accélere & abrége beaucoup

tous

tous les préparatifs, & les rend plus salubres, moins coûteux & de bien meilleur goût.

Tout ce qui concerne la table a piqué ma curiosité. J'ai vu que des casseroles, des marmites, & autres ustensiles faits à l'instar de la machine de *Papin*, seroient d'un usage admirable, sans le danger imminent de l'explosion de ces mêmes ustensiles, dont on ne surveilleroit pas exactement le dégré de chaleur convenable. Que de bois de chauffage, que de charbons n'épargneroit-on pas tous les ans ! Les os de bœuf, de mouton, de cochon, d'oye, de dindon, peuvent se liquéfier à très-petit feu, & prodiguer une substance plus riche, que des livres de chair des mêmes animaux. Leurs os rongés, ou broyés & digérés par nos animaux domestiques, les nourrissent, les engraissent à vue d'œil. Les pauvres, les hôpitaux s'en trouveroient mieux, & les artisans aussi.

Pour suppléer à ces ustensiles *papiniques* trop dangereux, que ne se sert-

n d'une eſpèce de poëles de tôle, fabriués à Paris, & annoncés depuis dix ans! Ces poëles de tôle conſomment peu de bois, & diſtribuent, comme on veut, la chaleur à divers compartimens faits pour une ou deux marmites, pour pluſieurs caſſeroles, pour un coquemar plein d'eau commune, pour une ou deux broches mouvantes, pour un four à pâtiſſerie, &c.

Il faudroit, dans chaque hôpital des enfans trouvés, en choiſir un nombre convenable, pour qu'ils devinſſent cuiſiniers, cuiſinieres; ils apprendroient dès leur enfance l'uſage de ces poëles économiques & des uſtenſiles papiniques.

Il y a des villages en Allemagne, ſur-tout en Saxe, où les enfans de payſans apprennent tous à lire, écrire, chiffrer, & la muſique inſtrumentale, avec un ſuccès étonnant & preſqu'égal. L'art alimentaire donneroit plus ſûrement de quoi vivre à ces jeunes orphelins, dépourvus de préjugés, de mauvaiſes routines; chaque particulier s'adreſſeroit à l'hôpital pour avoir un domeſtique ali-

mentaire. Les aubergiſtes, les traiteurs ſeroient obligés de s'en pourvoir à un bureau de chaque hôpital, & ce bureau régleroit leurs gages reſpectifs, ſelon le nombre de bouches à nourrir dans chaque maiſon publique ou particuliere.

Je voudrois ſur-tout qu'il fût ordonné par une ſentence de police, qu'on eût à ſe ſervir dans les *colléges*, dans les *ſéminaires*, dans les *penſions* & autres *maiſons publiques*, de la marmite américaine, en ce qu'elle conſerve les ſucs nouriciers, & qu'elle tend à la conſervation de la vie des hommes : des végétaux nourriſſans qui n'ont rien perdu à la cuiſſon, deviennent précieux dans toutes ces maiſons, où la jeuneſſe eſt douée d'un vif appétit, & n'a ſouvent, pour le ſatisfaire, que des alimens ſans ſucs, & dénaturés par une mauvaiſe coction. Les légumes d'ailleurs conviennent à l'adoleſcence; & ſi la table des colléges & des ſéminaires eſt peu abondante, elle devroit du moins racheter ſon extrême frugalité, par la bonté des mets. Je conſeille aux parens

de ne point mettre leurs enfans dans toutes penſions où l'on ne fera point uſage de la *marmite américaine*.

Le ſieur *Drapé*, chanderonnier, rue de Grenelle F. S. G., eſt l'artiſte qui a le mieux réuſſi dans la fabrication de cette utile marmite : l'eau de mer cuit même les légumes, ſans leur faire perdre de leurs qualités & ſans nuire à la ſanté. C'eſt un beau préſent des Américains. Nous conſeillons aux Suiſſes, aux Allemands, qui gâtent à plaiſir leurs excellens végétaux par une cuiſſon barbare & deſtructive des ſucs nourriciers, de renoncer à leur routine groſſiere, & d'adopter la *marmite américaine* ſous peine d'être pourſuivis par nos crayons vengeurs : les plantes, les racines potageres, & ſur-tout l'aſperge & l'artichaut réclament la conſervation de leur beau vert ; après avoir flatté l'œil, le goût y gagnera encore.

Paſſe-partout prédicatoire, &c.

Un paſſe-partout eſt ordinairement une clef qui ouvre pluſieurs ſerrures dans une maiſon religieuſe. Celui dont j'ai à parler eſt d'un tout autre uſage, chez les religieux qui montent dans la chaire évangélique.

Un paſſe-partout, dans l'art prédicatoire, eſt un panégyrique, qui, au moyen d'un texte différent, s'adapte indiſtinctement à un ſaint ou à une ſainte, en changeant toutefois le maſculin en féminin. Par exemple, le panégyrique de St. Bernard peut ſervir à la bienheureuſe Françoiſe de Chantal; le ſujet en eſt à-peu-près le même. St. Bernard couroit de côté & d'autres prêcher la foi & les croiſades; Ste. Françoiſe de Chantal couroit de ville en ville fonder des monaſteres, & ſur-tout couroit après St. François de Sales, dont les vertus l'émerveilloient.

Le panégyrique de St. Bernard peut

ſervir auſſi pour St. Louis, d'autant plus que l'un prêchoit les croiſades, & que l'autre les effectuoit. Un St. Hermite prête ſa vie à tous les Hermites canoniſés. Une Vierge martyre ſe confond avec une autre Vierge martyre ; un Confeſſeur reſſemble à un Confeſſeur. Voilà donc des panégyriques qui admettent les mêmes formes, à-peu-près ſemblables à ces éloges d'académies, où le défunt eſt toujours un grand homme au milieu du grand Louis XIV, du grand Richelieu, du grand Seguier, du grand directeur & des grands aſſiſtans. Alors l'éloge fait le tour du tapis verd, & va frapper directement chaque académicien qui hume l'encens du confrere ; l'éloge enſuite grimpe aux tribunes, ſaiſit tout vifs les hommes en place qui ſont-là, les dévoue aux applaudiſſemens, redeſcend dans la ſalle ; & après avoir tout parfumé, on dit anathême à tous les gens de lettres qui ne ſont pas élogiers, car les encenſeurs-élogiers entreront ſeuls dans le royaume académique.

Il eſt encore un autre paſſe-partout.

Pour peu qu'on rime on qu'on veuille rimer, on fait, ou plutôt on faiſoit à Paris des *chanſons impromptu*; voici le ſecret: on étudioit le matin ſon *Richelet*; on avoit quarante rimes dans la tête; on compoſoit cinq à ſix couplets, qui ſe démontoient & s'emboëtoient: cela reſſembloit à ces vers que tout le monde devine.

Ce rare talent n'a plus lieu que chez le bourgeois de la rue St. Denis; mais je ne doute pas qu'il ne ſe trouve en province de ces poëtes qui émerveillent tout le monde, & pour peu qu'ils ayent de l'aſſurance, on croit réellement qu'ils ſont nés *improviſateurs*; on les regarde comme des enfans privilégiés de la nature: les jeunes demoiſelles, qui trouvent leurs noms enchâſſés dans ces couplets, avec des éloges ſur leur *beauté*, croyent poſſéder les plus *beaux* génies de la capitale; mais tandis que j'écris, ce *beau* talent n'a plus d'aſyle ni même d'auditeurs. J'en ſuis fâché pour un de mes amis qui y excelloit.

L'Abbé Rouſſeau.

Le ſuïcide eſt un crime ainſi que le duel, parce que l'homme oſe s'inſtituer l'arbitre de ſa vie & ſe rendre juge dans ſa propre cauſe, tandis qu'il eſt dépendant, par toutes les loix divines & humaines. Le ſuïcide & le duelliſte font taire de leur autorité privée les loix, la morale & la religion.

Le duel eſt devenu rare, grace à la philoſophie, qui a démontré que c'étoit le préjugé d'un petit nombre d'hommes ligués, qui d'ailleurs hautains & ignorans, ſe permettoient les plus lâches baſſeſſes, & qui n'eſtimoient leur vie au fond que ce qu'elle valoit.

Les duels, dès qu'il y a la moindre inégalité, ſont de véritables aſſaſſinats. Les loix, qui ne ſavoient comment concilier les maximes du chriſtianiſme & celles des cours, ont vu ceſſer leur embarras, parce qu'on a regardé les ſpadaſſins &

leur épée flamboyante avec le dédain & le mépris dont ils auroient du être couverts dans les siecles précédens.

Quelques frénétiques se battent encore au pistolet & même au fusil ; mais quand des hommes consentent à tirer l'un contre l'autre, comme sur une bête fauve, ils se classent d'eux-mêmes ; & puisqu'il n'y a plus rien de bon ni d'humain en eux, il faut les laisser faire : leur férocité est mieux punie qu'elle ne le seroit par un tribunal de sages.

Lors donc que deux insensés se *canardent*, ils délivrent à coup-sûr la société de deux mauvais sujets ; eh ! pourquoi la philosophie s'intéresseroit-elle à leur aveugle brutalité ? Elle doit les payer de mépris, & leur rendre cette indifférence qu'ils ont eue pour les loix sacrées de la morale.

Le suïcide a succédé au duel. Ici la loi humaine est impuissante ; l'infortuné devenu poussiere est rentré, quant à la matiere, dans le grand creuset, & son ame est devant le Juge éternel. S'acharner

ſur ſon cadavre, le promener au milieu d'une grande ville, faire avorter les femmes enceintes, épouvanter tous les regards par ce ſpectacle hideux, c'étoit inviter les fous mélancoliques à braver les ordonnances qui frappent un mort : la légiſlation tacite & moderne eſt devenue ſage, en faiſant inhumer le ſuïcide, & en traitant ces infortunés comme des attrabilaires, atteints d'une maladie, qui, pour être inconnue dans ſon origine, n'en eſt pas moins réelle.

On enterre donc ſans bruit & ſans difficulté ceux qui ſe noyent, ſe pendent ou s'empoiſonnent. Si le commiſſaire dreſſe un procès-verbal, c'eſt pour conſtater que la mort a été volontaire, & que les loix ne doivent point chercher de coupables & venger le délit qui vient d'être commis. Les ſuïcides ſont fréquents; mais ils le ſont par-tout, en Suiſſe, en Allemagne, en Italie; c'eſt une vraie maladie phyſique, ſauf quelques exceptions.

Un jeune homme de vingt-trois ans me dit un jour, *je vais me détruire*. Je

lui répondis : *faites ; la biere, la ſépulture & l'indifférence ſont toutes prêtes.* Il me regarda, fut corrigé, & il ne ſe tua point.

L'Abbé Rouſſeau (hélas ! je l'ai connu) intéreſſa par ſon ſuïcide les ames ſenſibles : il étoit précepteur dans une maiſon ; il devint amoureux de la demoiſelle, ſœur de ſon éleve ; il ne pouvoit jamais prétendre à l'épouſer : comme il avoit de la probité & de l'élévation dans l'ame, il éloigna toute idée de ſéduction, & ne pouvant plus vivre, il ſe donna la mort. Voici la lettre que l'on trouva à côté de lui, écrite de ſa main, & dont j'ai tiré copie.

Lettre de l'abbé Rouſſeau.

Le contraſte inconcevable qui ſe trouve entre la nobleſſe de mes ſentimens & la baſſeſſe de ma naiſſance ; un amour auſſi violent qu'inſurmontable pour une fille adorable ; la crainte de cauſer ſon déshonneur, la néceſſité de choiſir entre le crime ou la mort, tout m'a déterminé à aban-

donner la vie. J'étois né pour la vertu; j'allois être criminel. J'ai preferé mourir.

La conformité de ſon nom, avec celui de l'immortel auteur de la *nouvelle Héloïſe*, qui a décrit avec tant de chaleur une ſituation pareille, ajoute à l'intérêt qu'à dû inſpirer ſa malheureuſe deſtinée.

Parure.

Les femmes veulent qu'on les diverтiſſe, c'eſt-à-dire, qu'on les conduiſe parées à toutes les fêtes ou ſpectacles. Peut-être choiſiroient-elles plutôt d'être diverties ainſi ſans être aimées, que d'être aimées ſans être diverties. Voilà pourquoi *les femmes de Paris enchantent tout le monde, excepté leurs maris.*

La *parure*, les *chapeaux*, forment la principale félicité des femmes. Eh! comment aiment-elles encore quelque choſe, après la fureur qu'elles mettent à effacer leurs rivales par les ajuſtemens?

Elles donnent des formes rondes à ce qui eſt plat ; c'eſt un art, c'eſt encore un travail. Mais quoi ! cette croupe arrondie eſt du crin, cette gorge eſt du vent ! L'artifice eſt admirable ; mais le voile ſoulevé, adieu le taliſman.

Les marchandes de modes puniſſent bien les femmes de leur goût éternel pour les chiffons ; elles les font toujours payer le quadruple de leur valeur : ces formes nouvelles n'ont point de prix, c'eſt comme le deſſin fantaſque d'un peintre ; il taxe votre déſir de ce qu'il veut ; les acheteuſes ne s'apperçoivent point de la cherté, tant le déſir eſt vif. On fait en ſorte que le mari ne s'apperçoive pas lui-même de la valeur réelle du colifichet ; mais l'œil fin de la femme de chambre connoît tous les détours, & ſait au juſte ce que coûte la tête de ſa maîtreſſe, & ſurtout d'où vient le tarif. On va ſur nouveaux frais, car on peut devoir honnêtement à ſa marchande de modes ; on ne s'en cache pas ; on la paye toujours de préférence, mais auſſi le plus tard que l'on peut.

Il faut qu'une femme aime bien ſon mari, pour lui confier ſans réſerve ce qu'elle doit à ſa marchande de modes ; on peut juger de l'honnêteté d'une femme par ce ſimple aveu.

Ce qui chagrine le plus une femme de qualité, c'eſt de voir une bourgeoiſe l'emporter ſur elle en ajuſtemens frais & de nouveau goût : cette hardieſſe de parure lui paroît un attentat envers la nobleſſe.

Un coiffeur habile ſera pour toutes les femmes le premier des artiſtes, le plus digne des plus hautes récompenſes ; c'eſt le créateur de leurs charmes ; & s'il eſt malade ou parti, voyez avec quelle promptitude elles pâliſſent, dès qu'elles en apprennent la funeſte nouvelle.

Un pere Capucin (le plus violent ennemi que je connoiſſe des marchandes de modes, & les traitant comme l'abbé Beauregard traitoit les philoſophes) apoſtrophant des dames avec leurs chapeaux emplumés, dit : *Meſdames, vous êtes gandement amatrices de vous-mêmes* ; cette expreſſion neuve eſt bien trouvée. C'eſt

le même orateur qui, parlant de ces autres femmes qui affichent à tort & à travers des penſées irréligieuſes, qu'elles ont puiſées dans de mauvais livres, s'écria : *Vous vous croyez des philoſophes, meſdames, vous n'êtes que des philoſopheſſes.* Très-bien dit, pere Gabriel ? il joint à ces expreſſions fortes une éloquence naturelle, un organe impoſant, une figure noble & ces beaux mouvemens de l'ame, qui s'éloignent du ſtyle amphatique ou maniéré ; ſon éloquence un peu inculte lui appartient entièrement.

« O mort ! que ta ſentence eſt douce à un homme pauvre ! O mort ! que ton ſouvenir eſt amer à l'opulence ! Les richeſſes & la pauvreté n'ont qu'un même tombeau. Inſolens enfans de la terre, enflez-vous de vos grandeurs humaines : où eſt donc cette grande différence, puiſque vous allez tomber en pouſſiere dans vos palais, ainſi que le pauvre dans ſon hôpital ? Enfans de la terre, vous êtes égaux, il faut vous le répéter ſans ceſſe, puiſque vous l'oubliez

ſans ceſſe ; apprenez tous que ce qu'il y a de plus affreux au monde, c'eſt de mourir ſans vertu ».

Si l'on jugeoit à propos de rétablir la fête des *ſaturnales*, s'il étoit permis un ſeul jour dans l'année d'attacher aux portes des hôtels les qualifications des perſonnes qui les habitent, je ſuis bien ſûr que leur caractere ſeroit décidé par le peuple, & que le peuple ne ſe tromperoit pas.

Il afficheroit à tel hôtel *femme avare*, à tel autre *hautaine*, *capricieuſe*, *diſſolue*, *méchante*, &c. Je ſais que les hôteliers appelleroient cette coutume une *licence effrénée*, qu'ils voudroient faire pendre les afficheurs, mais je ſuis perſuadé que cette monition feroit un bon effet ; car je ſuis très-convaincu que le peuple eſt doué d'un diſcernement admirable pour faire le portrait des grands. Comment cela ſe fait-il ? Je n'en ſais rien. C'eſt comme la réputation des gens de lettres, qui, après la *tourmente*, prend ſon rang malgré l'envie & la critique.

On ne peut diſconvenir que le peuple ne

ne porte le fardeau de l'État. Comme il eſt la victime de toutes les fautes de l'adminiſtration, il en reſſent auſſi-tôt tout les contre-coups; & comme lui ſeul forme la choſe publique, il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ce qui l'intéreſſe, il ait un coup-d'œil ſi juſte, & que la vérité, qui eſt ſa ſeule arme, ſoit toujours dans ſa main.

Bagneux.

Ce joli village, où je me promene quelquefois, me rappelle malgré moi ce Cardinal de Richelieu, ce viſir mitré, qui ſacrifia tout à ſon ambition, mais qui, au dire de bien des gens, ſoutint la France; cette France qui, quinze ans avant ſon miniſtere, touchoit au moment de faire la loi à l'Europe; cette France qui renfermoit dans ſon ſein un Sully qu'il n'employa pas.

Ce n'eſt pas une hiſtoire controuvée que le *cabinet des oubliettes*. Le caractere du

Cardinal, la tradition, nombre d'hommes qui disparurent, tout atteste une foule d'exécutions secrettes & sanglantes.

Ruelle faisoit le pendant de *Bagneux*; le ministre y attiroit, par des caresses & par des marques d'amitié, ceux qu'il vouloit immoler à sa cruelle politique; puis il les faisoit passer par un petit appartement, au milieu duquel étoit une *bascule*, que la main du prélat faisoit jouer elle-même. L'on tomboit alors dans un puits de cent pieds de profondeur; & l'on a trouvé, il y a cinquante ans, l'ouverture de ce puits abominable: dans le fonds on a reconnu les ossemens de plusieurs cadavres, avec les débris de leurs vêtemens, montres, bijoux, argent. Quand on rapproche ce *cabinet des oubliettes* des scenes qui se sont passées à Ruelle, & que l'histoire elle-même confirme, on ne peut révoquer en doute que le Cardinal n'ait disposé de la vie des citoyens en despote sanguinaire.

Ivrognes.

Qu'un payſan, qu'un manouvrier s'enivrent dans un village, ils peuvent rentrer chez eux ſans danger. La femme vient, chante ſa gamme, & les enleve du cabaret; mais à Paris, des régimens d'ivrognes rentrent des fauxbourgs dans la ville, chancelant, battant la muraille. A la ſortie des ſpectacles, c'eſt-à-dire à l'heure la plus dangereuſe, ils rentrent, & le moins ivre a beau donner le bras à ſon camarade, qui eſt ſaoul, chaque pas eſt un danger.

Il n'y a point d'homme ſenſible qui ne s'arrête & qui ne frémiſſe en les voyant décrire une ligne circonflexe à deux pieds des roues.

Les maîtres humains des voitures roulantes devroient, ſur-tout les dimanches & fêtes, ne point uſer de leurs équipages, ou recommander à leurs cochers une plus grande circonſpection, car il eſt

de fait que ces jours-là ſont les plus fertiles en accidens.

Qu'on s'enivre avec de bon vin, comme on fait en quelques pays, cela eſt pardonnable juſqu'à un certain point; l'intempérant en eſt quitte pour un mal de tête léger, & il ſe couche; mais que le pariſien s'enivre avec le vin aigre, dur & déteſtable qui lui eſt verſé à grands frais pour lui, par les cabaretiers des guinguettes, cela n'eſt pas trop concevable.

La biere qu'on boit en Angleterre & en Hollande, eſt une boiſſon ſalubre pour le peuple. Ici rien de plus pernicieux que le vin dont le peuple ſe gorge. Il n'y a pas pour moi de plus grand objet d'étonnement dans toute la capitale, que cette fureur du peuple pour boire un âpre vin, dont il eſt impoſſible à une bouche un peu délicate de ſoutenir une cuillerée.

L'ivreſſe ailleurs n'eſt qu'une incommodité paſſagere; l'ivreſſe du peuple pariſien eſt abominable & fait horreur, & pourquoi? c'eſt que le vin qu'il boit, diſpoſe plus promptement à l'ivreſſe, en

ce qu'il y entre toujours quelques mélanges, qui alterent d'autant plus les organes: j'oſe dire que l'abus qui me contriſte le plus profondément, celui que je voudrois voir réprimé avant tout autre: & par les châtimens les plus ſéveres, c'eſt la falſification du vin diſtribué au peuple.

Son ivrognerie eſt la ſource d'une infinité de déſordres. Pour peu que l'ouvrier s'adonne à boire, il boit pour trente à quarante ſous de vin, & ces trente à quarante ſols, enlevent à ſa maiſon quatre ou cinq pains de quatre livres, que ſes enfans auroient mangé pendant la ſemaine.

Je voudrois bien que la petite biere, uſitée en Angleterre, s'introduisît en France; cette boiſſon reſtaurante, nourriſſante, remplaceroit avantageuſement ces vins verds dont le pauvre peuple fait un uſage continuel.

L'uſage du vin noircit la chair d'une nation, lui donne de la pétulance, l'anime hors de propos, la porte à la folie,

lui ôte ce flegme, ce ſang-froid, ce calme raiſonnable, que l'on remarque dans tous les pays du nord.

Le vin à Paris l'a trop emporté ſur la biere: eſt-ce un bien, d'avoir tout ſacrifié, & les bois & les bleds, à la culture des vignes? Que d'eſclaves employés à la récolte de cette boiſſon! L'uſage de la biere bien faite, ſeroit un avantage pour le pariſien, qui auroit toujours une boiſſon ſûre, fortifiante, & plus ſaine que le vin verd qu'il avale, & qui le diſpoſe à toutes les frénéſies que les commiſſaires ſont obligés enſuite de punir. Mais quoi! s'il exiſtoit une pareille boiſſon pour le peuple, bientôt la ferme générale viendroit s'aſſeoir à la table où l'économie la verſeroit à la ſanté du pauvre, & il payeroit un verre de biere autant que le verre de Bourgogne! Les braſſeurs n'ont-ils pas déjà monté le prix de la biere preſqu'au taux du vin?

Pendules.

On met une pendule ſur toutes les cheminées ; on a tort ; mode lugubre. Il n'y a rien de ſi triſte à contempler qu'une pendule : vous voyez votre vie s'écouler, pour ainſi dire, & ce balancier vous avertit de tous les momens qui vous ſont enlevés, & qui ne reviendront plus. On a placé dans tous les appartemens de ces pendules, & perſonne ne craint d'enviſager une pendule, quoiqu'elle vous trace bien diſtinctement la fuite des heures : ces pendules ſont décorées de petites colonnades, d'un dôme de bronze doré, d'un globe de marbre blanc, autour duquel tourne horiſontalement le cercle des heures.

En contemplant une de ces horloges, je remarquai que le maître capricieux avoit changé pluſieurs fois la figure dorée qui la ſurmontoit : le rouage intérieur n'en alloit pas moins ſon train ; l'aiguille faiſoit également ſon office ; ainſi, me diſois-

je, il y a des places où il importe fort peu de quelle grandeur ou tournure ſoit la figure dorée ; quand la machine des bureaux eſt bien organiſée, les choſes vont également, & la figure n'eſt qu'un ornement.

Le luxe a épuiſé toutes les formes dans ces décorations ſuperflues ; & comme il n'a rien d'utile ni même d'agréable dans des combinaiſons auſſi futiles que diſpendieuſes, on ne peut que gémir de cet emploi de l'argent.

Maîtres en fait d'armes.

UN Anglois a comparé Louis XIV à un maître en fait d'armes. Louvois ſe ſervoit de tous les maîtres d'armes comme d'autant d'eſpions dans toutes les cours d'Allemagne.

C'étoient les femmes, qui autrefois plaçoient l'orgueil à voir leur amant, même aux dépends de ſa vie, venger toutes leurs petites querelles. Les ſpadaſſins viennent d'Italie.

L'eſprit des duels, le goût de l'eſcrime ſont abſolument oppoſés au vrai courage militaire. Renvoyons cet homme, car il nous tuera tous, diſoit un jour Turenne, qui ſans doute étoit connoiſſeur en cette partie, en parlant d'un de ces faux braves qui avoit tué deux de ſes camarades. D'ailleurs, ajoutoit-il, j'ai remarqué que tous ces gens-là, qui ont toujours la main ſur la garde de leur épée, ne ſont pas les plus braves à l'ennemi. Quand les claſſes ſupérieures opprimoient les claſſes inférieures, l'eſcrime rétabliſſoit une ſorte d'égalité; mais comment concilier un édit qui défend le duel, & une communauté de maîtres en fait d'armes, qui n'apprennent rien autre choſe qu'à tuer un homme proprement? Les maîtres en fait d'armes diſent que leur art développe le corps. Plaiſante excuſe! *ce métier de ſubtilité*, comme dit Montaigne, *s'il n'eût pas été déshonoré, auroit bientôt métamorphoſé les citoyens en gladiateurs.*

En fait de duel, il faudroit en revenir à la maniere du preſtigiateur Caglioſtro,

qui, ayant dit que le premier médecin d'une grande Souveraine étoit le plus grand charlatan de l'Empire, en reçut un cartel. Ce n'eſt pas ainſi que je me bats, dit Caglioſtro : tenez, voici une pillule empoiſonnée; elle eſt petite, mais bonne; vous l'avalerez, & vous ferez deſcendre, ſi vous le pouvez, l'antidote dans votre eſtomach; vous me donnerez en même tems une pillule diabolique, telle enfin que vous l'imaginerez; je ſaurai la combattre dans mes inteſtins ſans qu'il y paroiſſe : celui qui ne crevera point, ſera le vainqueur de l'autre.

Voilà bien égalité de talens, égalité de force; un écrivain pourroit dire, je me bats avec ma plume, réponds-moi avec la plume; ſi tu ne ſais pas la manier, paye un écrivain, il y en a tant! ainſi chacun combattroit avec ſes armes. Quant aux journaliſtes, qui ont raiſon une fois par ſemaines ou même trente fois par mois, ils devroient être aſſujettis à inférer dans leurs inventaires les réponſes de leurs adverſaires, afin que ceux-ci combattiſſent à avantage égal.

Quand un maître en fait d'armes, ou même un prévôt de salle ont une rixe, ils sont obligés d'avertir leurs adversaires du titre qu'ils portent : mais il y a des hommes qui se battant sans regle & sans mesure, & avec une violente intrépidité, déconcertent le jeu savant du maître en fait d'armes ; il est occis par sa propre science.

Quand il y a réception de maître, il y a assaut public ; les assaillans s'escriment ; le lendemain on les appelle dans le journal de Paris *des gens à talens*. Le Procureur du Roi, en robe, prend les fleurets & donne des couronnes aux vainqueurs. Je ne connois rien de plus indécent que cette coutume. Tout est donc contradiction dans nos mœurs.

Muſeum.

Il doit être placé dans la partie ſupérieure des galeries du Louvre. Certes, ce ſera un beau monument, quand les arts y auront mis la derniere main. On y dépoſera tous les tableaux appartenans au Roi, mais en attendant ils ſont cachés à tous les regards; conformément au génie national, l'exécution ſera lente, & les plans changeront dix fois. Le public ne jouira que très-tard, ſi jamais il parvient à jouir. Il eſt des hommes qui voient tout au premier coup-d'œil, & qui parlent peu. Il en eſt d'autres qui parlent beaucoup, en très-beaux termes, & qui ne voient rien. Je donnerai toujours la palme à celui qui qui exécutera un plan, ne l'eût-il pas conçu, & fût-il inhabile à le concevoir.

Cette conſtruction ſi lente & ſi embarraſſée forme une éclipſe pour les beaux arts. L'aſtre eſt encroûté. Autant vaudroit

pour un étranger être à Alger qu'à Paris, relativement aux tableaux, ſtatues, & autres curioſités qui ſont inviſibles, & qui le ſeront encore long-tems, parce qu'on a très-diſſertement parlé, ce qui m'a toujours ſemblé de fort mauvais augure. On vole facilement les idées & les expreſſions, mais le talent d'exécuter ne ſe dérobe pas.

Les artiſtes ſont toujours logés ſous cette grande galerie ; on donne ſur-tout des emplacemens aux peintres, c'eſt-à-dire, aux hommes les plus inutiles au monde, & qui ſont payer cherement un art qui n'intéreſſe en rien le bonheur, le repos, ni même les jouiſſances de la ſociété civile ; art froid, menteur, dont tout vrai philoſophe ſentira l'inanité.

La Fille d'Achmet III.

Son hiſtoire n'eſt point un roman. Véritablement Princeſſe Ottomane, née à Conſtantinople, confiée à une eſclave chrétienne, enlevée par elle, baptiſée à Gênes, elle apprit dans ſa ſeizieme année le myſtere de ſa naiſſance : admiſe à l'audience du pape Clément XIII, invitée par pluſieurs ſouverains, elle ſe fixa en France, qui ſemble être l'aſyle de tous les Princes infortunés de la terre. Quand le Sultan ſon pere fût détrôné par les Janiſſaires, elle alla le trouver dans ſon exil pour le conſoler ; de retour en France, elle habite Paris depuis quarante ans ; elle préfere cette ville à toutes les autres. J'ai eu l'honneur de la ſaluer & d'entendre de ſa bouche l'éloge conſtant qu'elle fait des mœurs & des habitans de la capitale.

On a donc vu la ſœur du Sultan actuel loger avec l'indigence, dans un petit ca-

binet au collége de Bayeux, logement qui lui coûtoit vingt écus par an; son escalier étoit une échelle. Eh ! qui se plaindra de son sort, après ce terrible exemple des jeux de la fortune !

Epoqué.

La manie des nobles a créé ce terme! *Est-il époqué*, se demandent-ils? *C'est un sourcin*, dit-on encore pour exprimer une source terreuse, c'est-à-dire, roturiere.

Cependant les grandes escroqueries, qui sont nouvellement à la mode, sortent de la minerve de certains nobles.

C'est bien d'être *époqué*, mais il ne faut pas qu'un homme de cour soit pédant. Il en est néanmoins : homme de cour pédant ! oui, ils parlent à tout le monde comme s'ils parloient aux troupes qui sont sous leur commandement; ce sont presque des airs de souveraineté : ce pédantisme est le plus insupportable de tous; j'aimerois mieux encore celui de la robe.

Les deux Nobleſſes.

Les miſérables & fauſſes idées, qui tiennent au préjugé de la nobleſſe, reprennent par accès : au lieu d'avoir la noble ambition de ſe rendre *fils de ſes vertus*, on aſpire à s'ennoblir, & la roture eſt pour certaines oreilles un mot déshonorant, ou du moins déchirant. Le moindre noble veut en impoſer, & ſe prête une illuſtre origine. Les moyens de s'ennoblir ſont tellement multipliés, qu'un roturier, portant un nom, commence à devenir un être rare.

Les douze parlemens du Royaume donnent à tous leurs membres la nobleſſe au premier dégré; les chambres des comptes & cours des aides, le grand conſeil, & la cour des monnoies, donnent auſſi la nobleſſe; les places de maîtres des requêtes la donnent pareillement; les charges de grand-baillis, ſénéchaux, gouverneurs & lieutenants-généraux d'épées, au nombre de

de cinquante, donnent auſſi la nobleſſe; les places de ſecrétaires du Roi, au nombre de neuf cents, donnent encore la nobleſſe, pourvu qu'on en meure ſaiſi ou qu'on exerce pendant vingt ans; enfin, les places dans les bureaux des finances, qui ſont au nombre de ſept cent quarante, donnent la nobleſſe au ſecond dégré. Que de nobles! bon Dieu! on n'a point parlé des échevins, capitouls, &c., &c. Le commerce, depuis certain nombre d'années, donne auſſi la nobleſſe à quelques-uns de ſes membres.

Par-tout l'on rencontre la maniere la plus commode de gagner la nobleſſe; on l'achette avec cent mille francs, & l'on retire à-peu-près l'intérêt de la finance. Le fils d'un ſecrétaire du Roi, le petit-fils d'un tréſorier de France, s'intitulent Meſſire & Chevalier; & s'ils ſont riches & puiſſans, ils ſe font Comtes ou Marquis, à leurs choix.

Un édit de 1482 enjoignoit aux ſecrétaires du Roi *de porter leurs écritoires honnêtement*. Ils ne portent plus d'écri-

toire aujourd'hui, mais ils jouiſſent du privilége d'être décapités.

L'ancienne nobleſſe, qui monte dans les carroſſes du Roi, & qui va à la chaſſe avec Sa Majeſté (ce que la gazette annonce à l'univers & aux races futures) frappe de ſon dédain toute cette nobleſſe nouvelle & mélangée; elle parle de la préſentation à la Cour, comme du point eſſentiel : c'eſt-là qu'il faut prouver ſa nobleſſe de génération en génération par titres originaux, juſques & compris l'an 1400. Il faut auſſi que ces preuves ſuppoſent une nobleſſe plus ancienne, & ſur-tout ne laiſſent appercevoir aucune trace d'annobliſſement. C'eſt bien une autre choſe pour être de l'ordre du St. Eſprit, & de l'ordre de St. Lazare : on examine Meſſieurs les morts avec une ſcrupule rigidité, & leurs os vermoulus ſont quelquefois dépouillés de toute nobleſſe, malgré les armes qui décorent leur tombe; & le deſcendant, quelle mine il fait alors! il voudroit être fils du plus grand ſcélérat, pourvu qu'il eût eu la tête tranchée;

il apporteroit en preuve le crime de ſon ayeul.

Pour être un page de la petite écurie, un écuyer de la grande, un page de la chambre du Roi, il faut prouver deux cens ans de nobleſſe; eh! qui le croiroit? il faut également deux cens ans de nobleſſe pour ſervir dans les maiſons d'Orléans & de Condé, & chez M. le duc de Penthievre.

Qu'on eſt heureux d'être né roturier! on eſt diſpenſé d'être valet de prince; cela me paroît une diſtinction très-honorable: mais les nobles ne portent preſque plus que des noms de ſeigneurie; ils oublient leurs noms de famille.

Au milieu de ces deux nobleſſes, on trouve encore les *commenſaux de la maiſon du Roi*, qui forment en France une autre ſorte de nobleſſe, & qui ont même des priviléges ſupérieurs.

Dans peu, je le prédis, on verra les *commis*, & autres *employés des fermes du Roi*, former en France une eſpece de nobleſſe: c'eſt déjà une claſſe privilégiée;

la plupart se qualifient tacitement d'écuyers & on ne leur dit rien ; ils ont droit de port d'armes ; ils sont sous la sauve-garde de toutes autorités civiles & militaires, qui sont tenus de leur prêter main-forte à la premiere réquisition ; ils ne peuvent être imposés ou augmentés à la taille pour raison de leurs commissions ; leurs gages sont *insaisissables*, ils ont *serment en justice*, enfin ils ne peuvent être décrétés pour quelques délits que ce soit, commis dans leur fonction, que par les juges des droits du Roi.

Ne voilà-t il pas des mortels privilégiés ? Après cela les commis & autres employés des fermes tarderont-ils à s'assimiler à la noblesse? ils auroient tort.

N'est-ce pas avilir la noblesse, que de la prodiguer ainsi à tout venant? N'est-ce pas d'ailleurs pécher contre une saine politique, que d'accorder le droit d'être inutile, à un roturier que ses richesses, employées dans le commerce ou dans de sages entreprises, mettroient à portée de faire vivre des centaines de familles? Es-

pérons qu'il viendra un jour où l'on se fera honneur d'être roturier ou utile à sa patrie, ce qui est à-peu-près synonyme.

Aveugles.

On peut refuser un pauvre, mais que ce ne soit jamais un aveugle ; l'aveugle n'a pas l'organe qui supplie, qui terrasse ; il a l'air importun. On ne le suppose pas souffrant, car la souffrance ne se peint bien que dans l'œil : donnez à l'aveugle plutôt qu'au sourd, plutôt qu'au muet, plutôt qu'à l'estropié ; ceux-ci se font entendre, commandent la pitié, mais l'aveugle, vous ne soupçonnez pas les ténèbres ni la solitude affreuse qui l'environnent. Donnez à l'aveugle, vous dis-je, afin de voir un jour l'éternelle clarté.

Des libellistes voulant répandre d'odieuses satyres & échapper aux recherches, remirent leurs *imprimés* entre les mains de pauvres aveugles quêteurs, leur disant que c'étoit la *vie d'un saint* & *son*

cantique, ajoutant enſuite que l'argent ſeroit pour eux. Ces aveugles croyant débiter une production pieuſe, crioient à pleine gorge la ſatyre, & vendoient innocemment l'ouvrage hardi & licencieux.

M. Hauy, doué d'un zele infatigable, a inventé une imprimerie nouvelle à leur uſage. Ses procédés ſont courts & faciles; le tact les dirige ſûrement; d'autres ſont muſiciens, claveciniſtes & organiſtes. Cette claſſe d'infortunés doit beaucoup aux ſoins journaliers de cet inſtituteur habile & bienfaiſant. Rien de plus touchant que de le voir au milieu de ſes éleves, auxquels il a ſemblé redonner le ſens qui leur manque, en perfectionnant les autres.

Un aveugle, qui vivoit d'aumônes, avoit une fille de dix-ſept ans, fort belle; il obligeoit cette fille à l'embraſſer toutes les fois qu'elle rentroit; il l'avoit accoutumée à ce devoir dès ſon enfance; un jour l'aveugle ſe mit à battre ſa fille auſſitôt qu'elle l'eût embraſſé. Les voiſins accoururent; le pere furieux châtiant ſa fille, s'écrioit: *elle a forfait à ſon honneur*; la fille en pleurs avoua ſa faute.

Punch.

CETTE boiſſon, nous l'avons adoptée à l'avant derniere paix avec l'Angleterre : elle eſt naturaliſée parmi nous ; on la ſert dans les caffés publics. D'abord les femmes l'ont rejettée à cauſe de l'haleine forte que laiſſe l'eau-de-vie, & l'on y employoit du vin de champagne ; mais depuis un an, les femmes qui ont pris nos redingotes, nos catogans, nos baguettes, nos ſouliers, boivent l'eau-de-vie ; elle ſera toujours plus ſaine que ces liqueurs diſtillées.

L'uſage de boire beaucoup de vin régnoit autrefois parmi les dames de la premiere qualité & les mieux élevées ; aujourd'hui elles aiment les liqueurs fortes.

Le meilleur punch que je connoiſſe ſe diſtribue chez le ſieur Regny, limonadier, pavillon Mazarin. Il eſt ſupérieurement fait.

Glaces.

CETTE congellation artificielle eſt un tonique, un rafraîchiſſement délicieux : un glacier eſt un véritable artiſte qui n'exiſte encore que dans les grandes villes. Sortez de Paris, il vous faudra faire cent lieues pour rencontrer des glaces aux fruits d'été & d'automne, au beure, au kirh-waſer, au bolonia, au lait d'amande : les vrais progrès en ce genre ſont dus à la capitale.

Le ſieur Dubuiſſon, ſucceſſeur de Procope, eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de faire des glaces & d'en vendre toute l'année indiſtinctement. Dans les ardentes chaleurs de la canicule, tel jour au palais royal, il ſe vend pour trois cens louis d'or de *glaces* à douze ſous la taſſe.

Ce fut Procope qui corrigea les grands ſeigneurs & les poëtes, les élégants de la cour & les écrivains du ſiecle de Louis XIV, qui s'enivroient loyalement

au cabaret : en leur verſant du café, il leur donna un autre point de réunion, & l'on vit diſparoître le goût honteux de l'ivrognerie. Les limonadiers ſont au nombre de dix-huit cens, ce qui prouve qu'on a déſerté les cabarets.

Calendriers, Almanachs pour Janvier.

C'EST une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reſte du monde; on en envoye des ballots dans les provinces & chez l'étranger; étrennes mignones, almanachs chantans, &c., il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandiſe, qui forme des murailles de papier noirci, eſt prête à la fin d'octobre; puis viennent les couvertures brillantes, ouvrage des relieurs. Ceux-ci couronnent le mont St. Hilaire, & ſont harcelés par les libraires, qui dans ce tems-là ne s'occupent que d'almanach, plus précieux pour eux mille fois que les œuvres de Monteſquieu.

Tel compoſe un almanach pour 24 livres ; tel autre, comme M. Sautreau, éditeur célebre de l'almanach des Muſes, a trouvé le ſecret de ſe faire dix-huit cens livres de rente, en ne faiſant que raſſembler quelques vers d'autrui. Ainſi les jeux de l'aveugle fortune ſe manifeſtent juſques dans les almanachs.

On épuiſe les titres bizarres, & bientôt il n'y en aura plus. Un poëte intitula le ſien *Almanach des Honnêtes Gens* : c'étoit une eſpece de calendrier, où il délogeoit tous les ſaints du paradis, & la vierge Marie, pour y placer des noms de philoſophes, d'athées, & puis *Brutus*. On le mit à St. Lazare, tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre, le faiſant brûler par la main du bourreau, au pied du grand eſcalier ; il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage, une bougie fit l'affaire.

Un autre dans le même tems (M. Rivarol) fit un almanach où il diſtribuoit des épigrammes peu variées & peu pi-

quantes à quatre cents faiſeurs de vers, & tout cela pour un peu d'argent : ces quatre cens faiſeurs de vers ne le lâcheront qu'au jugement dernier. Ce ſont autant de lévriers qui ſont & ſeront à ſa pourſuite ; mais comment irrite-t-on quatre cens rimeurs ? n'eſt-ce pas affronter ſans maſque & ſans gand une ruche de guêpes ? Quelques-unes lui ont déjà fait ſentir l'aiguillon.

Tous ces almanachs paſſent de main en main, & puis meurent dès le mois de février : on ne conçoît pas ce que devient cette eſpece de marchandiſe qui s'éparpille dans les innombrables poches des griſettes, car toute fille a un almanach chantant qu'elle reçoit au nouvel an.

On doit peut-être à cette foule d'almanachs l'incommode race des *fredoneurs* qui vous bourdonnent aux oreilles des notes de muſique défigurées, & qui chantonnent, quand vous leur parlez.

Les revenus de l'académie de Berlin ſont fondés ſur la vente excluſive des almanachs. Le feu Roi de Pruſſe avoit

penſé que comme il ne faut pas beaucoup de génie pour faire un almanach, on pouvoit appliquer le produit de ces ſortes d'ouvrages à l'entretien d'une académie de ſavans : il paya donc ſes académiciens, en affermant les prédictions de l'année, les chanſons & les chanſonnettes. L'académie, maîtreſſe du privilége, crût qu'il étoit de ſa dignité de ſupprimer de ces almanachs munis de ſon approbation, les vieilles & incertaines prédictions du *beau tems*, de la *pluie*, de la *gelée*, des *orages*, des *tempêtes* & des *météores*, &c., ainſi que les recommandations de *couper les cheveux*, les *ongles*, de prendre *médecine* & de *ſaigner* dans tel ou tel tems, &c. Qu'arriva-t-il ? On ne vendit plus d'almanach ſans prédictions. L'académie alloit être ſans marmite & réduite à un jeûne rigoureux ; elle ne manqua point de rétablir le ſemeſtre ſuivant les prédictions de l'année, ſans quoi les tables des académiciens (tant aſtronomes que grecs & latins, antiquaires, érudits & grammairiens) étoient ſans ſoupe. Or, il

faut manger la soupe avant de rendre compte de l'état du ciel & de la rotation des astres & planettes.

Il me semble qu'on pourroit imiter l'ordonnance du Roi de Prusse, affermer en France le produit des almanachs, pour l'appliquer aux gens de lettres. N'est-ce point le fumier, les débris des végétaux, qui alimentent nos arbres fruitiers ? Pourquoi donnons-nous notre argent pour l'almanach de Mathieu Laensberg ? Ne pourrions-nous pas composer chez nous un pareil chef-d'œuvre ? il se tire à soixante mille exemplaires.

Que ne dirions-nous pas de l'almanach royal, qui rapporte 25 à 30 mille livres de rente à un libraire? Pourquoi un privilége éternel pour une telle production, tandis qu'on n'accorde des priviléges que de six ou neuf ans pour des ouvrages de génie, & qu'on en dépouille les familles ?

Singulier Magaſin.

C'EST celui des jurés-crieurs : ils ont des corbillards, des catafalques, des mauzolées emmagaſinés, des tentures mortuaires ; ils n'ont plus qu'à raſſembler les parties un peu disjointes ; on refait les écuſſons, c'eſt un mauzolée tout neuf ; ces meubles funebres ont ſervi à d'autres, mais ils n'en ſont pas moins bons.

L'impôt du timbre, que l'on vouloit établir & qui n'a pas eu lieu, aſſujettiſſoit à la marque, les billets d'enterrement & les billets de mariage, rapprochement peu obligeant, qui a ſcandaliſé les bons pariſiens. Les jurés-crieurs s'étoient promis d'aller annoncer eux-mêmes les décès, & de les ſignifier de leur propre écriture ; ils auroient joué ce tour-là à l'impôt du timbre.

Timbrer un billet d'enterrement ! quelle bonne ſource d'épigrammes pous les pariſiens ! elles ont éloigné l'impôt, ainſi

qu'elles en éloigneront plusieurs autres, car il faut avoir de l'esprit avec un peuple qui en a.

La Société du Mercredi.

Ce sont des gens qui dînent ensemble le mercredi, & voilà tout. Epicuriens & gourmets, ils ont donné dix mille francs pour les quatre hôpitaux qui ne s'élevent point. On m'a sommé de faire leur chapitre, & le voilà fait.

Il y a une idée superstitieuse & toujours regnante sur les treize convives qui se trouvent à une même table. *L'un d'eux*, dit-on, *doit mourir dans l'année.* En Suisse, pour faire tomber cette triste superstition, treize particuliers se rassemblerent une fois la semaine, vécurent en santé & mangerent de bon appétit pendant près de dix-neuf années. Il est bon d'offrir cet article aux femmelettes des deux sexes.

L'Education campagnarde.

Ce qu'il y a de plus piquant pour un homme délicat, qui aime à joindre à ſes jouiſſances celles d'autrui, c'eſt de conduire dans la capitale une jeune fille étrangere, qui ne manque point d'eſprit, & qui ait le goût inné de ce nouveau ſpectacle.

Elle ouvre de grands yeux étonnés; on y lit la comparaiſon ſecrette qu'elle fait inceſſamment de ſon village & de ſa chaumiere, avec l'opulence qui l'environne: on la conduit aux comédies, aux opéra, aux bals maſqués & autres divertiſſemens publics; on a l'air d'un enchanteur, qui d'un coup de baguette a créé tous ces miracles; ſon ame eſt dans l'ivreſſe; elle vous remercie, comme ſi tous ces objets magnifiques avoient été enfantés & diſpoſés pour elle ſeule. Vous jouiſſez des mouvemens naturels de ſa ſurpriſe, de ſa joie & de ſon admiration; or l'admi-

ration

ration donne au ſentiment de l'amour quelque choſe de plus pénétrant, & double ſes délices; l'agrément du ſpectacle eſt tout autre quand on eſt aſſis auprès d'une beauté neuve, qui regarde avidement au fond du théâtre, reſpire à peine, vous ſerre la main en ſilence comme pour vous rendre grace des heures les plus délicieuſes de ſa vie : vous ſemblez remplir tout ce que ſon cœur pouvoit déſirer ; ſon amour devient exceſſif, car il ſe fond avec l'attrait, que toutes les ames ſenſibles ont pour les beaux arts. C'eſt en la promenant dans un monde enchanté que vous en paroiſſez être le ſouverain, ainſi que l'arbitre de toutes les fêtes qui le décorent.

Point de volupté égale à celle de faire naître dans un cœur des ſurpriſes auſſi vives ; & les riches, qui dépenſent tant d'argent pour des femmes blaſées, ne connoiſſent pas le charme qu'inſpire le ſourire étonné d'une jeune maîtreſſe, lorſque jettant ſes regards ſur tant de nouveautés, elle les reporte ſur vous, reſte comme ſuſpendue à chaque mot qui ſort de votre

ouche, trouve tout bien, & au milieu de tant d'hommes qui font impreſſion ſur elle, vous donne les careſſes qu'elle raſſemble ſur vous ſeul : ſon cœur devient tout amour, parce qu'il eſt content, rempli; ſon ame a joui, ſon eſprit s'eſt éclairé ; vous avez développé en elle un ſentiment caché, mais actif; il ſe déploye à la vue d'une grande cité. Eh ! commenttant d'objets variés manqueroient-ils d'éveiller une ſenſation profonde dans une fille de la campagne, neuve aux délices de la ville? Son accent, ſa timidité qui s'enhardit par dégrés, je ne ſais qu'elle ruſticité touchante, tout lui prête des attraits d'autant plus intéreſſans, qu'ils ſont éloignés du menſonge.

Heureuſement pour nous que les riches n'ont point ce déſir ; que tout entiers à leur vanité orgueilleuſe, ils nous laiſſent les jouiſſances qui ſont à notre portée, & dont ils ſeroient jaloux s'ils les connoiſſoient. Mais pour promener ainſi la vertu ruſtique & épier ce qu'elle peut ſentir, il ne faut point être un ſuppôt de Plutus ; il faut être un philoſophe, & un philoſophe entre deux âges.

Les Perroquets.

APRÈS les cors de chaſſe que font réſonner les apprentifs ſymphoniſtes, il n'y a rien de plus inſupportable que le perroquet qui vous crie & va répétant aux oreilles toujours la même choſe. Ce goût pour les ſtupides répétitions pourroit ſe ſatisfaire dans le monde ſans recourir aux perroquets; que d'animaux parlans & redifant bien ce qu'ils ont entendu aux écoles de Droit, de Médecine, de Théologie & au Lycée ! Enfin une dévote n'avoit-elle pas appris à ſon perroquet à répéter bien diſtinctement, *voilà le bon Dieu qui paſſe*, ſi-tôt qu'on entendoit de la rue le ſon de la clochette. Elle porta l'oiſeau verd chez ſon voiſin; l'animal bavard parfaitement inſtruit & éprouvé fut placé à la porte. Le Viatique paſſe, & le perroquet de dire, *voilà le bon Dieu qui paſſe* ! Tout le monde s'extaſie, admire, reſte à genoux, & eſt prêt à crier *miracle*. On oublioit que

c'étoit auſſi aiſé à faire dire à un *perroquet* qu'à un *enfant*.

Une femme careſſoit un perroquet chéri d'un miniſtre dur. Ce perroquet étoit féroce : elle le ſavoit ; mais elle avoit ſes vues, elle ſe fit mordre au bras. Le miniſtre voyant le ſang couler, s'émeut. *Je voulois me faire ſaigner, il y a quelques jours*, dit-elle ; *votre perroquet a pris ce ſoin* : elle obtint ce qu'elle voulut.

Un homme de ma connoiſſance indigné de la courtereſſe ridicule de la queue des chevaux, avoit ſtylé ſon perroquet à dire à tout venant : *Laiſſez la queue aux chevaux ?* Je ſouffre comme lui, quand je vois un cheval maquignonné.

Singulier eſcroc.

J'AI ouï parler d'un eſcroc qui, je penſe, n'a point eu ſon égal : bien reçu & bien traité dans une maiſon demi-opulente, il y avoit ſon logement & ſa table ; il s'aviſa d'y introduire un étranger, & de ſe faire payer une penſion ; cela étoit fort ; comment s'y prit-il ? Le voici ; en lui faiſant accroire *qu'il entroit pour moitié dans la dépenſe.* Après ce début, il préſente l'étranger & le reçoit chez autrui comme dans ſa propre maiſon.

Les bonnes manieres que le maître avoit pour celui qu'il hébergeoit amicalement & gratuitement, rejailliſſent ſur le nouveau venu ; celui-ci paye fidellement ſon quartier, & l'autre le comble de politeſſe comme l'ami de ſon ami. Le payant prend peu à peu les petites libertés qu'un payement aſſidu autoriſe ; il donne ſon avis ſur les plats, blâme ou loue le cuiſinier ; le maître de la

maiſon, qui le trouvoit d'ailleurs fort aimable, lui fit un jour quelque repréſentation, mais ſous le voile de la politeſſe : qu'on juge quel fut ſon étonnement, lorſqu'il apprit que le nouveau venu payoit tous les trois mois, & d'avance, une table que l'hébergé tenoit de ſa complaiſance. Remettez votre argent dans votre poche, lui dit-il, vous êtes chez moi ; vous n'avez ni à me payer, ni à blâmer mon cuiſinier, mais il fera de ſon mieux, pour que vous ſoyez content.

Quelle préſence d'eſprit ne fallut-il pas à cet eſcroc, que je ne veux pas nommer, pour ſe maintenir pendant près d'une année entre deux hommes, qui ne devoient pas s'entendre, & pour faire payer à l'un le dîner qu'il recevoit de l'hôte *gratis* !

Cuiſine.

La cuiſine moderne eſt préférable à l'ancienne pour la ſanté comme pour le goût : un bon cuiſinier nous fait vivre plus long-tems, car il donne de l'onction aux mets, & il empêche qu'ils ne deviennent corroſifs. La nature nous préſente les alimens tout brutes; le cuiſinier les corrige & les perfectionne. La cuiſine n'eſt donc plus un art meurtrier, quand elle eſt maniée par un bon artiſte ; *on ne ſe creuſe point le tombeau avec les dents*, comme le dit le groſſier Regnard ; quand on eſt doué d'une ſenſualité délicate, alors on n'eſt point gourmand ; la ſobriété accompagne toujours les fineſſes du goût

Oui, quand j'aurai toute la théorie de *Meſſellier* (1), je veux la mettre en vers

(1) Fameux cuiſinier.

techniques; il y en aura cent tout au plus. Tout éleve les apprendra par cœur. Excellent, ſucculent catéchiſme! *Non omnis moriar.*

L'appétit ne doit pas être irrité, mais ſatisfait. Qui voudroit être un Pandarée, célebre mangeur, à qui Cérès accorda le don de dévorer impunément ſans avoir jamais d'indigeſtion?

Une étude aſſidue du goût de ſon maître, dont le palais doit devenir le ſien, voilà ce qui honore un cuiſinier. La délicateſſe des mets ne peut que leur préparer une coction louable; les parties groſſieres ſéparées par l'elixation, ne fatiguent plus l'eſtomach, & il doit s'en former un meilleur chile.

Le vulgaire broûte pour le beſoin, mais il ne mange pas pour le plaiſir; cet art s'eſt perfectionné avec le génie des peuples. La cuiſine de Louis XIV étoit mauvaiſe; il a raſſemblé autour lui beaucoup de grands hommes; il n'a point eu de fins cuiſiniers. Il y a un rapport entre le goût corporel & le goût ſpirituel. La

fineſſe de ces deux ſortes de goûts dépend d'un certain exercice, & l'on ne ſauroit prononcer ſur la cuiſine, ſi l'on n'a pas fait conſtamment bonne chere.

Si l'on eſt hérétique en Suiſſe, c'eſt ſur-tout en cuiſine ; vous avez beau donner des leçons admirables à un cuiſinier & à une cuiſiniere, vous ne pouvez lui faire abjurer ſes héréſies, ſa routine ſchiſmatique, ſes théories erronnées.

On a fait des livres ſur l'art de la cuiſine ; eh bien ! ils reſſemblent à nos poétiques ; ils ne ſont pas faire un meilleur plat. Les progrès de la cuiſine ſont plus marqués chez ceux qui ſuivent leur inſtinct ; & les cuiſiniers, qui excellent, ne diſſertent pas, mais goûtant la ſauce du bout du doigt, approuvent ou condamnent.

Ce ſont les bonnes tables de Paris qui honorent la profeſſion de paraſite, parce qu'il ne s'agit pas de manger, mais de jouir, & ſur-tout de louer à propos. La ſenſualité ſe combine très-bien avec l'économie ; la bonne cuiſine dépend du

ſoin, de l'attention : un mauvais cuiſinier ruine tout le fruit d'un long travail ; un bon fait jaillir tous les ſucs & tous les ſels de l'aliment : il vous les offre dans leur intégrité pure.

Il y a des peuples qui ne ſauront jamais manger ; qui gâtent à plaiſir leur viande & leur poiſſon, & qui n'auront jamais le ſentiment d'un palais délicat ; ils ſont faits pour brouter ; eh ! qui le croiroit ? pluſieurs Allemands ſont encore plus pervers que les Suiſſes à cet égard.

L'intérêt de la ſanté commande une table délicate, parce que l'eſtomach s'en trouve mieux & qu'on digere mal ce qui eſt mal accommodé. Il n'y a point de mérite à dénaturer les dons de la nature, & à charger les mets de ſel, de poivre, de géroſle, de muſcades & autres épices, ingrédiens plus précieux que l'or, quand on les combine hàbilement, quand on les doſe à propos, mais vrai poiſon, quand on les prodigue.

La table de Lucullus ne l'empêchoit pas d'être le plus honnête homme & le

plus accompli qu'il y eût à Rome, ſi l'on en excepte Brutus. Non pas que j'approuve les excès auxquels ſe livrerent les Romains ; ils étoient auſſi blâmables par leur prodigalité que les Spartiates avec leur ſauce noire ; mais j'approuve les ragoûts d'Apicius ; ils furent long-tems à la mode, & il s'étoit formé une ſecte de cuiſiniers *Apiciens*, qui ſubſiſtoit encore à Rome du tems de Tertullien. Je ne veux point une eſpece d'école de gourmandiſe, mais une tradition heureuſe qui n'enleve point aux mets leur ſaveur particuliere.

Je proſcris donc toute notre artillerie de gueule, qui, grace au bons ſens, tombe de jour en jour. L'art de la cuiſine & la bonne chere ont conſiſté longtems en France dans une profuſion malentendue ; mais on y retranche aujourd'hui pour ajouter à la délicateſſe. L'intérêt de la ſanté n'eſt plus ſéparé du bon goût, qui a proſcrit ces jus ardens & tous ces ragoûts cauſtiques de l'ancienne cuiſines : celle qui regne à préſent avec un travail plus fin, mais au fond plus ſimple,

reſpecte ces ſels volatils dont chaque ſubſtance eſt douée

Nous ſommes ſans doute ſupérieurs aux Romains qui eurent des goûts bizarres. La chair d'ânon & celle de chien furent ſucceſſivement à la mode ; ils engraiſſoient les eſcargots ; ils mangeoient des paons : j'ai beau lire Pétrone, la table des anciens ne me tente pas. Les cuiſiniers de nos princes en ſavent plus que ceux des Grecs & des Romains. Il y a cependant des particuliers qui l'emportent encore ſur eux, parce qu'ils ont un goût finement exercé & ſuſceptible de ſaiſir toutes les nuances des papilles nerveuſes.

Un de ces gourmets voyant ſon cuiſinier malade (il étoit, hélas ! à la campagne) fit vingt-cinq lieues en poſte, alla trouver *Bouvard*, l'emmena ; & quand ſon cuiſinier fut guéri, il embraſſa le médecin en ma préſence, & le paya largement.

Les plaiſirs de la table adouciſſent les mœurs, & comme Céſar, je ne craindrois pas les figures jouflues & rebondies,

mais bien celles qui ſont haves & maigres. Néanmoins ce n'eſt pas une raiſon pour ſe jetter dans le luxe, faire la dépenſe de deux ou trois mille carpes pour en avoir les langues, compoſer un grand potage fait avec cette eſpece de lait que donnent les œufs frais cuits dans leur coque, & un plat formé ſeulement de noix d'épaules de veau. Des friands de ce caractere ſont auſſi condamnables que ceux qui gâtent les dons de la nature, en les empâtant de leur mauvais goût.

Et l'omelette royale, qui ne ſe faiſoit que chez le prince Soubiſe pour le *feu Roi*, coûtoit plus de cinquante écus. Elle étoit de crêtes de coq, &c. Quelqu'un de ma connoiſſance en a la compoſition donnée par un témoin, & ſuivant lequel celle qu'il vit faire, & à laquelle il mit la main, coûta 157 liv. 10 ſous.

Les mets d'aujourd'hui ont donc une légéreté, une fineſſe, un baume particulier: on a trouvé le ſecret de manger plus, de manger mieux, & de digérer plus rapidement. Le cuiſinier eſt un chimiſte qui

opere des métamorphoſes ; il change, il corrige la Nature, il adoucit les choſes les plus piquantes, & rend piquantes les plus douces ; il rend mangeable des choſes dont on ne s'étoit jamais aviſé ; tout prend une ſaveur différente entre ſes mains ; il développe en l'homme une foule de ſenſations nouvelles. Il interrogera toutes les houpes nerveuſes, & toutes les merveilles cachées d'un goût profond paroîtront par l'adreſſe des cuiſiniers.

La nouvelle cuiſine eſt avantageuſe pour la ſanté, pour la durée de la vie, pour l'égalité de l'humeur, ſuite de l'égalité du tempérament. Il eſt certain que nous ſommes mieux portans & mieux nourris, que ne l'étoient nos peres.

La table de Meſdames, tantes du Roi, paſſe pour la plus délicate de celles de la cour, relativement à l'art ſuperfin de la cuiſine.

Palais novice, que je te plains ! Si tu ſavois combien il faut perfectionner un certain goût délicat que la nature ne donne qu'à ſes favoris : un goût qu'on ne ſauroit

ſe créer, tu ſaurois que les meilleures choſes ne ſont rien avant que d'avoir paſſé par la main d'un habile cuiſinier ! Non, tu n'as pas encore mangé, ſi tu ne connois pas les miracles de la *cuiſine moderne*, ainſi qu'un homme qui n'auroit entendu que de la muſique Françoiſe, ne connoîtroit point & ne pourroit connoître ce que c'eſt que *mélodie*.

Le Bénédicité

Il y a long-tems qu'il n'eſt plus en uſage que dans les couvens, monaſteres & penſions ; ailleurs on n'y ſonge plus ; les grâces conſéquemment ſont omiſes.

C'étoit une pratique courte & ſainte que celle qui, à l'aſpect d'une table ſervie, faiſoit remercier la providence des biens qu'elle nous a diſpenſés. Il étoit ſage de reconnoître la bonté libérale du Créateur ; il étoit juſte de lui marquer ſa reconoiſſance. Cette coutume eſt entiérement abolie. La *table du Roi* eſt encore bénie par

l'aumônier. On pourroit dire aux riches : faites bonne chère, mais ſongez que d'autrés ont à peine du pain : uſez de toutes les jouiſſances qui vous ſont accordées, mais ſouvenez-vous que les autres ont auſſi beſoin de quelques jouiſſances. Mangez avec appétit, mais c'eſt ſur-tout en vous nourriſſant des fruits accumulés autour de vous, que vous devez élever votre ame vers Dieu, & ſonger à la diſette qui tourmente une partie de vos freres. Ne vous dérobez aucun des plaiſirs légitimes, mais ne gaſpillez pas les mets nourriciers, & que le ſuperflu appartienne aux pauvres. Faites aſſeoir à vos côtés la tempérance & la charité, & votre ame & votre corps s'en trouveront mieux. Ce repas ſera exquis lorſque vous pourrez vous dire à vous-même : qu'une portion aura ſoutenu la vie défaillante d'un voiſin pauvre & laborieux.

Je lis dans les ſermons du pere Bourdaloue le paſſage ſuivant : « Il eſt ſurpre-» nant, dit-il, que ce ſoit à ces tables » où tout abonde, où il y a tant d'aſſai-» ſonnement,

» ſonnement, une ſi grande variété de
» viandes, qu'on refuſe impunément au
» ſouverain Seigneur, de qui ſeul on
» tient tout cela, à qui ſeul on en eſt
» redevable, les juſtes hommages qui lui
» ſont dus ».

Trophées.

LES architectes ſont des colonnades ſans palais & couronnent les hôtels de nos princes de trophées ſanguinaires & d'enſeignes romaines : on remarque à *l'hôtel Bourbon* le S. P. Q. R. Rien de plus déplacé. Les ſculpteurs mettent des vaſes de marbres dans nos jardins, & ces vaſes ſont toujours vuides. Dans les appartemens on voit des urnes & des amphores qui ne contiennent aucune liqueur. L'édifice immenſément coûteux, & ridiculement étroit, élevé à Ste. Geneviéve, humble fille qui gardoit les troupeaux, n'offre nulle part la patronne qui fut bergere : on en a fait une déeſſe ; on a oublié de repréſenter

celle qui habitoit les champs avec ſa panetiere & ſa houlette ; eh ! qui n'auroit pas voulu voir le coſtume de ſon ſiecle, l'image de ſa vie innocente qui précéda ſa vie céleſte ! ce contraſte eût été tout-à-la-fois touchant & religieux.

Ste. Geneviéve ne ſe doutoit pas qu'on lui éleveroit un jour un temple dans le plus beau centre de l'Europe, & dont le prix excédera 26 millions. Que le culte catholique eſt cher !

Cette nouvelle égliſe, pour ce qu'elle coûtera, m'a paru ſans grandeur, ſans majeſté, d'une ſtructure meſquine & pleine de minutieux ornemens ; elle n'a point répondu à l'idée que je m'en étois formée : ſon architecte fut ſans génie, malgré tous les éloges qui lui ont été prodigués. Quarante années de travaux, & tant de millions pour élever une chapelle ! oh ! quel triſte emploi de tems & d'argent ! non, je ne verrai jamais ce monument ſans ſoupirer.

Insubordination.

Elle est visible dans le peuple depuis quelques années & sur-tout dans les métiers. Les apprentifs & les garçons veulent se montrer indépendans ; ils manquent de respect au maître, ils font des corporations : ce mépris des règles anciennes est contre l'ordre Pourquoi un vaisseau cingle-t-il à pleines voiles? c'est qu'il y a une chaîne non interrompue d'obéissance & de commandement. Les métiers, qui ont besoin du concours de plusieurs mains, doivent se rapprocher de la subordination qui regne dans un vaisseau, & l'on peut réprimer l'insolence toute neuve des travailleurs subalternes, sans offenser leur liberté individuelle.

Jadis, lorsque j'entrois dans une imprimerie, les garçons ôtoient leur chapeau. Aujourd'hui ils se contentent de vous regarder, ricanent ; & à peine êtes-vous sur le seuil, que vous les entendez

parler de vous d'une maniere plus leſte que ſi vous étiez leur camarade.

Tous les imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi, qu'ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéiſſance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie ; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage fait pour telle circonſtance.

Dans les métiers, vous n'entendez que les plaintes des maîtres, qui ſe trouvent abandonnés de leurs garçons, ligués pour faire une eſpece de loi à ceux qui les payent. Propos inſolens, lettres injurieuſes, ils ſe permettent tout. Des idées mal entendues ont défuni les anneaux néceſſaires aux travaux & à la proſpérité du commerce ; de-là naît l'imperfection des ouvrages, parce que les ouvriers ſe hâtent d'achever, & ne travaillent que pour finir la ſemaine.

Au nouvel an, tous les garçons perruquiers plantent-là leurs maîtres, & changent de boutique. Il en eſt de même dans pluſieurs communautés ; quand les

étrennes ſont reçues, le garçon s'en va ; il eſt indifférent à telle ou telle maiſon ; il ſe dit égal à ſon maître, & il ne ſe trouve lié que par les gages.

Et voilà comme en humiliant trop la bourgeoiſie, en lui enlevant ſucceſſivement ſes priviléges, en mépriſant trop cet ordre de citoyens qui vivifient la capitale, le peuple ſecondaire a tout envahi, fait de mauvaiſe beſogne dans tous les genres, & n'en exige pas moins un haut prix. La main-d'œuvre devient de jour en jour plus groſſiere ; tout ſe fait à la hâte & ſe fait mal. Il y a pluſieurs jours où les garçons ne travaillent pas ; pluſieurs communautés ont des apprentifs vraiment indiſciplinables.

Eh ! ne voit-on pas aujourd'hui les garçons perruquiers faire les beaux eſprits en accommodant *les pratiques* ? Comme ils attrapent quelques mots à la volée, les voilà qu'ils les répétent ſans en connoître le ſens & l'étendue ; ils deviennent les dangereux précepteurs des apprentifs : quand ceux-ci ſont coiffés, ils ſe croient au niveau

des bourgeois; il en réſulte une révolte ſecrette contre leur maître, dont ils deviennent les cenſeurs, les ennemis.

De nos jours le petit peuple eſt ſorti de la ſubordination, à un point que je puis prédire qu'avant peu on verra les plus mauvais effets de cet oubli de toute diſcipline. On n'a point voulu voir que dans l'ordre politique & ſocial tout étoit dépendant, & que tout devoit s'engrener. La facilité trop grande d'avoir les maîtriſes pour de l'argent a trop confondu le maître avec les garçons.

Trouvaille.

Je cherchois depuis long-tems un ſot parfait, accompli, car je ſavois par expérience que nous nagions tous dans des milieux. L'homme de génie étant extrêmement rare, & ne l'étant d'ailleurs que dans le genre qu'il cultive, je cherchois ſon oppoſé, & je l'ai trouvé. Je puis aſſurer qu'il eſt ſot à un point étonnant &

ſinguliérement intéreſſant pour un obſervateur, car on eſt ſtupéfait d'entendre ce qui ſort de ſa bouche; il parle beaucoup, & il ne manque jamais un trait de bêtiſe ou de ſtupidité. Enfin c'eſt un être curieux qui décompoſe à chaque phraſe le bons ſens & la raiſon. Il eſt bien au-deſſous de l'ignorance tranquille & de la fatuité indiſcrete. Il eſt ſot comme l'écarlatte eſt rouge.

Qu'eſt-ce que l'eſprit? *c'eſt voir juſte, vîte & loin.* Cette définition eſt d'une femme. On n'eſt point ſot quand on ſait écouter. Les ſots, dans la capitale, ne ſont pas ſi communs qu'ailleurs, à cauſe du grand mouvement des eſprits & de la direction ſubite que leur donne une ſcene variée & changeante. A Paris le ſot s'érige en fat: voilà ſon triomphe; & dès-lors une femme s'en empare, le promene, le préſente par-tout; j'oſe le dire, c'eſt pour une femme une *trouvaille* qu'un ſot, lorſqu'elle en peut faire toutefois un *fat*; alors elle eſt enchantée; elle le tourne & l'aſſouplit. Non, il n'y a rien au monde

qu'aime tant une femme qu'un ſot à manieres & à jargon; on fait de cela ce qu'on veut; on le cache, on le mene; il admire; on eſt de niveau avec lui. Il répete tout ce qu'on lui a inſpiré. Jamais il ne s'égarera dans ſes penſées, jamais il ne devinera rien de ce qui ſe paſſera autour de lui; les ſots ont de la ſanté, & ils ne s'en targuent pas. Quelle félicité pour une femme, que de bien commander à un ſot, lorſqu'il eſt un peu préſentable, & qu'ayant la figure humaine, il parle à vuide ſans s'en douter!

Un ſot n'aime pas à être ſeul, parce qu'il s'ennuie bientôt de lui-même; il ne peut donc ſupporter la ſolitude; voilà pourquoi il ſe jette dans la ſociété, & qu'il y eſt preſque toujours à ſon aiſe & ſatisfait de lui-même. Comme il n'a pas les ſenſations fines qui diſtinguent l'homme d'eſprit, il n'a point d'embarras, & pour lui tout eſt plaiſir; il ne cherche qu'à être hors de lui. L'homme d'eſprit n'eſt jamais bien placé dans une ſociété un peu nombreuſe; il a aſſez d'étoffe pour ſe ſuffire

à lui-même. Vous voyez qu'une femme à Paris, comme ailleurs, doit préférer un sot; c'est ce qu'elle fait, &, faut-il le dire, elle n'a pas tort.

Adulation.

LOUIS XIV ne savoit pas un mot de latin, & cependant la flatterie essaya de persuader à ce Monarque qu'il étoit bon humaniste. On a vu long-tems dans le collége des jésuites de Lyon le premier livre des Commentaires de César, traduit par *Louis le Grand*, in-folio, avec figures. Ce livre n'étoit-il pas curieux?

On a vu au Louvre deux beaux globes que le jésuite Coronelli fit pour Louis XIV: ils sont d'une grandeur extraordinaire. Sur le globe terrestre on lit ce distique incroyable:

Inclita Gallorum proh quanta potentia Regis!
En digito cœli volvit & orbis opus.

Quelle flatterie plus ridicule que d'at-

tribuer au bout du doigt de Sa Majeſté ce que le dernier des marmitons de la cuiſine pouvoit faire tout auſſi bien que le Roi !

Enfin, on a vu à Verſailles un cadran horiſontal ſur une grande table d'ardoiſe, *parallele royal des conquêtes de Louis le Grand.* Vous ne devinez pas, lecteur, quel rapport pouvoit exiſter entre un cadran ſolaire & des victoires ; c'eſt qu'on lui faiſoit annoncer les conquêtes du Roi : dans une bordure qui environnoit le cadran, on avoit gravé au bout de chaque ligne horaire la priſe de chaque ville. Sur VIII heures, par exemple, on liſoit, *la priſe de Dôle*, tel jour & telle année ; ſur les autres heures, on voyoit de même la priſe de quelques villes ou citadelles ; ainſi l'on ne pouvoit regarder l'ombre mobile ſans ſe rappeler un exploit.

Les théologiens pouſſerent la flatterie juſqu'à faire imprimer des theſes dont chaque poſition commençoit par *Ludovicus Magnus.* Quoique le Roi ne sût pas

le latin, il comprenoit fort bien ce que ſignifioient ces deux mots. Il aſſiſtoit enſuite aux prologues des opéras de Quinault, & l'on chantoit à ſes oreilles :

Il eſt digne de nos autels ;
. . . . . .
Son tonnerre inſpire l'effroi
Dans le tems même qu'il repoſe.

L'académie ayant propoſé pour ſujet du prix annuel cette queſtion : *laquelle des vertus de Sa Majeſté mérite le plus notre admiration* Pour le coup cela parut trop fort, & le Roi voulut que l'on choisît un autre ſujet. Mais lorſqu'il eût pris Straſbourg, voici de quelle maniere un académicien s'exprima dans ſon diſcours de réception :

Louis a dit que Strasbourg ſe ſoumette, & Strasbourg s'eſt ſoumis. Puiſſance plus qu'humaine, & qui ne peut être comparée qu'à celle qui en créant le monde a dit : que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. Je ne vous en impoſe pas, lecteur. Voyez le Recueil des harangues aux ré-

ceptions à l'académie ; le harangueur que je cite, *M. d'Aucourt*, y fut reçu le 19 novembre 1683.

L'adulation eſt aujourd'hui plus fine, j'en conviens, mais la louange eſt l'accent éternel de l'académie ; elle ſe loue elle-même à toute outrance, en ſe repliant ſous toutes ſes faces, quand ſa politique n'a rien à louer au-dehors. Eh bien ! quand il ſe gliſſeroit enfin dans l'académie quelque franc diſeur de bonnes vérités, quelqu'anti-adulateur, y auroit-il grand mal à cela ?

Bois flotté.

COMBIEN cette capitale a déjà engloûti de forêts immenſes ! Ce qui l'avoiſine ne peut plus fournir à ſa conſommation. Sans le bois flotté, il n'y auroit de bois que pour les groſſes maiſons, qui le détruiſent avec une diſſipation effrayante.

Mais ce bois flotté, on vous le livre

boueux & humide ; il donne beaucoup de fumée, & preſque point de feu. Le bois eſt ſouvent mal propre dans la cheminée, incommode à porter & à arranger. L'économie, chez les bourgeois, porte ſur le bois ; quand vous paſſez dans la ſalle à manger, on éteint le feu de l'appartement, puis on le rallume, quand on ſort de table. Très-peu de maiſons, où l'on ſoit chauffé largement. On a multiplié les feux, mais ils ſont exigus, ſi vous en exceptez les cuiſines, où les marmitons le prodiguent pour déſoler un peu leur maître.

C'eſt un travail déchirant à voir, que celui qui fait ſortir des rives bourbeuſes de la Seine tout ce bois, qu'on arrache, qu'on ſépare & qu'on porte à dos d'hommes dans les chantiers. Les travailleurs ſont nuds, plongés à demi-corps dans la riviere, leur front eſt trempé de ſueur. La pâleur de leur viſage annonce qu'ils ne réſiſteront pas long-tems à ce labeur pénible. Leur corps eſt tout défiguré par la vaſe fangeuſe qui ſouille leurs membres & ſemble affoiblir

leurs nerfs. Que de ſortes de vies miſérables à côté de la nonchalance orgueilleuſe !

Il faut preſentement, année commune, *ſept à huit cent mille voies de bois*, pour la conſommation de la ville. Les travaux ſe font l'été, & les travailleurs ſont brûlés des rayons du ſoleil pour préparer le chauffauge de la rude ſaiſon. Ils forment ces pyramides quarrées qui s'élevent en hauteur au niveau des maiſons, & qui raſſurent le citoyen ſur la crainte d'une diſette.

L'hiver de 1776 ſurpaſſa en rigueur les hivers les plus froids ; un grand nombre de corneilles accoururent des campagnes & planerent ſur les toits. Le courrier de Paris, pour la Picardie, fut gelé en route & le cheval l'apporta à l'auberge, mort dans ſa carriole. Le gibier ſortit des bois, tourmenté par la famine & ſuivit les gardes, comme s'il eût été apprivoiſé.

Pendant ces tems de gelée, la Reine & les Princes de la Maiſon royale font des courſes en traîneau dans les rues & ſur les

boulevards. Le cortége paſſe ſi rapidement, qu'on ne peut ſaiſir tout au plus que la ſilhouette des auguſtes perſonnages. Le tems d'ouvrir la fenêtre les emporte au loin & les fait perdre de vue. Ils ſont, pour ainſi dire, en même tems à Paris & à Verſailles.

Il eſt d'uſage dans cette ſaiſon rigoureuſe de dreſſer des bûchers dans pluſieurs endroits de la ville. Les pauvres, les mains tendues, font cercle. Là ils ſe chauffent, puis ils emportent de la braiſe, & quelques bûches allumées. Mais c'eſt un foible ſecours tant pour la multitude des indigens que parce qu'il faut deſcendre en plein air, pour jouir quelques minutes de ces feux qu'on n'alimente qu'une fois. La braiſe emportée devient funeſte dans l'étroit & obſcur réduit où l'indigent la concentre & la couvre, comme pour en éterniſer la chaleur; la vapeur qui n'a point d'iſſue l'aſphixie; c'eſt en vain qu'il eſt averti; la douloureuſe ſenſation du froid lui fait embraſſer un ſoulagement mortel. Point d'hiver qui n'offre pluſieurs malheureux étouffés dans leur grenier.

Vers le milieu d'octobre, c'eſt un tracas nouveau dans tous les quartiers de la ville. Ce ſont des milliers de charrettes aux roues divergentes chargées de voies de bois, qui embarraſſent les rues, & qui pendant qu'on jette le bois, qu'on le ſcie, qu'on le tranſporte, tiennent tous les paſſans en danger d'être écraſés, culbutés, ou d'avoir les jambes caſſées. Les débardeurs affairés jettent bruſquement & précipitamment les bûches du haut de la charrette. Le pavé en retentit; ils ſont ſourds & aveugles, & ne cherchent qu'à décharger promptement leur bois, aux riſques des têtes paſſantes. Le ſcieur vient enſuite, s'établit au milieu de la rue, fait jouer la ſcie avec rapidité & jette le bois autour de lui, ſans regarder perſonne. Il ſemble agir au milieu d'êtres invulnérables. Précédez celui qui monte ce bois dans les eſcaliers, car ſi vous le ſuivez, vous riſquez de voir les bûches rouler ſur vous, & vous arrêter bleſſé ſur le palier.

Pourquoi ne pas faire ſcier ce bois ſur

ſur les chantiers? Pourquoi donner lieu à un embarras perpétuel dans des rues déjà ſi étroites & ſi incommodes ! c'eſt un miracle ſi votre tête ou vos jambes ne rencontrent pas une bûche qui ſaute & rebondit, ou une autre qui roule tranſverſalement. Les paſſages ſont obſtrués, & le pied, en voulant éviter la bûche ronde & gliſſante, tombe ſur le mordant de la ſcie.

Oh ! n'eſt-il pas tems pour le pariſien d'avoir recours au charbon épuré, tant pour l'économie du chauffage que pour ne pas épuiſer les forêts du Royaume? C'eſt un beau préſent, qu'une compagnie vient d'offrir à la capitale, & jamais entrepriſe utile n'eſt venue plus à propos. L'épurement du charbon entretient la ſalubrité de l'air. Le foyer eſt élevé ſur une eſpece de grille de fer, à barreaux à jour, qui forme un fourneau, & le feu là-deſſus a l'air d'être ſur un autel. Il dure très-long-tems ſans aucun embarras ; il donne dans la chambre une bonne chaleur &

point de fumée ; il eſt impoſſible à un enfant de tomber dedans.

Oh ! c'eſt un peuple barbare que celui qui préfere l'uſage des poëles aux cheminées : les poëles ſont mal-ſains, triſtes, lugubres, & ils couvrent l'Allemagne & la Suiſſe. Il faut être ſtupide pour ſe chauffer ailleurs qu'à une cheminée. Si je ne vois pas la flamme, j'aime mieux geler que de me trouver auprès d'un poële : c'eſt ce qui m'a le plus révolté hors de la France, que cette coutume déſagréable & mélancolique.

Le luxe des chenets ſi uſité à Paris, eſt un luxe bête, irréfléchi, indigne d'un être penſant ; car mettre de la dorure & des figures ſculptées auprès des tiſons, c'eſt une diſtraction enfantine, une dépenſe criminelle, un attentat envers ceux qui n'ont pas de quoi ſe chauffer. Je déteſterois le deſſin puéril de certains artiſtes, quand ils n'auroient fait que de ſe prêter à cette extravagance des riches : c'eſt le meuble qui me fait le plus de peine à

rencontrer chez eux, & je détourne la tête avec douleur de ces cheminées faſtueuſes. Le chenet doré eſt l'emblême des entrailles du maître; il ne mérite plus d'être récréé par un élément bienfaiteur, qui dans ſa beauté pure, efface & rejette les frivoles & ſomptueux ornemens. Vouloir parer la flamme! ô riche ſtupide!

Il y a très-peu de différence pour le prix entre le mauvais bois & le bon, entre le bois flotté qui a perdu ſes ſels dans le long ſéjour des eaux, & celui qui eſt neuf & propre à donner une chaleur vive: ce ſeroit donc une économie que de n'acheter que du bois neuf; or les trois quarts de la ville, hébêtés par un calcul routinier, ne comprennent point cela.

La voie de bois flotté, qui avec le roulage & le ſciage revient à 24 liv., n'offre qu'une petite quantité de combuſtibles; n'eſt au fond que la moitié de ce qu'on appelle par-tout ailleurs *corde*, ainſi que la *bouteille*, n'eſt que le partage, en deux parts preſqu'égales, de ce qu'on appelle *pinte*. La voie de bois, après avoir paſſé

par tous les droits & par toutes les charges (qui, ſemblables aux taches qui ſont ſur les fruits, ne font que s'étendre) diſparoît en peu de tems dans une cheminée, ſi l'on ne met une certaine induſtrie dans le poſement & dans l'édifice des bûches. A cet effet on vient d'en imaginer d'artificielles, qui ſont creuſes & de terres cuites; elles en impoſent à l'œil, tant elles imitent le bois avec ſon écorce; on les mêle à celles qui tombent en cendres, & vous avez un foyer *coſſu*, où la moitié eſt impoſture; mais la repréſentation, chez le pariſien, depuis l'âtre juſqu'à la table, fait la moitié de ſon exiſtence. Des bûches artificielles, & qu'on nomme économiques, vous en rirez, étrangers! mais à tort; ces bûches une fois bien échauffées jettent de la chaleur.

Embaumemens.

Les Rois & les Princes du ſang ſe font embaumer après leur mort ; ils veulent être de longs débiteurs de la Nature, & lui rendre le plus tard poſſible, les élémens qu'elle leur a prêtés pour compoſer leur corps. Mais quoiqu'ils faſſent, ils ne ſeront jamais embaumés auſſi joliment que le ſcarabée que l'on voit dans le ſuccin, tel qu'il étoit jadis. Ah ! ſi l'on avoit pu enfermer notre Henri IV dans une réſine jadis fluide ! on le verroit encore. Des inſectes n'ont rien perdu depuis des ſiecles de leurs principes conſtitutifs : ils nous offrent leur trompe, & leurs aîles brillantes, & nos Rois n'ont pas même la figure des momies d'Egypte ; ils ſont enfermés dans le plomb où ils ſe décompoſent, tandis que leur mémoire appartient toute entiere au burin inexorable & véridique de l'hiſtoire.

Que j'aime à voir ces petits animaux,

empriſonnés dans l'ambre & conſervant leurs grâces naturelles ! ils ont été ſurpris peut-être dans le tems qu'ils travailloient à la reproduction de leur eſpece; ils ont encore de la vie dans leur criſtallin; & monſeigneur le prince eſt déjà partagé en trois ; le ſcalpel l'a tailladé. Il a donné ſes entrailles à je ne ſais quelles religieuſes, & ſon cœur aux grands Jéſuites.

Mon ſcarabée, bien conſervé, m'offre l'embaumement ſous une image riante, & me fait plus de plaiſir à conſidérer, que les tombeaux de Saint-Denis.

On n'a point embaumé Louis XV, ſelon l'uſage conſacré : la nature de la maladie, dont il mourut, s'y oppoſa ; les officiers de ſa cour déſerterent. On dit qu'on a perfectionné les embaumemens, & que la chimie peut conſerver les cadavres, tout comme chez les Egyptiens. Mais comme cet art ne regarde point la roture, c'eſt aux princes & aux grands à ſe féliciter de cette découverte ; car c'eſt encore quelque choſe ſans doute de pouvoir montrer un eſpece de viſage dans quinze à dix-

huit cents années. Un prince peut se figurer dès à présent la mine & les discours de ceux qui le regarderont alors, & la joie qu'il aura, lui, de voir une postérité si éloignée.

Nul ne peut retenir (quelle que soit sa puissance) la foible portion de matiere qui le constitue. Il aura beau la défendre avec des aromates, il faut qu'il la rende pour le développement de nouveaux corps.

Un savetier en Egypte étoit embaumé avec autant de soin que l'est aujourd'hui un Monarque. Cette derniere dépense de la souveraineté n'est pas modique, & les obseques, ces funérailles pompeuses, ne sont quelquefois acquitées qu'un demi-siecle après le décès du prince. On empruntera, à la lettre, pour l'enterrement de tel Souverain: le crédit assistera à son superbe mausolée, ainsi qu'il a présidé pendant sa vie à sa table magnifique, à ses noces, aux fêtes qu'il a données.

Voltaire mort ayant pris la poste, pour aller se faire enterrer où il pourroit, on l'avoit embaumé à la hâte, mais fort mal,

quoiqu'il fut le prince des poëtes : on avoit extrait ſa cervelle ; elle ſe voit aujourd'hui dans un bocal d'eſprit de vin, chez un apothicaire. Malgré la grande renommée de cette cervelle, il faudroit écrire au bas du bocal : *cervelle de Voltaire* ; car ſi elle alloit ſe confondre, elle reſſembleroit parfaitement à celle du premier imbécille.

Salle de la Sorbonne.

On la montra au fameux *Caſaubon* ; on lui dit qu'on y avoit diſputé pendant pluſieurs ſiecles. Qu'y a-t-on conclu, demanda-t-il ? L'inſcience & l'incurioſité qui ſe promenent au milieu de cette ſalle, comme cela eſt fort & plaiſant ! Qui peut calculer tout ce que les theſes de Sorbonne ont occaſionné dans les têtes humaines !

Il eſt difficile de concilier notre chronologie avec celle des Egyptiens, des Chinois, des Parſis. La Sorbonne arrange tout cela ; elle a réponſe à tout.

Buffon amadoua la Sorbonne par une adroite rétractation ; il eut peur de ſes foudres, qui auroient pu lui enlever ſa place & ſa fortune.

Les Janſéniſtes auroient fort embarraſſé la Sorbonne, le Clergé & la Cour, ſi au lieu de vouloir à toutes forces paſſer pour très-orthodoxes, ils avoient conſenti de bonne grace, à ſe dire réformateurs.

C'eſt dans cette ſalle que l'on taxe d'hétérodoxie des milliers d'hommes qui n'en ſavent rien & qu'on appelle héréſiarques ; des génies révérés à deux cents lieues de-là.

Tous ceux qui ſe deſtinent à la prêtriſe ſont obligés de paſſer par cette ſalle, afin de ne point tomber, même involontairement, dans l'héréticité. L'orthodoxie y a ſon trône, & des jouvenceaux en rabat s'imbibent de la ſaine doctrine au milieu des argumens.

Ils entrent par bandes noires & ſortent de même : une grande place en eſt couverte, & quelques-uns, plus zélés que les autres pour la théologie, continuent dans la rue leur *argumentabor*.

Ce qu'on ne croiroit pas, & ce qui eſt vrai cependant, c'eſt qu'il y a beaucoup d'eſprit, un eſprit fin & ſubtil, & des reſſources incroyables d'imagination dans telle theſe inconnue, paſſé la *ſalle* d'eſcrime.

Louis XIV conſulta des théologiens au ſujet de l'impôt. Ils lui dirent que toutes les propriétés lui appartenoient ; cela tranche toute difficulté. Les théologiens s'emparoient de l'ame, de la volonté humaine, & laiſſoient les corps à la diſcrétion du Monarque : c'étoit un partage.

Les diſputes théologiques ont donné lieu en France à un grand nombre de lettres de cachet ; les évêques en avoient en *blanc* pour pourſuivre le *janſéniſme*.

On dit qu'un évêque étant à Paris & diſant ſon bréviaire dans un jardin, le vent emporta une de ces lettres de cachet qui lui ſervoit de marque. Le papier tomba chez un voiſin qui n'étoit pas trop aimé de ſa femme : celle-ci ramaſſa l'ordre, y mit le nom de ſon mari, alla trouver un exempt de police, qui conduiſit en priſon

le pauvre homme ; il y reſta long-tems ſans avoir pu deviner que c'étoit un coup de vent qui l'avoit mis à la baſtille.

Sages.

VOLTAIRE a déjà remarqué avant moi qu'il y avoit à Paris une couche de philoſophes obſcurs, qui, vivant entre eux pour le plaiſir de la libre communication des idées, jugeoient en ſilence les événemens & les hommes, & les jugeoient ainſi que la poſtérité les verra. Ils doivent ce coup-d'œil juſte à l'habitude de comparer, à un tact fin, à l'art de démêler un ambitieux d'un homme d'état, à une parfaite impartialité. Ils ne s'arrêtent point aux mots, qui trompent, ſur-tout dans les matieres politiques : le mot *liberté* ne leur en impoſe même pas.

Il n'y a point de ſociété ſans devoirs réciproques entre les membres qui la compoſent; point de devoirs ſans loix ; point de loix ſans dépôt ; point de dépôt

ſans dépoſitaires ; point de dépoſitaires ſans défenſeurs de la liberté publique ; point de défenſeurs ſans l'inviolabilité de leurs perſonnes.

Eh ! où ſera la voix du peuple ? qui arrêtera la force aveugle & brutale ? qui contrebalancera les corps, qui faits pour protéger l'état, peuvent détruire l'état ? Ces ſages ſavent qu'en politique les contre-forces ſont néceſſaires, indiſpenſables.

Ils aiment la patrie, & s'intéreſſent à ſa gloire ; mais ils n'écrivent point, parce qu'ils veulent rectifier leurs propres idées, & qu'ils ſavent qu'on fait tourner le meilleur plan contre la partie foible qu'ils voudroient défendre. Ils ſuivent les préceptes de *Pythagore*, qui diſoit à ſes diſciples : *Ne prenez point des feves*, c'eſt-à-dire, *abſtenez-vous des affaires publiques*. Ils s'envelopperoient dans une indifférence abſolue, ſi leurs concitoyens ne leur étoient chers ; mais leurs ſages connoiſſances ſont perdues pour les hommes en place, qui ont la fievre de leurs ſituations, & pour le peuple, qui ne les

entendroient pas : ils auroient contre eux tous les partis. Ils ont néanmoins la consolation d'entendre au bout de quelques années, lorsque les passions sont refroidies, que le Temps a prononcé comme eux.

Jugeant des hommes par des regles fines & particulieres, le caractere des Souverains ne leur échappe pas : ils s'amusent à dessiner les figures royales qui doivent entrer dans le tableau de l'Europe ; & le portrait en est si frappant, qu'elles pourroient elles-mêmes s'y reconnoître.

Ces sages aiment beaucoup à sacrifier à la plaisanterie, qui est toujours la suprême raison, lorsqu'elle est juste, fine & légere.

Au milieu de tant d'erreurs morales que la corruption du cœur a dictées, ils aiment à ramener les esprits vers les idées religieuses qui sont vraies, parce qu'elles sont grandes ; indestructibles, parce qu'elles ont appartenu à notre entendement auguste, parce que le contraire est folie ;

ils mepriſent l'athée, parce qu'il eſt mépriſable. Un monde ſans Dieu, un univers ſans créateur, une vaſte machine admirablement organiſée ſans conſervateur, des plaiſirs renaiſſans ſans bienfaiteur, des être ſenſibles & penſans ſans loix ; enfin une unité viſible dans un plan général, ſans un être ſuprême, voilà ce que l'extravagance profere en d'autres termes. Eh! que répondra-t-on à celui qui ne ſent pas, qu'il a fallu une impulſion initiale pour ébranler les ſpheres céleſtes? que ce grand coup part d'une intelligence illimitée, & que c'eſt par ce premier reſſort que les phénomenes moraux ſe développeront à la ſuite des phénomenes phyſiques?

Il eſt donc encore des ſages qui ne troublent point la ſcene du monde, & ils ſe trouvent au milieu d'une Babylone : là ils conſervent le feu ſacré de la raiſon, qui doit embraſer tôt ou tard quelques ames patriotiques, tandis que le vertige, le délire, emportent les petits ambitieux vers des grandeurs fugitives,

qui font déjà & qui feront leur ſupplice ; car la honte s'y joindra. Qu'eſt-ce que tous ces mots qu'ils proferent & qu'on ne peut ni expliquer ni traduire dans la langue des hommes ?

Arcanes.

L'Homme eſt un être doué de curioſité, parce qu'il lui importe de ſavoir, & qu'il a beſoin d'apprendre. Il doit ſe développer vers l'infini ; il a donc la plus grande propenſion au merveilleux, & comme il porte en lui-même le plus vif attrait pour toute découverte, il va au-devant d'elles ; il aime mieux être trompé que de rejeter ce qui lui annonce quelque choſe de neuf. Preſque tous les faits de la Nature tourmentent ou déſolent la curioſité humaine. C'eſt la curioſité qui fait recourir l'homme aux *arcanes* ; il croit trouver la clef myſtérieuſe de tous les prodiges qui l'environnent : & comme le cours ordinaire de la Nature eſt muet &

ſilencieux, l'homme ſuppoſe que la phyſique occulte lui révélera plus de choſes que la phyſique naturelle.

Voilà ce qui a donné tant de cours au magnétiſme : il ſembloit interroger de plus près la partie intime de notre être ; & comme l'homme porte en lui-même l'eſpérance fondée d'une exiſtence immortelle, un ſyſtême qui faiſoit tout dépendre des impreſſions de l'ame, devoit plus flatter la multitude que ne le penſe le groſſier matérialiſme des phyſiciens ordinaires.

Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ne me permet pas de douter de la préſence du magnétiſme animal : il exiſte ; mais combien l'imagination n'a-t-elle pas exagéré ſes effets ? Toutes les paſſions particulieres, tous les vices de l'amour propre & de l'orgueil ſont venus ſe fondre pour dénaturer une ſcience neuve, mais encore ſi foible, qu'elle ne devoit être étudiée que dans le ſilence, avec la marche la plus circonſpecte & la défiance la plus ſalutaire. L'audace, la témérité, le charlataniſme, l'extravagance, ont parlé

parlé haut, tandis que la découverte n'auroit pas dû sortir d'un cercle choisi de quelques hommes privilégiés.

Spiritualistes.

POURQUOI la Théologie, la Philosophie & l'Histoire font-elle mention de plusieurs apparitions d'esprits, de génies ou de démons? La créance d'une partie de l'antiquité étoit que chaque homme avoit deux génies, l'un bon, qui l'invitoit à la vertu, l'autre mauvais, qui le sollicitoit au mal.

Une secte nouvelle ajoute foi aux retours des esprits en ce monde. J'ai entendu plusieurs personnes qui étoient réellement persuadées qu'il existoit des moyens pour les évoquer. Nous sommes environnés d'un monde que nous n'appercevons pas : autour de nous sont des êtres dont nous n'avons point l'idée ; doués d'une nature intellectuelle & supérieure, ils nous voient : point de vuide dans l'univers ;

voilà ce qu'assurent les adeptes de cette science nouvelle.

Ainsi le retour des ames des morts, cru de toute antiquité, & dont notre philosophie se moquoit, est adopté aujourd'hui par des hommes qui ne sont ni ignorans ni superstitieux. Tous ces esprits d'ailleurs, appellés dans l'écriture *les princes de l'air*, sont toujours sous le bon plaisir du maître de la Nature.

Aristote dit que les esprits apparoissent souvent aux hommes pour les nécessités des uns & des autres.

Je ne fais que rapporter ici ce que les partisans de l'existence des génies nous disent.

Si l'on croit à l'immortalité de l'ame, il faut admettre que cette multitude d'esprits peuvent se manifester après la mort. Parmi cette foule de prodiges, dont tous les pays de la terre sont remplis, si un seul avoit eu lieu, l'incrédulité a tort. Je crois donc qu'il n'y auroit pas moins de témérité à nier qu'à soutenir la vérité des appari-

tions. Nous ſommes dans un monde inconnu.

Une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous, parce que ce poids de grandeur & d'intelligence nous opprime, & nous avons peut-être beſoin de la croyance des anges pour remonter plus facilement à l'idée d'un Dieu unique, ſeul moteur & conſervateur de l'univers. Les Hébreux n'ont admis des anges que pour les opérations ſurnaturelles, extraordinaires de la Divinité. Ce ſyſtême confirme donc un culte ſuprême rendu à un ſeul Dieu, car les Juifs n'ont jamais regardé les anges que comme de pures créatures, comme les envoyés du ſouverain Seigneur de toutes choſes, qu'ils ont adoré ſeul. Les noms mêmes qu'ils ont donnés aux anges le témoignent hautement : Gabriel, *force de Dieu* ; Raphaël, *guériſon de Dieu*.

Ces idées antiques n'ont rien de déraiſonnable ; & tandis que l'irréligion & l'im-

piété obſcurciſſent les eſprits entiérement voués aux erreurs & aux futilités, d'autres s'éclairent, en appercevant la gradation des êtres créés, qui conduiſent notre foible intelligence juſqu'au premier être, & ſon nom eſt dans l'écriture : il eſt ſublime ; *ego ſum, qui ſum.*

Madame le Gros.

FEMME rare, à qui l'Académie françoiſe adjugea le prix de vertu pour avoir délivré un criminel d'État renfermé depuis trente-ſept années.

Elle rencontre au coin d'une borne un paquet de papier déjà froiſſé & couvert de boue ; elle le ramaſſe, ſe rend chez elle, le lit & voit qu'il étoit ſigné d'un priſonnier à Bicêtre, dans un cachot à huit pieds ſous terre, & au pain & à l'eau.

Que ne fait pas une volonté forte ? Sans rang, ſans conſidération, Madame

le Gros entreprend ſa liberté. Rien ne l'intimide, rien ne la rebute; elle eſſuie des refus, elle perſiſte, elle prie, ſollicite, elle joint la perſévérance à la pitié la plus active; elle ſurmonte les moqueries, brave les dangers qui pouvoient réſulter de ſes importunités, & a la gloire de voir, au bout de trois années, ſa ſenſibilité & ſon courage enfin récompenſés par la délivrance du priſonnier.

Il eſt devenu célebre par ſa longue détention. Il eût le courage & l'adreſſe de ſe ſauver une fois de la baſtille, & deux fois du donjon de Vincennes, ce qui ſort des regles ordinaires de la probabilité.

Ce priſonnier, nommé la Tude, étoit coupable; il avoit tenté d'allarmer madame de Pompadour ſur un feint empoiſonnement, croyant par-là ſe rendre recommandable & avancer dans ſa faveur: c'étoit un bien mauvais calcul; mais il étoit jeune, & l'envie de s'avancer l'avoit aveuglé d'une étrange maniere.

Faire une échelle de ſoixante pieds avec ſes chemiſes, ſauter cent ſoixante pieds, tout cela paroît impraticable.

O amour de la liberté, toi que tout homme apporte en naiſſant, & dont rien ne peut le dépouiller, de quels miracles n'es-tu pas capable !

M. de la Tude fut-il plus patient, plus courageux que le baron de Trenck ? La choſe reſte indéciſe, & nous n'entreprendrons pas nous-même de la décider.

Portrait.

URANIE, ou la comteſſe de ***, eſt dans la fleur de la beauté : cinq luſtres accomplis ont donné à ſes charmes toutes leurs perfections. Si la fortune ne lui a rien laiſſé à déſirer, la Nature n'a pas été moins prodigue : elle eſt belle, régulièrement belle ; beaux cheveux, beaux traits, belles formes : ce ſeroit pour l'artiſte le modele de Diane ſortant du bain. Auſſi perſonne

ne fait autant de cas de ſa beauté qu'elle même ; & nul objet n'eſt plus agréable à ſes yeux que ſa figure, répétée ſans ceſſe dans les glaces dont ſon appartement eſt rempli.

Ce beau corps renferme une ame fiere, froide, abſolue, & dont toutes les affections ſe raſſemblent ſur elle-même. Elle a l'eſprit juſte & cultivé, des talens, un goût exquis pour tous les arts, mais il ne ſe trouve en elle ni douceur, ni aménité, ni beſoin d'aimer ; elle ne connoît point la ſatisfaction d'être chérie de ceux que l'on aime. En vivant en ſociété avec ſes égaux, on s'habitue à la complaiſance, on cherche à paroître aimable. La comteſſe paſſant ſa vie dans une retraite abſolue, eſt diſpenſée de tout ſoin : elle eſt environnée de ſes inférieurs ; c'eſt à eux de chercher à lui plaire.

L'ambition ſeroit ſa paſſion dominante, ſi elle pouvoit la ſatisfaire : être la maîtreſſe d'un Prince, gouverner en ſon nom,

voir tout un royaume à ſes pieds, ſeroit pour elle le paradis avec tous ſes délices. Elle rêve donc inceſſamment grandeur, élévation ; c'eſt ſa chimère : elle voudroit la faire adopter aux autres. L'intrigue & la politique ne l'embarraſſeroient point ; elle poſſede le talent de démêler d'un coup-d'œil les gens qui l'approchent, & de ne dire que ce qu'elle veut. Enfin elle ſeroit tout-à-la-fois homme d'État & jolie femme.

Le pouvoir, ſuivant elle, devroit être le partage de la beauté. La ſienne l'occupe conſtamment, & ſa parure eſt une étude particuliere. Sa miſe eſt très-recherchée : au ſpectacle, elle attire tous les regards, quoiqu'elle ſe cache avec un peu trop d'affectation ; & dans le grand nombre de femmes, il n'en eſt pas une dont l'enſemble ſoit ſemblable au ſien.

Eſt-elle heureuſe, demandera-t-on d'après ce portrait ? Non ; ce vuide du cœur eſt incompatible avec la félicité. L'ennui s'eſt gliſſé dans l'ame de la com-

teſſe ; il altere ſon humeur ; il efface les graces de ſon viſage & l'éclat de ſon teint ; il dénature les objets rians qui l'environnent. Ce qui lui plaiſoit hier lui eſt inſipide aujourd'hui. Sa volonté commande ; on obéit, & c'eſt pour contenter un caprice qui eſt bientôt remplacé par d'autres.

Ne pouvant jouir de ce qu'elle convoite, elle en adopte le ſimulacre ; elle veut qu'on la croie dans la plus haute faveur, & méme dans les intrigues de la Cour. Son genre de vie eſt donc de fuir tous les regards & de paroître ſe conſacrer uniquement pour un ſeul objet ; elle n'eſt pas fachée qu'on le nomme, quoique ſon orgueil dût en ſouffrir, & voilà le ſonge bizarre dont elle amuſe conſtamment ſon imagination ambitieuſe & froide.

Vainement lit-elle l'hiſtoire d'*Agnès Sorel*, de la *Valiere*, *Fontange*, la marquiſe de *Prie*, la marquiſe de *Pompadour*, elle ne ſera point ce qu'elle voudroit être.

C'eſt par la pareſſe, dit la Bruyere, que l'ennui eſt entré dans le monde ; & voilà pourquoi tant de belles dames, à commencer par la mienne, malgré les ſpectacles, le jeu, la table, les viſites & la converſation, ſe meurent d'ennui. Elles ne ſont rien & ne ſavent rien faire; elles n'ont aucun travail ni de corps ni d'eſprit. Elles veulent rafiner leurs plaiſirs ; elles n'ont plus que des goûts blaſés, & le rerour monotone des mêmes divertiſſemens eſt un cercle où elles ne peuvent reſter, & d'où elles ne peuvent ſortir

Quand madame de Maintenon s'écrioit : je ne peux plus tenir à la vie que je mene, je voudrois être morte ; comme le néant des grandeurs humaines paroît dans tout ſon jour ! & comme il eſt conſtant que ſans une occupation chere & ſuivie, les jours ſont toujours longs, & les plaiſirs toujours vains !

Je n'ai preſque pas connu l'ennui depuis que je me ſuis mis à compoſer des

livres. Si j'en ai cauſé à mes Lecteurs, qu'ils me le pardonnent, car moi je me ſuis fort amuſé. L'homme n'exiſte que par la penſée, & la bonne providence m'a accordé cette arme victorieuſe contre le plus cruel ennemi de l'eſpece humaine.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

PARIS ou la Thébaïde.	Page 1
Mœurs douces.	6
Tolérance.	8
Affiches des Spectacles.	10
Poudre de Roi.	14
St, st, st.	16
Le Trou du Souffleur.	25
Le Château d'Eau.	30
Vaisselle.	33
Freres de la Charité.	35
Enclos des Chartreux.	40
Lettres épistolaires.	46
Les grands Comédiens contre les petits.	51
Le Séminaire des Trente-Trois.	56
L'Engaveur subsiste encore.	58

L'Homme de 113 ans. 63
Conſidérations de l'or. 65
Tems froids, Comete. 70
Dialogue entre un Duc & un Comte. 75
Maquignon. 79
Enfans Abandonnés. 84
Hôtel de Bretonvilliers. 89
Darigran. 93
La petite Féte-Dieu. 94
De la petite Bourgeoiſie. 100
Féte de Sainte-Cécile. 106
Garde-Meubles. 110
Caves. 113
Plaques. 118
Loix d'Oſiris. 119
Aumôniers. 122
Epiciers-Droguiſtes. 126
Enfans. 131
Cabinet du Roi. 137
Para-Tonnerres 144
Blanchiſſeurs d'Egliſes. 149
Revendeurs de Livres. 151
Concert ambulant. 156
Croix de St. Louis. 160

Juriſdiction conſulaire. 162
Séparation. 168
Bibliotheque univerſelle des Dames. 175
Plaintes d'Academiciens. 177
Rameau. 181
Chaiſe de Poſte. 187
Ecuſſon. 196
Emprunteur. 200
Pourtraire. 203
Aſſemblée provinciale. 207
Heures des repas. 209
Parterres aſſis. 211
Préceptorat. 217
Le Cardinal de Polignac. 223
Meſſieurs Cupis, pere & fils. 226
La Forme. 231
Impitoyables Verſificateurs. 235
Panification. 240
De deux Livres reſtitués à leur Auteur. 252
Paſſe-partout prédicatoire, &c. 261
L'Abbé Rouſſeau. 264
Parure. 268
Bagneux. 273
Ivrognes. 275

Pendules. 279
Maîtres en fait d'armes. 280
Muſeum. 284
La Fille d'Achmet III. 286
Epoqué. 287
Les deux Nobleſſes. 288
Aveugles. 293
Punch. 295
Glaces. 296
Calendriers, Almanachs pour Janvier. 297
Singulier Magaſin. 302
La Société du Mercredi. 303
L'Education campagnarde. 304
Les Perroquets. 307
Singulier Eſcroc. 309
Cuiſine. 311
Le Bénédicité 319
Trophées. 321
Inſubordination. 323
Trouvaille. 326
Adulation. 329
Bois flotté. 332
Embaumemens. 341
Salle de la Sorbonne. 344

Sages. 347
Arcanes. 351
Spiritualiſtes. 353
Madame le Gros. 356
Portrait. 358

Fin de la Table.